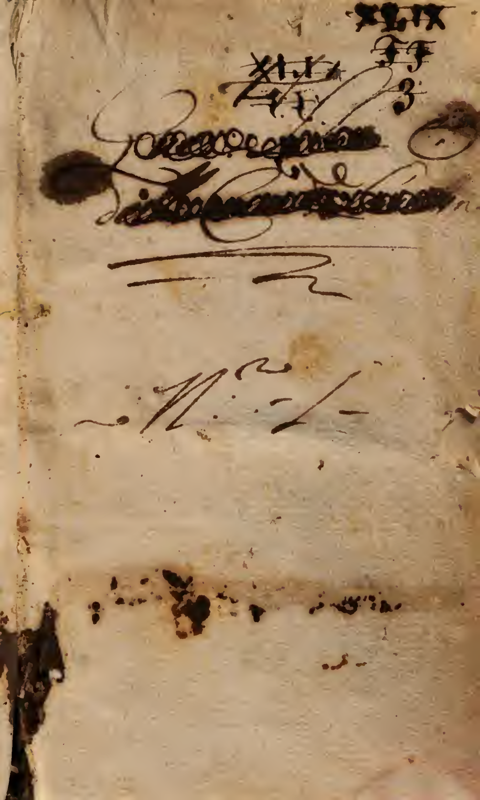
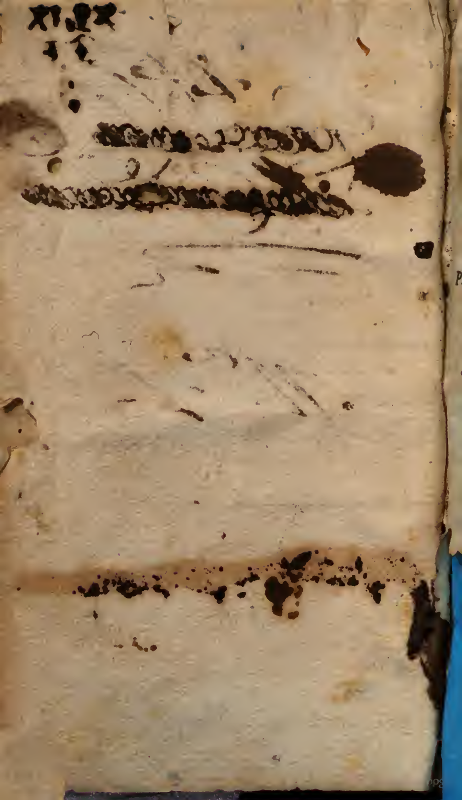
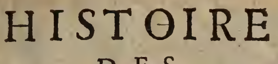



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLVIII
F
50
NAPOLI
III.


XLIX
FF
3
[redacted]
N.º 1





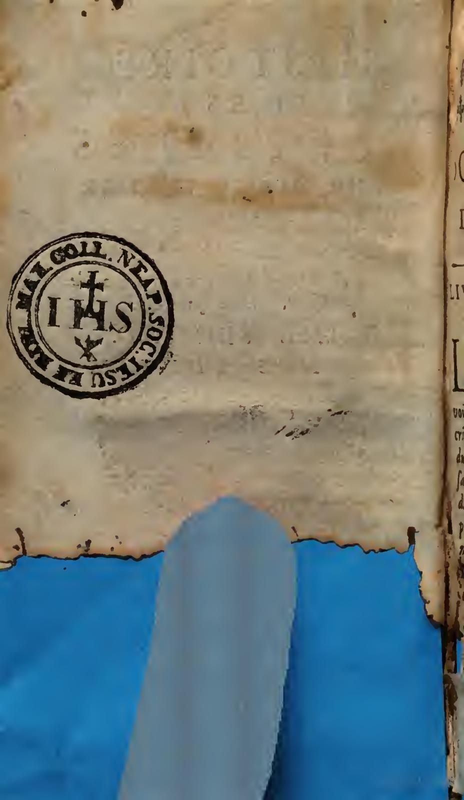
HISTOIRE DES CROISADES POUR LA DELIVRANCE DE LA TERRE SAINTE.

Par le P. LOÜIS MAIMBOURG, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

SECONDE EDITION.





SOMMAIRE
DES LIVRES.

LIVRE QUATRIE'ME.

L'Arriére - garde de l'armée Royale est defaite dans la montagne de Laodicée, faute d'avoir observé les ordres du Roy. Description de ce combat. Action héroïque du Roy dans un extrême danger de sa vie. Sa marche, & sa bonne conduite jusques à Attalie. Nouvelle perfidie des Grecs, qui trahissent l'armée Royale. Arrivée du Roy à An-[illegible] mêlé avec le Prince Raymond. [illegible] suite [illegible] ge jusqu'à Jerusalem, où l'Empereur Conrad s'étoit rendu. Assemblée de Ptolemaïs, où le siege de Da-

mas eſt reſolu. Deſcription de la ville de Damas. L'ordonnance & la marche de l'armée Chrétienne vers la Ville. Le jeune Roy Baudoüin donne le premier. Son portrait, & ſa valeur extraordinaire à l'attaque des Iardins & des Faubourgs de Damas. Grand combat ſur le bord de la riviere. Grande action de l'Empereur Conrad. Hiſtoire du ſiege de Damas, & de la trahiſon des Syriens, qui fut la cauſe de ſon malheureux ſuccés. Retour de l'Empereur & du Roy dans leurs Etats. Murmure contre Saint Bernard, & ſon Apologie. Les conqueſtes de Noradin aprés la levée de ce ſiege. La mort du Roy Baudoüin, & ſon éloge. Son frere Amauri lui ſuccede. Hiſtoire de ce Prince, qui perdit, par ſon avarice, l'occaſion de conquerir toute l'Egypte. Hiſtoir[illegible] qui s'empara du R[illegible]gypte, & le laiſſa à ſon ne[illegible] Saladin. L'éloge, & les premieres conqueſtes de ce Prince. La mort d'Amaur[illegible]

Les troubles, & les diviſions qu'elle cauſe dans le Royaume. Suite des conqueſtes de Saladin. Le Regne de Baudoüin le Lepreux. Ambaſſade vers les Princes d'Occident, pour demander du ſecours contre Saladin. La négociation des Ambaſſadeurs en Italie avec le Pape & l'Empereur, en France avec Philippe Auguſte, & en Angleterre avec Henri II. Les artifices de ce Roy, pour éluder cette Ambaſſade. Celebre cas de conſcience propoſé dans le Parlement de Londres ſur cette grande affaire. Les raiſons de part & d'autre, & l'opinion la plus ſevere, rejettée comme fauſſe, par les Evêques. L'emportement du Patriarche Heraclius contre le Roy. Conférence de Philippe Auguſte & de Henri, qui recommencent la guerre. L'Apoſtaſie & la trahiſon [illegible] Templier. Mort du Roy Bau[illegible] & du petit Roy ſon neveu. Artifice de Sibylle mere du petit Roy défunt, pour faire couronner Gui de Luſignan ſon

ſecond mary. Le dépit qu'en eût Raymond Comte de Tripoli. Son portrait, ſon horrible trahiſon, & ſon traité ſecret avec Saladin, qui entre dans la Galilée, & aſſiege Tiberiade. Differens avis dans le Co ſeil de guerre tenu par le Roy. La malheureuſe bataille de Tiberiade perduë par la trahiſon du Comte Raymond. Le fruit que Saladin recuëille de ſa victoire. Hiſtoire du ſiege & de la priſe de Ieruſalem par ce Prince victorieux. Le triſte départ des Chrétiens de Ieruſalem, & la genereuſe action de Saladin. La cruauté, & la funeſte mort du Comte de Tripoli. Le triomphe de Saladin. Hiſtoire du Marquis Conrad, qui ſauva Tyr. Les cauſes de la perte de la Terre Sainte.

LIVRE CINQUIE'ME.

La mort du Pape Vrbain III. à la nouvelle de la prise de Ierusalem. Les Decrets du Pape Grégoire VIII. & les Réglemens des Cardinaux, pour fléchir la misericorde de Dieu. Gregoire fait la paix entre les Génois & les Pisans. Clement III. son successeur envoie ses Legats au Roy de France, & au Roy d'Angleterre. La Conference de la campagne de Gisors, où l'Archevêque de Tyr propose la Croisade, qui est receüe par les deux Rois. Les ordonnances qu'ils font pour la regler. Renouvellement de la guerre entre les deux Rois, qui empêche l'effet de la Croisade. Richard Duc de Guienne se joint avec le Roy Philippe contre [illegible] propre pere. Mort de Henri II. Roy d'Angleterre. Son éloge, & son portrait. Les Legats proposent la Croisade à la Diete de

Mayence. L'Empereur Frideric Barberouſſe y prend la Croix, avec pluſieurs Princes & Prélats de l'Empire. Le portrait de cét Empereur. Sa marche juſques dans la Thrace, où il fallut combatre contre les Grecs. Portrait de l'Empereur Grec Iſaac l'Ange. Pourquoy cét Empereur trahit les Latins. Hiſtoire du fourbe Doſithée, qui le ſéduit, & de Theodore Balſamon. Conqueſtes de Frideric dans la Thrace. La ſotte vanité d'Iſaac, & ſon traité honteux avec l'Empereur. Le paſſage, & la marche de Frideric dans l'Aſie. La perfidie du Soudan d'Iconium, & la défaite de ſes troupes par un beau ſtratagême de l'Empereur. Action heroïque d'un Cavalier. La premiere Bataille d'Iconium. Deſcription de la ville d'Iconium, de ſon attaque, & de ſa priſe. La ſeconde Bataille d'Iconium. Le triomphe de l'Empereur. Marche de l'armée vers la Syrie. La deſcription & le paſſage du Mont Taurus. La mort de l'Empereur,

& son éloge. Frideric son fils mene l'armée à Antioche, puis à Tyr, & delà au camp devant Ptolemaïs. Description de la ville, & des environs de Ptolemaïs, ou Acre. L'histoire de son fameux siége commencé par le Roy Gui de Lusignan. Le secours de deux belles armées navales. Description de la fameuse Bataille de Ptolemaïs. La disposition du camp des Chrétiens. Les causes de la longueur du siege. Mort de la Reine Sibylle, & la division entre Gui de Lusignan, & le Marquis Conrad, qui épouse la Princesse Isabeau, femme de Hunfroy de Thoron. Assaut general donné à la Place à l'arrivée de Frideric Duc de Suaube. Belle action de Leopold Duc d'Autriche. La mort de Frideric, & son admirable vertu.

LIVRE SIXIE'ME.

LE commencement du Regne de Richard Cœur-de-Lion Roy d'Angleterre, & ſes preparatifs pour la Guerre Sainte. Les preparatifs de Philippe Auguſte. Conference de Nonancour & de Vezelay, entre les deux Rois. Le portrait de Philippe Auguſte. Le portrait de Richard Roy d'Angleterre. Voyage de deux Rois juſqu'à Meſſine. Aventure de la flotte Angloiſe. Querelle entre les Anglois & ceux de Meſſine. Priſe de cette Ville. Querelle entre les deux Rois, & leur nouveau traité. Hiſtoire de l'Abbé Ioachim. Son portrait, & ſa conference avec Richard. Le départ de Philippe, & ſon arrivée devant Acre. Le départ de Richard. Hiſtoire de la conquête du Royaume de Chypre par ce Prince. Son arrivée devant Acre. Nouvelle diviſion entre les deux Rois, &

ses veritables causes. Leur accord. La reduction de la ville d'Acre. La violence extrême du Roy Richard. Le retour de Philippe Auguste. La marche de Richard. La bataille d'Antipatride. Le combat singulier de Richard & du saladin. Faute de Richard aprés sa victoire. Belle action de Guillaume des Pourcelets, qui sauve la vie à ce Roy. Richard se presente devant Ierusalem à contre-temps, & s'en retire, & l'armée se dissipe. Le Marquis de Conrad est tué par deux assassins du Vieil de la Montagne. Description de cét Etat & de ces peuples. Méchante action des Templiers, qui empesche leur conversion. La cause de la mort du Marquis. Richard accusé de ce crime. Son innocence est déclarée. Isabeau épouse le Comte Henri, & est déclarée Reine de Ierusalem. Gui de Lusignan est fait Roy de Chypre. Richard feint une seconde fois d'assiéger Ierusalem, défait les ennemis, prend la caravanne d'Egypte, puis

se retire par un jeu concerté. Calomnie contre Richard, laquelle il détruit par une action memorable. Bataille de Iaffa, & la reprise de cette Place sur les Sarrasins par Richard. Son traité avec Saladin, & son retour tres-malheureux. Sa prise, sa prison, sa delivrance, & la justice qu'il demande, & qu'il obtient. Nouvelle division entre les Princes d'Orient, appaisée par le Compte de Campagne. La mort de Saladin, & son éloge. La division se met entre les Infidelles, ce qui donne lieu à une quatriéme Croisade.

HISTOIRE



HISTOIRE DES CROISADES POUR LA DELIVRANCE DE LA TERRE SAINTE.

LIVRE QUATRIE'ME.

APRE'S une si belle victoire, les Grecs, qui ne pouvoient souffrir la gloire, & 1148.
l'avantage des François, se déclarérent plus ouvertement contre eux, qu'ils n'avoient jamais fait, & se joignirent avec les Od. de Diog. l. 26.
Turcs, ausquels ils donnérent retraite dans Antioche ville de Pisidie, & le moyen de rassembler en peu de tems leurs troupes

1148. dispersées, qui se réünissent facilement. Cependant le Roi, qui manquoit de vivres, & qui ensuite n'étoit pas en état de les attaquer dans cette place, tira droit à Laodicée, grande ville, & peu forte, qui ne lui pouvoit resister, & d'où il esperoit tirer des rafraîchissemens pour son armée. Il y arriva trois ou quatre jours aprés la Bataille; mais il la trouva vuide, par la méchanceté de celui qui y commandoit pour l'Empereur. Cét homme étoit un scelerat, qui faisant semblant d'escorter une partie des Allemans qui s'étoient sauvez de leur défaite, les avoit conduits dans une embuscade de Turcs, qui les massacrérent, & avec lesquels il avoit partagé le butin, comme ils en étoient convenus. Cét infame traître, soit qu'il craignît que les François ne le punissent de sa perfidie, ou qu'il leur voulût nuire d'une autre maniere, ne le pouvant faire par une semblable trahison, aprés avoir fait

retirer dans les bois & dans les montagnes, tous les habitans, avec ce qu'ils avoient de vivres, s'étoit allé jetter parmi les Turcs, de sorte qu'il fallut s'arrêter-là, jusqu'à ce qu'on eût enfin trouvé ces fugitifs, & qu'on eût chargé les sommiers & les chariots de l'armée de leurs provisions, que le Roi, afin de rendre le bien pour le mal, voulut encore qu'on payât. Ensuite, on prit le chemin de la Pamphilie, pour marcher aprés, le long de la mer, dans un Païs plus facile & plus abondant. Et encore qu'on sceût que les Turcs & les Grecs joints ensemble, côtoyoient l'armée, quoi que d'assez loin, on eût tant de mépris pour eux, & l'on s'asseûra tellement sur la victoire qu'on avoit gaignée, qu'on eût trés-peu de soin de se tenir bien sur ses gardes. Mais cette présomption, comme il arrive d'ordinaire, ne manqua pas d'estre funeste à cette armée victorieuse, qu'elle livra malheureu-

1148.

Gest. Lud. VI c. 11. Guil. Tyr. l. 16. c. 24.

Od de Diog.

1148. ſement aux vaincus, par la faute d'un homme, qui negligera de garder l'ordre ſagement établi ſelon la diſcipline militaire.

Geſta Lud. VII. c. 1. Guil. Tyr. l. 16. c. 25.

L'armée, ſuivant la coûtume de ce tems-là, étoit diviſée ſeulement en deux Corps, dont l'un compoſoit l'avant-garde, & l'autre l'arriére-garde; & tous les jours deux des principaux Seigneurs; pour ôter la jalouſie, avoient l'honneur de les commander, chacun à ſon rang, ſous le Roy, qui ſe partageant entre ces deux Corps, ſe trouvoit tantoſt dans l'un, & tantoſt dans l'autre; & tous les ſoirs on arrétoit dans le Conſeil, où tous les Seigneurs aſſiſtoient, le chemin qu'on feroit le lendemain, & le lieu où l'armée devoit camper. Il y avoit ſur la route que l'on tenoit, une montagne extrêmement haute, & tres-difficile, qu'il falloit néceſſairement paſſer, par de dangereux défilez, & des chemins étroits tous remplis de pierres, entre des rochers. Le Roi,

suivant la resolution qui en avoit été prise au Conseil, avoit donné ordre que l'on campât sur le sommet de la montagne, où toute l'armée devoit passer la nuit, pour descendre le lendemain dans la plaine en bataille. Celui qui menoit l'avant-garde ce jour-là, étoit Geoffroy de Ranton Poitevin, Seigneur de Taillebourg, qui portoit la Banniere Roiale, selon la coûtume, immediatement aprés l'Oriflâme, à la teste de cette avant-garde. Le Comte de Morienne, oncle du Roy, y estoit encore, avec la Reine, & toutes les Dames de qualité, qui, de bonne fortune, prirent le devant, pour arriver de bonne heure au lieu où l'on devoit camper. Le Roi, qui choisissoit ordinairement le lieu le plus dangereux, s'étoit mis à l'arriére-garde, pour faire teste aux ennemis, s'ils entreprenoient de le suivre, & de le harceler, comme ils avoient fait avant la Bataille du Méandre. Comme Geoffroy

1148.

Gesta Lud.

Od. de Diog.

1148. fut arrivé de bonne heure sur la montagne, voiant que le Soleil étoit encore fort haut, & que ses Guides lui disoient que, pour peu qu'il voulût se hâter, il pourroit camper beaucoup plus commodément dans la plus belle vallée de toute l'Asie, où il trouveroit toutes sortes de rafraîchissemens ; il oublia les ordres qu'il avoit receûs du Roi, &, par une extrême temerité, il descendit de la montagne, & s'avança bien au-delà, jusques dans cét agréble lieu qu'on lui avoit marqué, présupposant que l'arriere-garde ne le trouvant pas sur la montagne, l'y suivroit. Mais il prit de fausses mesures, & en se trompant de la sorte, il fut cause de la perte de l'autre partie de l'armée, qui fut trompée beaucoup plus miserablement que lui. Car la méme raison qui l'avoit fait avancer au-delà de la montagne, pour gagner cette belle vallée, fit que les autres qui voioient qu'ils avoient encore beaucoup de So-

leil, ne se hâterent point du tout, 1148.
pour arriver à la montagne, au haut de laquelle ils ne doutoient point qu'ils ne deûssent trouver leurs gens campez, selon l'ordre du Roi. De sorte que les Turcs, qui côtoyoient toûjours l'armée, s'appercevant que les deux Corps étoient tellement separez, qu'il étoit impossible que l'un fût secouru de l'autre, coururent se saisir du sommet de la montagne, où d'abord ils taillerent en piéces tout ce qu'ils y trouverent de gens de pied, la plûpart sans armes, qui n'avoient pû suivre le gros de l'avant-garde; puis s'étant rendus maîtres des passages ils coupérent tellement l'arriére-garde, qu'elle ne pouvoit aller aux autres, qu'à travers toute l'armée des ennemis.

Ce fut donc une étrange surprise que celle de ces troupes, lors que s'étant engagées déja bien avant dans ces chemins étroits, en montant toûjours pour gaigner le haut de la montagne, où elles

1148. croyoient s'aller joindre à leurs compagnons, elles trouvérent les ennemis, qui déchargerent, tout-à-coup, sur elles une épouvantable nuée de fléches, & qui fondant de haut en bas sur des gens surpris, & embarassez les uns dans les autres, les renversoient, à grands coups de masse, & de cimeterre, avant qu'ils eussent le loisir de prendre les armes, pour se défendre. Les premiers étoient renversez sur ceux du milieu, où l'on avoit mis les bestes de charge, & les chariots chargez d'armes, & de bagages; & les plus vaillans de l'armée, qui les suivoient, ne pouvoient penétrer au-travers de cét embaras, pour aller aux ennemis, qui faisoient cependant une horrible boucherie de ceux ausquels il étoit impossible d'avancer, ni de reculer. Les hommes, les mulets, & les chevaux, entraînez par la foule de ceux qu'on poussoit, & qu'on renversoit aisément de haut en bas, tomboient

1148.

sur les derniers, qui cherchoient par tout à se faire un passage, pour arriver jusqu'où les ennemis combatoient, avec tant d'avantage, sans que personne, dans cette effroiable confusion, pût estre en état de leur résister. Mais enfin, les Seigneurs, suivis de leurs meilleurs soldats, & le Roi même à leur teste, firent de si puissans efforts, que tandis que les autres fuioient en desordre, & tâchoient de s'échaper par les détours de la montagne, ils arrivérent enfin à l'endroit où les Turcs étoient en bataille, pour soûtenir ceux de leurs gens qui avoient donné les premiers. Ce fut-là qu'il y eût quelque espece de combat reglé. Les François s'animoient les uns les autres par la veüe du Roi, par le peu de cas qu'ils faisoient de ceux qu'ils venoient de vaincre au passage du Méandre, & par cette necessité fatale, où la fortune les avoits reduits, de vaincre, ou de mourir. Les Turcs d'autre part, Gest. Lud.

1148. étoient animez par le grand avantage qu'ils avoient déja remporté, par le desordre où ils voyoient leurs ennemis, par le petit nombre de ceux qu'ils avoient en teste, & sur tout par le souvenir de la fortune de l'armée des Allemans, qu'ils avoient si heureusement defaite, en de semblables détroits de montagnes. On combatit assez long-tems avec une extrême furie. Les François, ausquels quelques-uns qui purent se raillier, se joignoient toujours, se jettoient, comme des Lions, au milieu des ennemis, dont ils firent aussi à leur tour une sanglante boucherie. Mais comme les Turcs, qui avoient là toutes leurs forces, envoioient toûjours de nouvelles troupes, qui rafraîchissoient les premieres; & que les François qui étoient en petit nombre, & accablez de la multitude, n'en pouvoient plus, tout épuisez qu'ils étoient de sang & de forces, sans qu'ils pûssent reprendre haleine, il fallut enfin suc-

Gest. Lud. c. 13.

Ep. Lud. ad Suger. 32.

comber, & presque tous ces braves y furent tuez, ou demeurerent prisonniers. Le Comte de Varennes, son frere Everard de Breteüil, le Comte Renaud de Tonnerre, Gauthier de Moutjay, Ithier de Magni, Manassés du Bulli, & trente-cinq autres des plus grands Seigneurs qui accompagnoient le Roi, perirent en cette occasion, en donnant glorieusement leur vie pour la defense de la sienne.

1148. Gesta Lud. VII. c. 13. Ep. Lud. R. ad Sug. 39. Od. de Diog. l. 7.

Ce brave Prince combatoit cependant toûjours avec un courage invincible, environné de tant d'ennemis, & des corps de ses genereux serviteurs étendus à ses pieds, lors que quelques-uns de ses Cavaliers, prenant son cheval par la bride, & se faisant jour à grands coup d'épée au travers des Turcs, l'enleverent sur le plus haut de la montagne, où ils l'environnerent, en faisant comme un fort de leurs corps, pour le défendre, jusqu'à ce qu'ils le pussent sauver, à la faveur de l'obscurité de la nuit qui

Gesta Lud. VII. ibid.

1148. *Odet de Diog. l. 6.* approchoit. Mais la pluspart aiant été tuez par une grosse troupe d'ennemis qui l'y poursuivirent, sans pourtant le connoître ; comme il se vit presque seul, il grimpa sur un rocher, en s'attachant aux racines, & aux branches d'un arbre, qu'il trouva fort à propos pour sa défense. Alors les Turcs l'aiant environné, les uns lui tiroient de fléches, pour l'obliger à descendre ; les autres tâchoient de grimper aprés lui, pour le tuër, ou pour le prendre. Selon toutes les apparences, il étoit impossible qu'il en échapât, & néanmoins, par une protection de Dieu toute particuliére, & par un prodige de courage & de valeur, il échapa de ce danger. Sa cuirasse le garantit des coups de flêche, & coupant les mains, & fendant la teste à grands coups de sabre à ceux qui tâchoient de monter sur son rocher, il se défendit toûjours avec une force incroyable, & sans relâche jusqu'à ce que les Turcs,

qui se prenoient pour un simple Cavalier, surpris d'une si étonnante valeur, & d'ailleurs craignant de perdre l'occasion d'avoir part au butin, le laisserent-là, pour courir au pillage, avant la nuit, aprés leurs compagnons. 1098.

Cependant, quelques soldats, avec les valets de l'armée, qui à la faveur des tenebres, tâchoient d'échaper, & de se sauver parmi ces rochers, passant auprés de celui où étoit le Roi, le reconnurent à la voix, parce que s'étant apperceû que c'étoient de ses gens qui fuioient, il se fit connoître, en les appellant. En suite l'ayant mis sur un des chevaux qu'ils menoient, aprés avoir marché une bonne partie de la nuit par des chemins inconnus, & tres-dangereux, ils apperceûrent enfin de loin les feux de l'avant-garde, & rencontrérent, quelque tems aprés, les compagnies de Cavalerie qui venoient au-devant d'eux. Car le Roi, durant le combat, avoit

Gest. Lud. Od. de Diog. l. 6.

1148. commandé à son Chapelain Eudes Môine de Saint Denis, de se sauver comme il pourroit, & de courir au camp de l'avant-garde, pour faire venir promptement du secours. Mais comme le chemin étoit long, & tres-difficile, & qu'on ne fut averti que bien tard, ce secours ne pût arriver à tems, & il ne servit que pour amener au camp le Roi qu'il rencontra dans un si pitoyable état. On ne sçauroit exprimer quelle fut la consternation des troupes, quand on vit le Roi si peu accompagné, aprés avoir perdu tant de Seigneur de la premiere qualité, & presque toute l'avant-garde, à la reserve de peu de soldats, qui s'étant sauvez par les bois, & par les montagnes, trouvérent enfin le chemin du camp, où ils se rendirent les uns apres les autres, à la file, durant toute la nuit. Il n'y avoit presque personne dans le Camp, qui, en son particulier, n'eut quelque part à cette déplorable perte.

Gesta Lud. VII. c. 14. Od de Diog. l. 7.

L'un pleuroit son pere, l'autre son fils, celui-ci son frere, celui-là son parent, ou son ami. Les uns couroient embrasser ceux de leur connoissance, qui revenoient demi-nuds, & sans armes; les autres concevant quelque esperance d'une pareille fortune pour les leurs, attendoient envain ceux qu'ils ne devoient jamais revoir. Tous neanmoins soulageoient leurs douleurs extrême, par la joye qu'on avoit du retour du Roi, aprés un si effroiable danger qu'il avoit couru de perir, & dont il s'étoit garanti de cette heroïque maniere que l'on racontoit. Et tous enfin, parmi cette douleur & cette joye, demandoient, en tumulte, à haute voix, la mort de Geoffroy, qui étoit manifestement la cause d'une si horrible perte, pour n'avoir pas suivi les ordres qu'on lui avoit prescrits; & l'on étoit si furieusement irrité contre lui, que l'on vouloit même qu'il fût pendu. Et certes, on ne peut nier que ce Geoffroy ne mé-

1148.

Od. de Diog. l. 7.

——— ritât la mort ; mais la bonté natu-
1148. relle du Roi, & la considération du Comte de Morienne, qui avoit part à cette faute, lui sauverent la vie.

Le lendemain quand il fallut partir, on se trouva réduit à de grandes extrémitez. On découvrit les ennemis sur les montagnes, tout prêts à suivre ce reste d'armée, pour profiter de quelque occasion de la surprendre encore une autre fois. Les vivres commençoient à manquer; il y avoit douze jours de marche jusqu'au lieu où l'on prétendoit aller ; on n'avoit point de bons guides, & l'on devoit passer par des Païs occupez par les Turcs, & par les Grecs, qui étoient également nos ennemis. Ces difficultez toutefois, & les dangers qui paroissoient extrêmes, n'abbatirent point le courage des François, ausquels on reproche que, pour l'ordinaire, ils perdent beaucoup de leur feu, & de leur hardiesse naturelle dans l'adversité : elle ne fit

Od. de Diog. l. 7.

en cette occasion que les rendre plus ſages, ſans rien diminuër de leur vigueur, & de leur fermeté. Le Roi donc, pour remettre ſon armée, diviſa ce qui lui reſtoit de troupes en deux corps, dont l'un fit l'arriére-garde. Il donna le commandement de celui-ci au Grand-Maiſtre du Temple Everard des Barres, tres-vaillant homme, qui, quelques jours auparavant, s'étoit venu joindre à l'armée avec une troupe de ſes Chevaliers. Il confia la conduite de l'autre à un vieux Capitaine, appellé Gilbert, auquel tous les autres, quoi-qu'elle fuſſent d'une condition plus relevée, ne firent nulle difficulté de ſe ſoûmettre, à l'exemple du Roi, qui proteſta de vouloir lui-même lui obeïr. Mais il le ſupplia tres-humblement de ſe mettre entre les deux avec un grand corps de Cavalerie, & d'Infanterie, pour envoier de tems en tems du ſecours à ceux qui ſeroiẽt le plus preſſez des ennemis. Le 1148.

1148. bagage étoit au milieu, & l'on rangea la plus grande partie de la cavalerie sur les aîles, à droit & à gauche, pour couvrir les flancs de l'armée. Ce fut en cét état qu'elle commença, & continua toûjours sa marche vers la Pamphilie, avec tant d'ordre & de conduite, que les ennemis, qui la côtoyoient, & qui l'ataquérent jusques à quatre fois, furent toûjours repoussez; même une fois que le Roi les vit engagez entre-deux petites riviéres, il fit tourner teste à l'armée, & donna sur eux si à propos, & avec tant de force, qu'il eût sa revanche de la défaite de son arriére-garde, aiant taillé en piéces la pluspart de ses Barbares, & mis le reste en fuite.

Le plus fâcheux ennemi qu'il eût à combatre, fut la faim. Tout le Païs étoit sterile, desert, ou ruïné par les ennemis mêmes, qui faisoient le degât par tout; & l'on en vint jusques à cette extrémité, que l'on fut reduit à manger les

chevaux, qu'on étoit contraint de 1148.
tuer, parce qu'on n'avoit pas assez de fourrage pour en nourrir une si grande quantité. Mais ce qui soûtenoit l'armée, étoit l'admirable exemple du Roy, qui souffroit toutes ces incommoditez cóme le moindre des soldats, loüoit les uns, encourageoit les autres, donnoit liberalement tout ce qu'il avoit pour soulager les miserables, pourvoioit à tout, prenoit part à tous les travaux de la guerre, aiant jour & nuit la cuirasse sur le dos, & faisant toutes les fonctions de Capitaine, & de soldat, avec toute la vigueur imaginable, jointe à une pieté envers Dieu si constante, & si réguliere, qu'il ne se dispensa jamais, durant un si laborieux voiage, d'entendre tous les jours la Messe, & de reciter l'Office Divin. Enfin les ennemis n'aiant plus osé paroître, depuis leur derniére défaite, pour harceler l'armée, elle acheva plus commodément cette longue marche, & arriva vers la

1148. vintiéme de Janvier, auprés de la ville d'Attalie, situé dans un Golphe de la côste de Pamphilie, à l'embouchcure du fleuve Cestrius. Le Gouverneur de cette Ville, laquelle étoit encore à l'Empereur Grec, craignant de ne pouvoir résistet à cette armée, s'il se déclaroit ennemi, offrit au Roi des vivres, & même autant de vaisseaux qu'il lui en faudroit pour passer ses gens en Syrie, comme ils le souhaitoient tous ardemment, ne se croyant pas en état d'achever par terre un si long voiage. Et d'autre part le Roi, qui n'avoit point de machines pour faire un siége, & qui étoit aussi bien-aise de pouvoir abreger son voiage, en satisfaisant son armée, accepta volontiers ces offres. Mais il n'y a sorte de méchanceté que ce perfide Grec, qui s'entendoit avec les Turcs, ne fît, pour incommoder, & pour ruiner, s'il eût pû, toute cette armée, durant cinq semaines qu'il fallut attendre que le vent fust

propre pour naviger ; & alors même il fournit si peu de vaisseaux, & encore à un prix si excessif, que le Roi fut enfin contraint de se resoudre à s'embarquer sans son Infanterie. Il traita donc avec les Grecs, qui s'obligerent, pour une grosse somme qu'ils touchérent, à recevoir les malades dans leur ville, jusqu'à ce qu'ils pussent souffrir la mer, & à donner de l'escorte aux autres, qui aimerent mieux entreprendre le voyage par terre, au-travers des Turcs, que de ce fier à ces traîtres, qui ne manquerent pas pourtant de les vendre, & de les trahir. 1148.

Car aussi-tôt que le Roi fut parti, les Infidelles, que ces perfides avoient avertis, vinrent fondre, de toutes parts, sur ceux qui s'étoient hazardez de passer ; & pour les autres qu'on avoit receûs dans la ville, les Grecs les firent tous perir de misere & de pauvreté, & même par les mains des Turcs, ausquels ils eûrent l'inhumanité de

1148. les livrer : de sorte que de tant de braves gens, il ne s'en sauva que tres-peu par terre, avec le Comte de Flandres, & Archambaud de Bourbon, qui s'étoient genereusement offerts à les conduire. Et ce fut pour lors que l'on vit, mais trop tard, que le vain scrupule qu'on avoit opposé, si mal à propos, au sage avis de l'Evêque de Langres, qui vouloit que l'on se saisît d'abord de Constantinople, avoit été la cause de la perte d'une si belle armée, qui en commençant par cette exécution juste, facile, & necessaire, eût glorieusement triomphé de tout l'Orient, & asseûré la domination des Chrétiens dans la Terre Sainte. Mais c'est la foiblesse ordinaire de la plusspart des hommes, de ne connoître ce qu'il falloit faire, que quand, faute de l'avoir fait, on trouve que tout est perdu, & qu'on n'a plus le pouvoir de l'exécuter. Au reste, cette ville perfide fut également punie de ses trahisons, &

par la justice Divine, & par l'injustice de l'Empereur, pour des raisons bien differentes. Car Dieu, pour venger la cruelle tromperie qu'elle avoit faite aux François, la fit ravager, aussi-tost apres par une furieuse peste, qui enleva la pluspart de ses habitans, & d'ailleurs, l'Empereur en haine de ce qu'elle avoit fourni au Roi des vivres, & des vaisseaux, en tira tout ce qu'on y pût trouver d'or, & d'argent, & la reduisit à une extrême pauvreté. Exemple, qui apprend que l'injustice est à la fin encore plus funeste à celui qui l'a faite, qu'à celui à qui elle est faite. 1148.

Cependant le Roi, qui avoit pris la mer avec tout ce qui lui restoit de Seigneurs & de Cavaliers qui pouvoient faire encore une armée considérable, vint heureusement surgir au Port de Saint Simeon, à l'emboucheûre de l'Oronte, à quatre ou cinq lieuës d'Antioche, où il fit son entrée le dix-neuviéme Epist. Lud. R ad Sug. 39.

——— de Mars, & fut receû avec toute
1148. sorte de magnificence, par le Prin-
Gest. Lud. VII. l. 9. 15. Guil. Tyr. l. 16. c. 27. ce Raymond, qui étoit oncle paternel de la Reine Eleonore. Comme ce Prince desiroit passionnément que le Roi fit d'abord la guerre en Syrie, pour lui conquerir Alep, & les autres places de la Principauté d'Antioche, qui étoiét encore occupées par les Turcs, il n'y a sorte d'artifice, qu'il ne mît en usage, pour l'y obliger, par ses soûmissions, par ses prieres, par les sollicitations de la Reine sa niéce, par les presens magnifiques qu'il fit à tous les Seigneurs François, & enfin par toutes les raisons les plus pressantes & les plus fortes qu'il pût emploier, & en particulier, & au Conseil, pour lui persuader que s'estoit son propre avantage, & celui de toute la Chrétienté de l'Orient. Mais il s'apperçeût enfin qu'il travailloit en vain. Le Roi, soit qu'il craignît de s'engager à une longue & dangereuse guerre pour l'interest

tereſt particulier du Prince Raymond ; ſoit que certains engagement que la Reine avoit dans Antioche, & qui ſans doute ne lui plaiſoient pas, l'obligeaſſent de l'en tirer, lui répondit toûjours qu'il vouloit aller, avant toutes choſes, rendre ſes vœux au ſaint Sepulchre. Alors comme une ardente paſſion fait paſſer aiſement d'une extrémité à l'autre ; ce Prince extrêmement irrité de ce refus, & peut-être encore animé par une autre paſſion de ſa niéce, laquelle ſe joignit à la ſienne, conceût une ſi furieuſe haine contre lui, qu'il n'y a rien qu'il ne ſe reſolut de faire pour s'en vanger. C'eſt pourquoy le Roi craignant tout d'un eſprit ſi fort emporté, & qui ne ménageoit plus rien, s'échapa la nuit de la ville, d'une maniere peu ſéante à la majeſté d'un ſi grand Monarque ; & emmenant la Reine, malgré qu'elle en euſt, il s'en alla joindre ſes troupes, qui étoient campées ſous les murailles, & prit 1148.

1148. le chemin de Jerusalem, où l'Empereur Conrad s'étoit déja rendu de Constantinople, où il avoit passé l'hyver.

Gest. Lud. VII. c. 16. 17. Otto Frис. l. 1. c. 58. Guil. Tyr. l. 16. c. 28.

Car ce Prince qui vouloit accomplir son vœu, & qui ne donnoit plus de jalousie à Manuel, pour le peu de troupes qui luy étoient restées aprés son infortune, obtint facilement de luy des vaisseaux, sur lesquels il passa la mer, au Printems, avec tous ces gens, & vint aborder à Ptolomaïs, ou Acre, d'où il se rendit par terre à Jerusalem. Alphonse Comte de Toulouse, & fils de ce brave Raymond, qui eût tant de part à la premiere Croisade, étant venu surgir en même tems au même Port, prit un autre chemin le long du rivage de la mer; mais il fut bientost arrêté par une mort funeste, en passant par Cesarée, où il fut malheureusement empoisonné le soir à son souper, sans qu'on ait jamais sceû, ni l'auteur, ni la cause d'un si execrable attentat. On sceût

auſſitoſt à Jeruſalem que le Roy, 1148.
qu'on craignoit extrêmement qui ne s'arrêtât à Antioche, comme Raymond le ſouhaitoit, en étoit parti, & qu'il avoit pris le chemin de Tripoli. C'eſt pourquoy ſe Roi Baudoüin, qui craignoit auſſi que le Comte Tripoli ne fit tous ſes efforts pour l'y retenir, envoia promptement au devant de lui, le Patriarche Foucher, pour luy expoſer les raiſons qui le devoient obliger à ſe rendre au-plûtoſt à Jeruſalem, où l'Empereur l'attendoit déja depuis quelque tems, pour y prendre enſemble quelque bonne & ſolide reſolution. A quoi le Roy, qui ne ſouhaitoit autre choſe, s'étant rendu ſans peine, il continua ſon chemin ſans s'arrêter, juſqu'à ce qu'étant arrivé à la Sainte Cité, il y fut receû avec deshonneurs extraordinaires. Tous les Princes, tous les Prelats, & le Clergé en proceſſion, ſuivi de tout le Peuple, ſortirent au-devant de lui, avec de

1148. grandes acclamations, en chantant les mêmes paroles qu'on dît au Fils de Dieu, quand il fit son entrée dans cette ville au jour de son triomphe. Ensuite, aprés que tous les Princes & les Prelats l'eurent accompagné à la visite des Saints lieux, qu'il fit avec grande dévotion, on résolut que l'on tiendroit une Assemblée generale à Ptolemaïs, où les Evêques, & les Comtes de la Palestine, & de la Syrie, se pourroient rendre plus facilement par mer, & où l'on prendroit, d'un commun consentemét, une derniere resolution, sur ce qu'il falloit entreprendre pour la seureté des Chrêtiens en Orient.

Il ne se vit jamais dans la Palestine une plus illustre Assemblée que celle là, ni qui fût honorée de la presence de tant de grands Princes. L'Empereur Conrad s'y trouva, accompagné du Cardinal Theodin Evéque de Porto, & des Grands de l'Empire, qui étoient restez auprés de lui, dont les prin-

cipaux furent Otton de Frisinge
son frere uterin, Frideric Duc de 1148.
Suaube son neveu, les Evêques de *Gest. l. Lud. VII. c. 18.*
Mets & de Toul comme Princes *Otto Fris. l. 1. c. 58.*
du Saint Empire, celui de Basle, *Guil. Tyr. l. 17. c. 1.*
Henri son frere Duc d'Autriche, Berthold, qui fut depuis Duc de Baviére, Guillaume Marquis de Mont-ferrat, avec Gui Comte de Blandras, & Herman Marquis de Véronne. Le Roy y vint avec le Cardinal Gui de Florence, Legat du Pape en son armée, & les Evêques de Langres & de Lizíeux. Il y étoit aussi accompagné du Comte de Dreux son frere, de Thierri Comte de Flandres, de Henri Comte de Troyes, fils de Thibaud Comte de Champagne, d'Yves de Néle, & des autres Seigneurs de la premiere qualité, qu'il avoit menez d'Attalie. Le jeune Roy Boudoüin, & la Reine Melisante y assisterent avec le Patriarche de Jerusalem les Archevêques de Cesarée & de Nazareth, les Evêques de Ptolomaïs, de Sidon,

1148. de Baruth, de Panéade; & de Bethleem, & les Comtes de Napoli, de Tiberiade, de Sidon, de Béryte, & de Cesarée, avec le Connétable Manassès, & les Grands-Maistres du Temple & des Hospitaliers. On y examina long-tems ce qu'il seroit plus utile de faire pour le bien commun; & l'on conclut enfin qu'il falloit assieger Damas, qui étant comme au centre & au milieu des quatre Principautez que les Chrétiens tenoient en Orient, les pouvoit toutes quatre également incommoder. On donna le rendez-vous de toutes les troupes pour le vingt-cinquiéme de May à Tiberiade, d'où la reveûë generale étant faite, l'armée, devant laquelle le Patriarche portoit la vraie Croix, s'avança jusqu'à Paneade, prés de la source du Jourdain. On prit là des mesures pour le siege, suivant l'avis des Seigneurs des Païs, qui connoissoient le mieux le fort & le foible de cette ville. Apres quoi

l'on traversa le Mont-Liban, & l'on descendit dans la belle campagne de Damas, où l'armée vint camper à Darie, petit village à deux lieuës de la ville, qu'on pouvoit aisément toute découvrir de ce poste un peu plus élevé que le reste de la campagne. 1148.

Damas, l'une des plus anciennes, & autrefois des plus belles, & des plus grandes villes de l'Asie, est située dans une grande plaine, au-delà du Mont-Liban, laquelle est arrosée de deux riviéres, & de quantité de fontaines & de ruisseaux, qui la rendent fertile, & agreable, malgré la nature de son terroir, assez maigre, & mêlé de sable. Ces deux rivieres ont leur source à l'Orient, peu loin de là, au pié de la montagne d'Amana, qui est encore une partie du Mont-Liban. La plus petite, appellée Abana, coule le long des murailles du côté de l'Occident, & la plus grande, qui est le Pharphar, que quelques-uns ont con-

Gest. Lud. VII. c. 20. Guil. Tyr. l. 17. c. 3. Adrychom. Theat. Ter. San.

1148. fondu avec l'Oronte, & qui pour la beauté de ses eaux est aussi appellé Chrysorrhoas, apres avoir traversé la ville, & serpenté par les campagnes, & dans les vallées des Païs voisins, se perd sous terre, à ce qu'on dit; soit que la multitude des canaux qu'on en tire pour rendre la campagne plus fertile, la diminuë si fort; qu'elle cesse enfin de couler; soit que, par des voies inconnuës & soûterraines, elle se décharge dans la mer de Phœnicie.

Ce fut cette grande commodité de faire des canaux, qui donna lieu d'environner tout le côté Septentrional de la ville, & presque tout celui de l'Occident, d'une prodigieuse multitude de jardins, & de vergers, remplis d'une infinité d'arbres de toutes sortes, qui portoient les fruits les plus délicieux de l'Orient. Ces jardins étoient separez les uns des autres par des petits chemins fort étroits, qui s'entrecoupant, & donnant les

uns dans les autres de long, & de travers, & quelquefois en tour- 1148.
noyant par de petits détours, sans aucune figure reguliere, faisoient un embarras, & une certaine espece de labyrinthe, d'où il n'étoit pas aisé de se démêler. Chaque jardin avoit aussi sa maison, & sa petite tour, selon la mode des Orientaux, pour la commodité, & pour le logement du maître; & comme la ville étoit fort peuplée, le nombre des jardins, qui la couvroient de ce côté-là, étoit si grand, qu'ils alloiẽt jusqu'à plus de deux lieuës: de sorte qu'en y abordant par-là, l'on ne voyoit que comme une grande forest, qui sembloit s'étendre jusqu'aux murailles. Mais au contraire du côté de l'Orient, & du Midi, il n'y avoit qu'une raze campagne, sans arbres, & sans hayes, de laquelle on pouvoit aisément découvir toute la ville, entourée de hautes murailles, fortifiée de bonnes tours, dont les quatre plus belles s'élevoient excessi-

1148. vement par dessus les autres, & sur tout defenduë d'une forteresse, qui passoit pour une des plus belles, & des plus regulieres de toute l'Asie.

Cette ville avoit été prise sur les Sarrasins par les Turcs; & leur Soudan Dodequin avoit fait une cruelle guerre aux Chrêtiens, entre la premiere & la seconde Croisade. Aprés sa mort ses successeurs se voyant attaquez par ce redoutable Sanguin Soudan d'Alep & de Ninive, qui avoit entrepris la conqueste de toute la Syrie, se joignirent aux Princes Chrétiens, pour faire la guerre contre cét ennemi commun. Ils les aiderent même, suivant le Traité, à reprendre la ville de Panéade, qu'ils avoient prise sur eux auparavant, & que Sanguin leur avoit enlevée. Mais comme il y a peu de foy parmi ces peuples infidelles, ils avoient rompu la paix, & s'étoient declarez, comme auparavant, ennemis mortels des Chrétiens. C'est

Guil. Tyr. l.13.14.15.

pourquoi l'on avoit resolu de les 1148.
attaquer, & d'emporter, avant toutes choses, une ville que tenoit en échec les quatre Principautez Chrêtiennes en Orient. Sur cela, comme on eût arresté au Conseil qu'on attaqueroit la ville du côté des jardins; afin d'avoir la commodité du fleuve, des fruits, & du fourage, qu'on y trouvoit en abondance, l'armée divisée en trois corps, marcha, dés le lendemain en bon ordre, vers Damas; en tirant de l'Occident vers le Septentrion, du côté des jardins. Le Roy de Jerusalem Baudoüin III. commandoit en personne le premier corps, composé de ses propres troupes, & de celle des Princes de Syrie, qui avoient le même interest que lui dans ce siege. Les François faisoient le second, aiant à leur teste le Roy Loüis, pour soûtenir les premiers, qu'ils suivoient à peu de distance, pour être toûjours prests à les secourir; & l'Empereur avec ses Al-

Gest. Lud VII. c. 19 20. Guil. Tyr. l. 17. c. 3.

1148. lemans,avoit l'arriére-garde, pour s'oppoſer à la cavalerie des ennemis, qui pourroit prendre l'armée par derriere, tandis qu'elle feroit ſes approches. Boudoüin, qui aimoit la gloire, & qui étoit ravi d'avoir une ſi belle occaſion de faire éclater ſon courage, à la véûe des François, & des Allemans, avoit inſtamment demandé la pointe, & l'avoit obtenuë, ſur ce qu'il diſoit que ſes gens ſçavoient beaucoup mieux que les autres, le Païs, & les détours de ces jardins qu'il falloit attaquer. C'étoit un Prince, qui étoit alors dans la plus belle fleur de ſa jeuneſſe, entré dix-huit & dix-neuf ans, d'une taille beaucoup au deſſus de la mediocre; mais avec une proportion ſi juſte, & ſi reguliere de toutes les parties de ſon corps, que ſa taille ne paroiſſoit que dans la meſure qu'il falloit, pour lui donner ce port, & cette majeſté de Roy, qui le diſtinguoit de tous les autres; & le faiſoit connoître

d'abord en cette qualité à ceux mê-
me qui n'avoient jamais eû l'hon- 1148.
neur de le voir. Il avoit le tour du visage, & tous les traits admirablement beaux; les yeux d'une mediocre grandeur, un peu avancez, extrêmement doux, & brillans d'un feu qui n'avoit rien que d'attrayant; les cheveux tirant sur le blond; la couleur tres-vive, qui témoignoit la force de sa complexion robuste; les joües assez pleines, & vermeilles, aiant au reste toute la delicatesse du teint de sa mere la Reine Mélisante, & la vivacité de celui de Baudoüin Secōd son ayeul: ce qui s'accordoit parfaitement bien avec la disposition de son esprit, qui étoit vif, facile, prompt, & penetrant, cultivé par l'étude des belles lettres, accompagné d'une memoire tres-heureuse, d'une merveilleuse facilité à s'exprimer éloquemment, & sur le champ, sur toutes sortes de matieres, d'un des plus beaux naturels qu'on ait jamais veûs, &

1148. d'un cœur veritablement Royal, étant liberal, magnifique, affable, caressant, commode, de belle humeur, & qui entendoit raillerie, sobre, vigilant, pourvoyant à tout, brave, & intrepide à la guerre, s'exposant, & souffrant comme le moindre des soldats, & sur tout craignant Dieu, ayant enfin toutes les perfections qu'on peut souhaiter en un grand Prince excepté qu'il aimoit avec trop d'ardeur, & le jeu, & les femmes. Mais aprés tout, ce qui n'est pas trop ordinaire, il se corrigea de ce dernier defaut, par la grace du Sacrement du Mariage.

Baudoüin étant tel que je viens de le décrire, tout plein de courage, & de feu, & voulant aquerir de la gloire, en combatant vaillamment à la veuë d'un Empereur, & d'un Roy de France, suivis des plus braves hommes de l'Occident, alla donner d'abord, teste baissée, dans ce grand labyrinte de jardins, qui sembloient

rendre la ville inacceſſible de ce côté-là. Mais il trouva que l'entrepriſe étoit encore bien plus difficile, qu'on ne ſe l'étoit figurée, & que l'honneur qu'il y prétendoit aquerir, luy coûteroit plus cher qu'il n'avoit crû. Car les Turcs, qui voioient fort bien que tout leur ſalut dépendoit de la conſervation de ce poſte, avoient fait ſortir une grande partie de leur garniſon pour le défendre. Les uns s'étoient retranchez, & barricadez dãs ces chemins étroits, où l'on ne pouvoit aller que deux à deux, & repouſſoient, à coups de pique, ceux qui en approchoient pour les forcer. Les autres ayant percé les murailles, qui ſeparoient les jardins des deux côtez de ſes petits ſentiers, perçoient à coups de javeline, à droit, & à gauche, les flancs des ſoldats, qui venoient à la file, & qui ne pouvoient ſe vènger d'un ennemi qui les joignoit de ſi prés, ſans même qu'ils pûſſent l'appercevoir. Une 1148.

1148. grande partie étoit montée sur les tourelles, & sur le faîte des maisons, d'où les Turcs décochoient de haut en bas une infinité de fléches, ou jettoient de grosses pierres sur ceux qui étant extrémement pressez dans un espace si étroit, ne se pouvoient mettre à couvert d'une si épouvantable gresle. De sorte que les soldats ne pouvant ni avancer, ni reculer dans ces petits détours, à cause de la multitude de ceux qui les pressoient, en les suivant, & des retranchemens qu'ils avoient en teste, perissoient miserablement, sans pouvoir joindre l'ennemi, qui les attaquoit à couvert, & sans leur faire partager le danger du combat.

Le jeune Roy fremissant de colere, & de dépit, de voir que son premier effort lui avoit si mal réüssi, & resolu de perir, ou de reparer cette perte, fait changer l'ordre de l'attaque, & commande à ses gens, qui avoient enfilé

deux à deux ces petits chemins, 1148.
de tourner teste contre les murailles, & d'y faire quelque ouverture, pour entrer par-là dans ces clos. Comme ces murailles étoient fort basses, & qu'elles n'étoient que de terre ; & que l'ardent desir que les soldats avoient de se vanger, leur redoubloit les forces, ils firent tant, parties avec leurs épées, & leurs poignards, qu'ils enfonçoient assez facilement dans cette terre ; partie avec les autres instrumens, qu'on leur faisoit distribuer de main en main, qu'ils eurent bientôt fait plusieurs bréches, par lesquelles ils entrerent de furie dans ces jardins. Alors les Turcs, que l'on suivoit de prés dans ces especes de pares, où ils s'étoient eux-mêmes enfermez, ne se pouvant sauver ; on en fit, en peu de tems, un si grand massacre, que ceux qui étoient dans les vergers, & dans les clos, qu'on n'avoit pas encore gagnez, en ayant pris l'épouvante aussi-bien que ceux qui gardoient

les barricades, les abandonnerent,
1148. & se sauverent dans la ville.

Ainsi les chemins étant libres, toute l'avant-garde passa, sans plus trouver aucune resistance, & s'avança jusqu'auprés de la ville, ou il fallut combatre de nouveau plus furieusement qu'auparavant. Car toute la Cavalerie des ennemis soûtenuë de leur meilleure Infanterie, se doutant bien que les Chrétiens, aprés avoir emporté les jardins courroient en desordre vers la riviere, s'étoit mise en bataille sur le bord, pour en défendre les approches. Le jeune Roy, qui vouloit avoir tout l'honneur de cette journée, se servant de l'ardeur de ses soldats, qui, tout couverts de sueur, & de poudre, & brûlans de chaud, & de soif, soûpiroient apres l'eau de la riviere, les raillie promptement, & va donner, teste baissée, au milieu de ces escadrons. Mais comme ils étoient frais, & que ses gens n'en pouvoient presque plus, quelque effort

qu'il pût faire, en deux furieuses décharges qu'il fit, il fut repoussé, 1148.
avec quelque desordre de ses troupes. Il fallut necessairement qu'il s'arrestât, durant quelque tems, pour les raillier, & qu'il attendît le Corps de bataille, qui suivoit au petit pas, qui fut aussi obligé de s'arrêter, quand il l'eût joint. Ce fut pour lors que l'Empereur Conrad fit une action, qui certainement, quoi que temeraire, & peu reguliere, l'a deû consoler de toute la mauvaise fortune qu'il eût en cette seconde Croisade. Car ayant demandé pourquoi les deux Corps, qui marchoient devant le sien, s'arrestoient si long-temps, comme il eût appris que c'étoit à cause que l'avant-garde étoit aux mains avec les ennemis, qui avoient eû de l'avantage, il se laissa tellement transporter à l'ardeur de combatre, que courant à toute bride, suivi de tous ses Allemans, au travers du Corps de bataille, & sans ordre, il s'alla mêler, le sa-

bre à la main parmi les Turcs, qui
1148. pliérent d'abord, à une si terrible charge, & si peu attenduë. On dit même qu'il fit un coup tout semblable à celui du grand Godefroy de Boüillon, & qu'il acheva par-là la victoire que ce premier choq avoit ébauchée. Car un puissant Turc armé de Cuirasse l'aiant attaqué, il lui déchargea de toute sa force un si furieux coup à l'endroit où l'épaule gauche se joint au col, que le sabre ayant traversé la poitrine, & étant sorti par le côté droit, cette partie du corps tomba par terre avec la teste, & laissa l'autre à gauche, qui faisoit une épouvantable figure. Ce coup effraia tellement les Turcs, qui d'ailleurs étoient déja fort ébranlez, qu'ils prirent la fuïte, & se retirerent dans la ville, en laissant toute la campagne, & les rives du fleuve libres aux Chrétiens, qui campérent ensuite sur les bords de la riviere, & aux environs des jardins, avec toute sorte de com-

Guil. Tyr. l. 7. c. 4. Mat. Paris.

modité pour les hommes & pour
les chevaux. Cela mit un tel deseſ- 1148.
poir parmi les Turcs, & les habitans de Damas, qui connoiſſant fort bien qu'ils étoient pour eſtre emportez au premier aſſaut que l'on donneroit par cét endroit, qui n'étoit preſque défendu que par les jardins qu'on avoit perdus, ils ne ſongerent plus qu'à chercher les voies de ſe retirer. Pour cét effet, ils barricaderent toutes les rüës qui aboutiſſoient à ce côté-là, afin que tandis qu'on ſeroit occupé à rompre ces barricades, & à debaraſſer les rüës des groſſes poutres qu'ils y mirent de travers, ils euſſent le loiſir de ſe ſauver par les autres portes, avec leurs femmes, & leurs enfans, & de ſe mettre en ſeureté dans les villes voiſines, qui tenoient encore pour eux. Ainſi Damas alloit aſſeurément tomber ſous la puiſſance des Chrétiens, ſi l'avarice, la haine, & l'envie, trois furieuſes, paſſions, qui leur furent bien

1148. plus funestes, en cette occasion, que les armes des infidelles, ne les eussent tout-à-coup, par une infame trahison, precipitez d'une esperance si certaine, & d'un si florissant état, dans un abîme de malheur & de confusion, d'où ils ne purent jamais se relever.

Ceux de Damas se voyant à la veille de leur ruine, aprés avoir faits leurs barricades, s'aviserent encore d'un autre moien de se garantir, qui ne manqua pas de leur réüssir. Depuis que les François eûrent conquis la Terre Sainte, plusieurs de l'un & de l'autre sexe, non-seulement du Peuple, mais aussi de la Noblesse, s'étoient mariez dans la Palestine, & dans la Syrie; & les grands Seigneurs qui étoient dans l'armée du Roy Baudoüin, étoient nez de ces mariages, & consequemment Syriens, & de naissance, & d'origine du côté de leur pere, ou de leur mere. Or comme ces sortes de motifs, dégenerent pour l'ordinaire

des belles qualitez de la plus noble Nation, & participent aux imperfections de l'autre, plusieurs de ces demi-François demi-Syriens tenoient assez de défauts du Païs, & singuliérement de la convoitise du bien, & de l'avarice, qui est encore aujourd'hui le vice, & la passion dominante des Orientaux. Les Turcs, & les premiers de la ville qui connoissoient ce foible, pour être du même Païs, envoierent secretement quelqu'un d'entre eux des plus adroits vers ceux de ces Princes & de ces Barons motifs, qu'ils sçavoient être les plus aspres au bien, & ensuite les plus capables d'une trahison, & leur donnerent toutes les asseurances qu'ils purent souhaiter de leur faire toucher des sommes tres considerables, pourvû seulement qu'ils fissent en sorte qu'on changeât d'attaque, & que l'on transportât le siege de l'autre côté de la ville. Celui qui avoit entrepris cette négociation, trouva dans ceux auf-

1148.

Guil. Tyr. l. 17. c 6.
Mat. Paris.

1148. quels ils s'adressa des grandes dispositions à conclure ce marché. Le Prince Raymond, qui haïssoit mortellement le Roy Loüis VII. depuis l'affaire d'Antioche, avoit déja corrompu quelques-uns de ces gens-là, comme on le dit, pour les obliger à faire sous-main tout ce qu'ils pourroient contre lui, afin d'empêcher qu'il ne pût aquerir de l'honneur en cette guerre. Les autres ne pouvoient souffrir que le Comte de Flandres, comme l'asseuroit, eût déja obtenu de l'Empereur & des deux Rois, la Principauté de Damas, & aimoient mieux qu'elle demeurât aux Turcs, que de la voir entre les mains d'un homme, qu'ils regardoient comme étranger, parce qu'il n'étoit pas né comme eux en Syrie. Ainsi, l'envie dans ceux-ci, & la haine inspirée par Raymond dans ceux-là, s'étant jointes à l'avarice qui dominoit également dans les uns & dans les autres, produisirent la plus honteuse, & la plus lâche

lâche trahiſon, dont des Seigneurs 1148.
de grande qualité, pour ne pas dire des Chrétiens, pouvoient être capables. Car ; contrefaiſant fort les zelez pour le bien public, ils remontrerent au Conſeil, *Que l'on avoit pris de fauſſes meſures ; qu'on s'étoit laiſſé ſeduire à la belle apparence d'un campement un peu plus commode ſur le bord d'une riviére, & aux environs des jardins & des vergers ; & qu'on n'avoit pas veû que cela même étoit un tres-grand obſtacle à la priſe de la ville, parce que la riviére, dont une partie luy ſervoit de foſsé de ce côté-là, en rendoit l'accés plus difficile, & l'attaque tres-dangereuſe ; & que les jardins empêchoient qu'on ne put diſpoſer les machines dans une diſtance proportionnée pour la batre : qu'ainſi le ſiege tirant en longueur, contre ce qu'on avoit promis aux ſoldats, il y avoit grand danger qu'ils ne s'en dégoutaſſent, ou que les grandes chaleurs de l'Eſté, qui commençoient à devenir inſupportables, ne le*

1148. *fissent elever. C'est pourquoy, qu'ils étoient d'avis qu'on allât camper de l'autre côté de la ville, entre l'Orient & le Midy, parce que comme il n'y avoit ni jardins, ni riviere, ni fossez remplis d'eau, qui empéchassent qu'on n'allat d'abord jusqu'au pié des murailles, qui étoient basses, foibles, & sans terrasses de ce côté-là & que les assiegez, qui ne s'attendoient pas à cette attaque, n'avoient fait nul retranchement en cét endroit, il y avoit grande apparence qu'on emporteroit la ville au premier assaut, sans méme qu'il fut necessaire d'employer les machines.*

Il y a lieu de s'étonner en cette occasion de la conduite de ces trois grands Princes, qui ne manquoient ni d'esprit, ni de jugement, ni d'experience à la guerre, où il n'arrive gueres que l'on puisse manquer deux fois, la premiere faute que l'on y fait étant pour l'ordinaire irréparable. Soit que la grande passion qu'ils avoient de prendre au plûtost la ville, les

aveuglât ; ou qu'ils cruſſent qu'on ne pouvoit agir ni plus prudemment, ni plus ſeurement, que par l'avis de ceux qui avoient le plus d'intereſt dans ſa priſe, & qui étant du Païs, qui devoient connoître, mieux que tous les autres, le fort & le foible, ils donnerent d'abord dans le piége qu'on leur tendoit. Car, ſans examiner les ſuites que pouvoit avoir une reſolution ſi precipitée ; ſans même, comme le vouloient de bon ſens, & les regles de la guerre, envoyer quelqu'un de leurs gens, pour reconnoître la nature du terrain, & la place en cét endroit-là, & pour ſçavoir ſi le rapport qu'on leur en faiſoit, étoit veritable ; ils ordonnerent ſur le champ qu'on allât camper de l'autre côté de la ville, au méme lieu où ces traîtres, à la conduite deſquels on s'abandonnoit, avoient reſolu de mener l'armée, afin de l'y faire perir de faim, pour peu qu'elle s'y arrétât. En effet, on s'apperceût bientôt 1148.

1148. que l'on avoit esté trompé ; que les murailles étant tres-fortes, & bien flanquées de bonnes tours en cét endroit, la ville y étoit hors d'insulte ; que l'armée, qui n'avoit fait provision de vivres que pour peu de jours, prétendant insulter la place, ne pouvoit du tout subsister dans un camp, où elle n'avoit plus la commodité ni de la riviére, ny des jardins & des vergers remplis de fruits & de fourage; que les vivres ne luy pouvoient venir des environs, qui étoient au pouvoir des ennemis ; que de retourner dans le premier camp qu'ils avoient si legerement quitté, c'étoit une chose impossible, parce que les ennemis, aussitost aprés qu'on en fut sorti, s'y étoient jettez, & en avoient si bien fortifié toutes les avenuës, par de nouvelles barricades, avec de gros arbres entrelassez les uns dans les autres, & par de grands fossez ; & de bons retranchemens qu'ils avoient faits, de distance en di-

ſtance, qu'il eût eſté plus difficile de s'en rendre maître, que de forcer la ville. C'eſt pourquoy les François & les Allemans, ſe voiant ſi malheureuſement trahis par ceux-là meſmes, au ſecours deſquels ils étoient venus de ſi loin, & par tant d'horribles dangers, leverent le ſiege ſur le champ, & s'en retournerent à Jeruſalem, en reprochant publiquement aux Syriens leur déteſtable trahiſon. 1148.

Aprés cela, comme les eſprits étoient trop aigris, pour eſperer qu'on pût jamais s'accorder, ni ſe fier les uns aux autres, il n'y eût pas moyen de faire conclure le ſiege d'Aſcalon, qu'on propoſa dans une aſſemblée generale, afin de ne pas laiſſer inutile une ſi belle armée. La pluſpart des Seigneurs François & Allemans s'y oppoſérent, proteſtant qu'ils ne ſe fieroient jamais à des gens, qui n'avoient ni conſcience, ni honneur, & qui violant la foy qu'ils devoient & à Dieu & aux hommes,

1148. vendoient leurs propres freres aux Infidelles, contre lesquels ils faisoient semblant de les appeller. Ainsi l'Empereur Conrad ayant pris congé du Roy de France, & du jeune Roy Baudoüin, innocent, & desesperé de la trahison des siens, se rembarqua sur les vaisseaux de Manuel son beau-frere, avec lequel il s'aboucha dans l'Acchaïe; puis étant retourné par la mer Adriatique, & par les Terre des Venitiens, en Allemagne, il y mourut, trois ans apres, laissant l'Empire à Frideric Duc de Suaube son neveu, qui avoit genereusement partagé avec luy la mauvaise fortune, & les travaux de cette seconde Croisade.

Otto Fris. de Gest. Frid. c. 58.

Ann. 1149. Quant au Roy, apres avoir encore demeuré jusqu'aprés Pâques à Jerusalem, tant pour y satisfaire sa devotion, que pour y attendre l'occasion de rendre quelque signalé service à Dieu; comme il vit qu'un plus long sejour y seroit inutile, en l'état où il se trouvoit,

Ep. Lud. ad Suger. 58. & 77.

parce que le Comte de Dreux son frere, & la pluspart des Princes & grands Seigneurs s'en étoient déja retournez, il se resolut aussi de se rendre incessamment en son Roiaume. Il y fut sur tout obligé par les tres-pressantes sollicitations de son fidelle Abbé Surger, qui luy écrivit sur cela de la maniere du monde la plus forte, & tout ensemble la plus tendre & la plus touchante, en luy representant l'extrême danger où il mettoit & sa personne, & son Royaume, où son propre frere, qui en avoit déja assez mal usé durant le voyage, n'étoit retourné si promptement, que pour y exciter des troubles durant son absence. S'étant donc embarqué au Port de Ptolemaïs, il aborda enfin le vingt-neuviéme de Juillet en Calabre, où il fut magnifiquement receû par les Officiers que Roger, Roy de Sicile, luy avoit envoyez. Car je ne crois pas qu'on doive ajoûter foy à ce que dit le Continuateur de Sigebert, que le

1149.

Ep. Sug. ad Lud. Reg. 57.

Ep. Com. Flan. ad. Suger. 65. Ep. Lud. ad Suger. 69.

Robert. de Mons.

1149. Roy fut pris sur mer par les gens de Manuel, qui assiegoit Corfou, mais qu'il fut delivré par le General de la flotte du Roy de Sicile. Comment cela pourroit-il être, puis que le Roy, qui écrivit si exactement à l'Abbé Suger, jusques aux moindres particularitez de son retour, ne dit rien de cet accident? Il attendit trois semaines en Calabre l'arrivée de la Reine, & de plusieurs Seigneurs, qui n'eurent pas une si heureuse navigation que luy; & aprés avoir conferé durant trois jours avec le Roy Roger, qui luy alla rendre ses devoirs, il prit son chemin par Rome, où il traita pareillement durant trois jours avec le Pape Eugene; & de là il se rendit enfin dans son Royaume, n'ayant raporté d'un si long voyage, pour ce qui regarde la vie presente, que le regret d'y avoir perdu, sans aucun fruit, une des plus belles armées qu'on ait jamais levées en France.

Ep. Lud. ad Suger. 94. 96.

Aussi n'entendoit-on par tout

que les plaintes de ceux qui déploroient une si lamentable perte, 1149.
à laquelle il n'y avoit presque personne, ni en France, ni en Allemagne, qui n'y eût quelque part. On s'en prenoit particulierement à Saint Bernard, contre lequel on s'emportoit terriblement, en le traitant de faux Prophete, qui avoit trompé tant de Princes & tant de Peuples, comme s'il n'eût entrepris de les tirer de l'Europe, que pour les faire miserablement perir dans les deserts de l'Asie Mineure, par la faim, par la peste, & par le fer des Infidelles. A la verité, comme cet admirable Abbé, qui ne fut pas l'Auteur, mais le predicateur de la Croisade, non seulement la publia, selon l'ordre qu'il en avoit receu du Pape, mais aussi qu'il promit qu'elle auroit un heureux succés, comme il l'avoüe luy-même ingenument; ce luy fut un sujet de mortification *Lib. 2. de Consid. c. 1.* d'autant plus sensible, qu'il sembloit que ces plaintes eussent quel-

1149. que fondement raisonnable selon le monde, & dans l'opinion des
V. p. 333. hommes. Mais si étant homme luy-même, il en fut vivement touché, & penetré d'une douleur, qu'il ne pût pas entierement dissimuler: il faut avoüer aussi que, comme il étoit & grand Saint, & tres-habile homme, il fit merveilleusement éclater, son esprit, & sa vertu, dans son Apologie, qu'il adressa, quelque tems aprés; au Pape Eugene, au commencement du livre second de la Consideration. C'est là que paroissant toûjours parfaitement détaché de luy-même, & uniquement attaché à Dieu, par un ardent amour, & par un tres-grand zele pour sa gloire, il dit: *Que s'il faut que les hommes, qui jugent ordinairement des choses par les évenemens, murmurent en cette rencontre, qu'il aime bien mieux que ce soit contre luy, que contre Dieu. Qu'il se tient bien-heureux de ce que Dieu daigne bien se servir de luy comme*

d'un bouclier, en l'exposant à la fureur des langues medisantes, & aux dars empoisonnez des maledictions qu'il reçoit volontiers sur soy, afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à Dieu. Qu'il ne refuse point d'être deshonoré par ceux qui le déchirent, pourveû que par son propre deshonneur, la gloire de Dieu demeure à couvert. Qu'il souhaite de tout son cœur de se pouvoir glorifier comme David, en disant comme luy, C'est pour l'amour de vous, mon Dieu, qu'on m'a chargé d'opprobres, & que mon visage est couvert de honte, & de confusion. Qu'il luy est enfin tres-glorieux d'être en cela semblable au Fils de Dieu, qui dit à son Pere, par la voix du même Prophete: Les injures, & les approbres que vous font ceux qui en effet vous insultent par ce brutal emportement, sont retombez sur moy.

1149.

Psal. 68.

Voilà quelle étoit la disposition du cœur de ce grand Saint, dans cette étrange Persecution. Et pour

1149. son esprit, il le fit paroître, en se défendant admirablement, par un exemple, dont l'application qu'on luy peut faire tres-facilement, & qu'il se fait à luy-même en partie, le justifie pleinement. *Moïse*, dit-il, *pour persuader au Peuple d'Israël, de sortir de l'Egypte, luy promit solennellement que Dieu le conduiroit luy-même dans un Païs tres-abondant, où il seroit heureux; & cependant ces gens-là perirent dans les deserts, & ne virent point cette bienheureuse Terre, qui ne fut que pour leurs enfans. Un évenement si contraire à une si belle promesse, ne se peut pas attribuër à la temerité, où à la malice de celuy qui la fit, puis qu'il n'agit & ne dît rien, que par les ordres de Dieu même, qui voulut confirmer, par des miracles, ce que Moïse disoit au Peuple de sa part. D'où vient donc que le succés de ce voiage fut si malheureux pour ceux qu'il avoit tirez de l'Egypte? C'est, comme tout le monde en convient, que*

ce Peuple, durant ce voyage, fit mille choses contre Dieu; & l'on ne peut pas dire que la punition qu'il en fit, fût contre ses promesses, parce que ses promesses, qui viennent uniquement de sa bonté, ne peuvent jamais préjudicier aux droits de sa justice. Il n'y a plus qu'à faire l'application de cét exemple à Saint Bernard, & le voilà justifié. Il prêcha la Croisade, par l'ordre de Dieu, puis que ce fut par l'ordre exprés de ses Superieurs, sans que de sa part il y eût rien contribué. Il promit qu'elle seroit heureuse, & il le promit de la part de Dieu. *Si vous me demandez*, dit-il, *quels miracles j'ay fait pour le prouver, c'est à quoy je ne dois pas répondre; la modestie m'en empêche, & l'on doit pardonner à ma pudeur. C'est à vous, Saint Pere*, ajoûte-t-il en parlant au Pape, *c'est à vous de répondre pour moy, selon les choses que vous avez veuës, & selon celles que vous avez ouies.* La conclusion naturelle qu'il tire 1149.

1149. de tout ce discours, est, que ce malheureux succés se doit attribuër aux crimes des Croisez, & qu'il est nullement contre les promesses de Dieu, qui sont conditionnelles, & qui ne peuvent priver sa justice du droit qu'elle a de les punir; non plus que la promesse que le Roy fait à un de ses Sujets, de luy donner un Office de la Couronne, n'empéche pas que s'il le trahit avant ce tems-là, on ne puisse fort justement le faire passer par la rigueur des Loix.

Otto Frising. l. de Gest. Frid. c. 60. Et certes, Otton de Frisinge, qui étoit de ce malheureux voyage, avec l'Empereur son frere, avouë de bonne foy, qu'il y avoit parmy les Croisez de fort grands desordres, qui meritoient bien cette grande punition. *Guiel. Neubrig. l. 2. de Reb. Angl. Roger. in Ann. Angl. Iacob. de Vitr. c. 82.* Et les autres ajoûtent que l'armée Chrétienne étoit soüillée de tant de vices, & sur tout de celuy de l'impudicité, qu'il ne faut pas s'étonner s'il attirerent la vengeance de Dieu sur elle. Que sera-ce donc,

si l'on considere que les desor- 1149.
dres des Chrétiens de l'Orient étoient encore incomparablement plus grands, que ceux de cette armée ? Certainement l'on sera contraint d'avoüer, que comme la vengeance que Dieu voulut tirer de tous ces crimes, fut tres-juste ; ce ne pût être aussi qu'avec une extrême injustice, que le monde s'en prit à Saint Bernard, qui n'avoit fait, en prêchant la Croisade, que ce qu'on devoit attendre d'un homme de sa force, & de son merite. Mais ç'a toûjours esté la destinée des grands hommes, de faire de grandes choses, & de souffrir en même tems de grandes persecutions, afin que leur vertu, qui est au-dessus des loüanges, & des récompenses des hommes, n'en attende que Dieu seul.

Cependant, les affaires des Chré- *Guil. Tyr. l. 17. Matt. Paris.*
tiens en Orient, aprés le départ des François, & des Allemans, qu'eux-mêmes avoient si malheureusement trahis, furent bien-tôt

Ann. reduites en un état tres-pitoyable.
1150. Car Noradin, pour profiter d'une si belle occasion, étant entré avec une puissante armée dans la Principauté d'Antioche, y défit, & tua le Prince Raymond en Bataille, se rendit maître de la forteresse d'Harenc, & ensuite de la
Ann. plusspart des places; prit dans une
1152. embuscade Jossełin Comte d'Edesse, qu'il fit mourir dans les fers à Alep; s'empara de tout le Comté, en ayant chassé, par force, les Grecs, ausquels le Roy Baudoüin, & la Comtesse, l'avoient resigné, pour le défendre, & conquit la ville, & l'Estat de Damas,
Ann. tandis que le Roy Baudoüin, avec
1154. toutes les forces du Royaume, Assiégoit Ascalon, qu'il contraignit enfin de se rendre, aprés sept mois de siege. Il est vray que ce jeune & vaillant Roy s'opposa toûjours courageusement aux progrés de ce conquerant, & qu'il le vainquit même plus d'une fois avec beaucoup de gloire: mais en-

fin la ſage conduite, & la bonne fortune de ce Prince Turc, l'emporterent ſur tous les efforts que l'on fit pour arrêter le cours de ſes conqueſtes. Il les pouſſa même encore plus avant, par la priſe de Panéade, aprés la mort de Baudoüin, qui mourut empoiſonné par ſon Medecin, en la trente-deuxiéme année de ſon âge, & la vingt & uniéme de ſon Regne Prince, qui par ſes grandes qualitez, avoit tellement gaigné l'eſtime, & le cœur, non-ſeulement de ſes ſujets, mais de Noradin même, que ce genereux Soudan ne voulut jamais tirer avantage de la douleur, & de la conſternation où cette mort inopinée avoit jetté tout le Royaume, diſant, avec autant de grandeur d'ame que de modeſtie, qu'il falloit compatir à une ſi juſte douleur, & la reſpecter; puis qu'on pleuroit la mort d'un Prince, qui n'avoit point ſon ſemblable au reſte du monde.

1154.

Ann. 1163.

Guil. Tyr. l. 18.

Comme il étoit mort ſans en-

fans, son frere Amaury luy succe-
1163. da ; jeune Prince de vingt-sept ans, qui, avec plusieurs bonnes qualitez, avoit aussi de grands defauts, & sur tout l'avarice, qui lui fit entreprendre dans l'Egypte une guerre, laquelle ayant esté tres-heureuse dans ses commencemens, fut à la fin la cause de la perte de Jerusalem, & de la ruïne entiere des Chrétiens en Orient. L'Egypte étoit alors sous la domination des Sarasins de la secte d'Ali, dont le Souverain Monarque, appellé Calife, menant une vie molle, & voluptueuse dans son magnifique Palais du Grand Caire, laissoit l'administration de toutes choses à celuy qui commandoit à tous ses sujets sous son autorité, & qu'on appelloit le Soudant d'Egypte. Celuy qui l'étoit alors, appellé Sanar, ayant été depossedé par Dorgan son rival, alla implorer le secours de Noradin, le plus puissant de tous les Turcs, qui outre presque toute la Syrie qu'il possedoit,

Guil. Tyr. lib. 19.

avec la Meſopotamie, avoit éten- 1163.
du ſes conqueſtes juſques au-delà
de la Cicile, dans les Etats meſ-
me du Soudan d'Iconium, qu'il
avoit vaincu en bataille. Ce Con-
querant, qui crût que la fortune
s'accordant avec ſon ambition,
luy preſentoit une fort belle occa-
ſion de s'emparer auſſi de l'Egypte,
ne manqua pas d'y envoyer, avec
de grandes forces, Syracon Gene-
ral de ſes armées, petit homme, &
grand Capitaine, que ſon meri-
te, & la juſtice que ſon Maître
luy voulut rendre, avoient élevé
nonobſtant la baſſeſſe de ſa naiſſan-
ce, & de ſa condition d'eſclave,
à la premiere charge du Royaume.
Dorgan, pour ſe mettre à couvert
de la tempeſte qui le menaçoit, a
recours au jeune Roy, qui ébloüy
de la belle apparence d'un gros
tribut qu'on luy promet, deſcend
en Egypte avec tout ce qu'il avoit
de troupes, mais un peu trop tard
pour Dorgan, qui, apres avoir eû
d'abord de l'avantage ſur ſes en-

1163. nemis, fut malheureusement tué par un traître, laissant sa place à Sanar son Rival, qui en alla prendre possession dans le Grand Caire. Cependant l'adroit Syracon, voulant profiter de ce changement, se saisit de Pelusium, qu'on appelloit Belbeis, fort résolu de se rendre maître, s'il le pouvoit, de tout le reste de l'Egypte. Mais Sanar ayant encheri sur les promesses que Dorgan avoit faites au Roi Amauri, fut si heureux, qu'il l'obligea de joindre ses armes avec les siennes contre Siracon, qui n'ayant pas eû le loisir de se bien munir dans
Ann. Pelusium, fut enfin contraint de
1164. rendre la ville à une honorable composition, par laquelle il luy
Ann. fut permis de se retirer à Damas.
1165. Il revint neanmoins bientôt aprés, avec une plus grande armée; & le Roy rentrant aussi en Egypte aprés luy, recommença la guerre pour de l'argent. Elle luy fut encore heureuse contre Siracon, qui ayant eû du pire dans un grand combat, &

desesperant de pouvoir conserver, *Ann.*
contre les forces de deux grands 1167.
Royaumes, Alexandrie, dont il s'étoit saisi, fut contraint de s'accommoder une seconde fois, & de quitter l'Egypte.

Cela pourtant n'empêcha pas qu'il n'en devint enfin le maître, par l'avarice, & par l'infidelité de ce même Roy, dont les armes l'en avoient chassé deux fois avec tant de gloire. Car Amauri aveuglé de *Guil. Tyr. l. 20.* l'ardente passion qu'il avoit de posseder des tresors de l'Egypte, apres avoir traité, pour ce dessein, avec l'Empereur Manuel, dont il épousa la niéce, rompit, contre la foy donnée, la paix qu'il venoit de faire avec le Soudan, prit de force Perusium, qui fut mis au pillage, & s'alla presenter, avec son armée victorieuse, devant le Grand Caire, qu'il eût pris d'abord, dans l'étonnement où cette surprise avoit jetté les Egyptiens, si la même avarice qui luy avoit fait entreprendre cette injuste guerre, ne

Ann. 1168. luy en eût fait perdre tout le fruit avec ſon honneur. Car, craignant, s'il prenoit la ville, que l'armée ſeule n'en profitât, comme elle avoit fait à Peluſium, il aima mieux traiter avec le Soudan; & celui-ci, qui connoiſſoit la lâche paſſion de ce Prince, l'amuſa ſi longs-tems, ſous pretexte de luy amaſſer deux millions d'or qu'il luy avoit promis, que l'armée de Noradin, laquelle il attendoit, eût le tems d'arriver à ſon ſecours ſous le méme Siracon, qui étoit auparavant ſon ennemi. Amauri, ſurpris de cette nouvelle, alla promtement au-devant de lui, pour le cōbatre ſeul ſur ſon paſſage. Mais il trouva que ce Capitaine plus fin que luy, étoit paſſé par un autre chemin, pour ſe joindre aux Egyptiens, qui s'aſſembloient de tous côtez. Et comme il n'avoit pas dequoy répondre à deux ſi puiſſans ennemis, il fut contraint de s'en retourner, ſans argent, en ſon Royaume, avec la honte, & le re-

gret d'avoir perdu ses peines, & son honneur, & le tribut que les Egyptiens luy payoient. 1168.

Il n'en fut pas ainsi de Siracon, qui se trouvant par cette retraite en état d'executer son premier dessein, fit assassiner Sanar, lors que ce Soudan le venoit visiter par honneur. Puis s'étant fait établir en sa place par le Calife, il s'empara, sans peine, de toute l'Egypte, où Noradin, dont il étoit la creature, souffrit qu'il regnât. Il ne joüit pas toutefois long-tems de son crime; car il mourut la même année, laissant pour successeur son neveu le grand Saladin, qui dans la force de son âge, où il étoit alors, avec l'experience de la Guerre qu'il avoit aquise sous la discipline de son oncle, possedoit toutes ses grandes qualitez, & toutes les perfections de corps & d'esprit qu'on peut souhaiter dans un Capitaine, pour en faire, comme il le fut, le plus grand, & le plus glorieux Conquerant de ce siecle.

1168. Mais, comme l'ambition, principalement dans les Infidelles, ne trouve point de crimes qui l'arrétent, & qu'elle ne croye luy être permis, quand elle les juge neceſſaires pour regner; ce Prince ne pouvant ſouffrir, non pas même un phantôme, & une ombre de Souveraineté par-deſſus luy, maſſacra le Calife, & tout ce qu'il pût trouver de ſa race, ſous pretexte que ce Calife avoit eu deſſein de le prevenir. Enſuite il fit du treſor de ce Prince de prodigieuſes largeſſes à ſes ſoldats, qui l'adoroient, & qui s'expoſoient à tout pour ſa gloire; & s'étant ainſi étably ſeul Monarque dans l'Egypte, qu'il ne regardoit que comme le commencement de ſa grandeur, & de ſa carriere d'ambition, il commença à prendre des meſures pour la conquéte de tout l'Orient.

Ce fut alors que les Chrêtiens ſe trouvant enfermez entre deux ſi puiſſans & ſi redoutables ennemis, Noradin du côté de l'Orient,

rient, du Septentrion, & de l'Occident, & Saladin du côté du Midi, apprehenderent fortement l'extrême danger où ils étoient, & songerent à faire tous les efforts imaginables pour s'en garentir. A cet effet, on envoya Frideric Archevéque de Tyr, implorer le secours des Princes de l'Occident; & l'on resolut d'attaquer Saladin par terre, & par mer, avant qu'il fût bien établi dans sa nouvelle domination : mais rien de tout cela ne réüssit. Amauri soûtenu d'une puissante flotte de l'Empereur Grec, ayant mis le siege trop tard devant Damiéte, sur la seconde emboucheure du Nil, vis à vis de Pelusium, fut contraint, par les pluïes, & par la famine, de le lever. L'armée navale perit miserablement, partie par le feu, que les assiegez y mirent, & partie par le naufrage qu'elle fit en se retirant. Et l'Archevêque Frederic, apres avoir inutilement travaillé durant prés de deux ans en Occident, où

1168.

Ann. 1169.

1169. les affaires étoient trop broüillées, pour en obtenir du secours, ne pût rapporter de son Ambassade, que de belles paroles, & des promesses sans effet.

Cependant Saladin, pour profiter de son avantage, & du desordres des Armées Chrétiennes, étant entré dans la Palestine avec une armée de quarente mille chevaux,
Ann. y prit Gaze, qui en étoit la clef du
1170. côté de l'Egypte, & de la mer. Quelque tems apres, ayant assemblé de plus grandes troupes d'Infanterie, & de Cavalerie, il prit à main droite par l'Idumée, afin d'avoir une entrée de l'autre côté, & se jetta dans le Païs; qui est au-delà du Jourdain, où il fit un
Ann. horrible ravage, & cependant
1171. l'Armée de Noradin en faisoit autant vers Antioche, & dans la Phœnicie, où ce terrible tremblement de terre, qui s'étoit fait sentir un peu auparavant dans tout l'Orient, avoit fait d'effroiables desordres, renversant les tours, & ruï-

murailles de la pluſpart des villes, 1171.
comme pour en faciliter la priſe à
Saladin, qui étoit le fleau de Dieu,
& l'Attila de ce tems-là, deſtiné
à punir les crimes des Chrêtiens
de la Syrie, & de la Paleſtine.
Enfin, pour comble de malheur,
le Roy, qui s'oppoſoit avec un
courage invincible aux efforts de
tant d'ennemis, mourut en la tren-
te-huitiéme année de ſon âge, ſur *Ann.*
le point qu'il étoit de profiter de 1173.
la mort de Noradin, qu'une mala-
die avoit emporté un peu aupara-
vant. Et ce funeſte accident arrivé
ſi à contre-tems, fit naître dans
le Royaume de Jeruſalem ces trou-
bles domeſtiques, qui furent la
derniere cauſe de ſa ruïne.

Ce Prince laiſſa pour ſon ſuc- *Guil. Tyr. l. 21.*
ceſſeur ſon fils unique Baudoüin
Quatriéme, qui, outre la foibleſſe
de ſon âge de treize ans, étoit at-
teint d'une fâcheuſe maladie, qui
enfin devint lepre. Raimond Com-
te de Tripoli, ſon plus proche
parent, & couſin germain du feu

1175. Roy du côté de sa mere eût la Regence durant son bas âge ; & cependant Saladin profitant d'une si belle occasion de s'avancer, s'empara de Damas, par l'intelligence qu'il eût avec la veuve de Noradin, laquelle il épousa. Il prit ensuite la pluspart des places de la Syrie , dont il dépoüilla le jeune Prince fils de Noradin, apres avoir défait son oncle le Soudan de Ninive , qui étoit venu à son secours. Il traita même avec le Comte de Tripoli, qui s'obligea de ne pas secourir ses ennemis dans cette Guerre, pourveû qu'il luy rendît ses ôtages , que l'on gardoit dans le Château d'Emesse , pour le reste de sa rançon qu'il avoit promis à Noradin , qui l'avoit pris sept ou huit ans auparavant. Ainsi ce Prince infidelle s'étant rendu plus puissant que jamais , à la faveur de ce traité , conquit tous les Etats de Noradin , au-deça de l'Euphrate , & au-delà de ce fleuve , la Mesopotamie , avec tout ce que posse-

Guilel. Neubrig. Ann. l. 3. c. 10.

doit dans la Syrie le Soudan de Ninive. Il est vray que le Roy étant devenu majeur, fit tout ce qu'il pût dans les bons intervalles que luy donnoit sa maladie, pour s'opposer aux progrés de ce Conquerant, & qu'il eût même quelquefois d'assez grands avantages sur luy; mais enfin, son mal, qui croissoit tous les jours, l'ayant obligé de choisir quelqu'un qui gouvernât ses Etats sous son autorité, il fit un choix qui mit la division dans tout son Royaume, & qui acheva de tout perdre. Car, comme un Prince Souverain malade est pour l'ordinaire un peu soupçonneux, & qu'il craint qu'on ne le méprise; Baudoüin se voyant reduit en un si pitoyable état, eût peur que le jeune Boëmond Prince d'Antioche, & le Comte Raimond de Tripoli, n'entreprissent de le déposseder, sous le pretexte de sa maladie, qui le rendoit inhabile au gouvernement. Et sur cela, sans deliberer davantage sur

Ann. 1177.

1177. une affaire de cette importance, il donna Sibylle sa Sœur, & veuve de Guillaume Longue-Epée, Marquis de Monferrat, en mariage à Gui de Lusignan, jeune Seigneur François, troisiéme fils de Hugues le Brun, Comte de la Marche, & Seigneur de Lusignan, qui avoit fait le Voyage d'Outre-mer, avec

Ann. 1180. le Roy Loüis le Jeune. Et ensuite, l'ayant créé Comte de Jaffe de d'Ascalon, il le déclara Gouverneur du Royaume, au grand mécontentement de la plufpart des Grands, qui s'estimoient plus dignes que luy de cét honneur. Mais

Guil. Tyr. l. 21. Sanut. l. 3. p. 6. c. 24.

Ann. 1382. il s'en repentit bien-tôt, ayant reconnu par experience qu'il avoit tres-peu de capacité, & même peu de cœur, comme il l'avoit fait paroître depuis peu dans une occasion où il pouvoit défaire les ennemis, s'il eût osé combatre. C'est pourquoy, passant d'une extrémité à l'autre, il luy ôta tout le pouvoir qu'il luy avoit donné, fit couronner le petit Baudoüin V. son en-

veu, enfant de cinq ans, que la Comtesse Sibylle sa sœur avoit eû du Marquis de Monferrat son premier mary, & laissa la conduite du Royaume au Comte de Tripoli, qu'il avoit peu auparavant disgracié, & qui étoit l'ennemy declaré du Comte Gui, lequel en fut tellement irrité, qu'il en prit les armes, pour s'en venger. Mais enfin, les choses s'étant adoucies par la prudence de Guillaume Archevêque de Tir, & grand Chancelier du Royaume, qui trouva moien de faire une espece d'accord & de paix entre les deux Comtes, on resolut d'envoyer au plûtôt une celebre Ambassade en Occident, pour demander un promt & puissant secours contre Saladin, qui poussoit déja ses conquêtes bien avant dans la Palestine.

Ann. 1183.

Herol. Con. in lib.

On choisit pour Ambassadeurs le Patriarche de Jerusalem Heraclius, & les deux Grands-Maîtres du Temple, & de l'Hospital, qui étoient alors les deux hommes les

Roger. in Ann. Ric. dulph. de dicero imag. Histor.

1183. plus considerables de la Terre Sainte, pour le nombre, & pour la vaillance des Chevaliers de ces deux Ordres Militaires, qui s'étoient déja rendus tres-puissans, & tres-celebres par toute la Chrétienté. Ils arriverent heureusement au Port de Brindes : mais leur negotiation ne fut pas si honteuse que leur voyage, parce que les differens interests des Princes en ce tems là ne leur permettoient pas de s'engager dans une aussi grande & aussi difficile entreprise que celle de conduire toute une armée de Croisez dans la Palestine, comme le pretendoient ces Ambassadeurs. Guillaume Roy de Sicile faisoit la guerre au cruel Andronique, afin de venger l'horrible massacre, que ce Tyran avoit fait des Latins à Constantinople, pour usurper l'Empire ; en faisant mourir le jeune Alexis, fils de Manuel. N'ayant donc pû obtenir de ce Prince que de grandes promesses pour l'avenir, ils traverserent tous

Nicet.

te l'Italie, pour se rendre à Vero- 1187.
ne, où le Pape Lucius & l'Empereur Frederic Barberousse tenoient une grande assemblée de Princes, & de Prélats, pour terminer leurs differends, & les affaire d'Italie. L'Empereur, qui vouloit absolument y rétablir son autorité, que la guerre, qu'il avoit faite si longtems au saint Siége durant le Schisme, avoit fort affoiblie, ne fit aussi que donner de belles paroles, Rud. de Dicet. ibid.
& de grandes esperances. Et pour le Pape, comme il se défioit toûjours des Romains, qui s'étoient un peu auparavant révoltez contre lui, il ne pût faire autre chose, que de donner aux Ambassadeurs des lettres pour le Roy de France & d'Angleterre, par lesquelles il les exhortoit à cette entreprise, Suger. in Ann.
comme Alexandre III. son prédecesseur avoit déja fait inutilement. C'est pourquoy le Patriarche, & le Grand-Maître des Hospitaliers, aprés avoir rendu les der- Rudol de Dicet.
niers devoirs au Maître du Tem-

1183. ple, qui mourut à Verone, passérent en France. Ils y furent partout magnifiquement receûs, & traitez par les ordres du Roy Philippe Auguste, auquel ils presenterent à Paris les clefs de la Sainte Cité, de la Tour de David, & du Saint Sepulcre, avec la Banniere Royale, pour se mettre sous sa protection, & pour l'obliger ensuite à secourir, comme son propre Royaume, celuy de la Terre Sainte, dans l'extrême danger où il étoit de retomber sous la tyrannie des Infidelles. L'assemblée generale des Prélads & des Grands du Royaume, qui fut convoquée à Paris, pour déliberer sur cette grande affaire, n'aiant pas trouvé que le Roy, qui n'avoit encore que dix-huit ans, & n'avoit point d'enfans, dût entreprendre ce voyage; Philippe promit aux Ambassadeurs qu'il feroit exhorter ses Peuples, dans tout son Royaume, à s'enrôller pour cette guerre, & qu'il fourniroit liberalement de

Rigord. de Gest. Phil. Aug.

ſon épargne ce qui ſeroit neceſſaire à tous ceux qui prendroient les armes pour une ſi ſainte & ſi juſte cauſe. Il fallut que le Patriarche, qui n'étoit pas trop ſatisfait de cette réponſe, s'en contentât, ſur l'eſperance qu'il avoit que le Roy d'Angleterre, ſur lequel on avoit particuliérement compté dans la Syrie, ſe feroit chef de l'entrepriſe. 1183.

Ce Roy étoit Henri Second fils de Geoffroy Comte d'Anjou, qui avoit épouſé l'Imperatrice Mathilde, veuve de l'Empereur Henri IV. & fille de Henry Premier Roy d'Angleterre : de ſorte que ce Roy Henry Second étoit petit-fils & de Henri Premier, & du Roy Fouques d'Anjou, qui fut pere de Geoffroy, Compte d'Anjou, & d'Amaury Roy de Jeruſalem ; & enſuite il étoit couſin germain de Baudoüin Quatriéme, qui regnoit alors dans la Paleſtine : ce qui ſans doute l'obligeoit plus particuliérement que les autres Princes à dé-

Guil. Tyr. l. 14. c. 1. Guilel. Neubrig. Roger.

1183. fendre un Royaume, qui luy pouvoit un jour appartenir. De plus, on sçavoit que pour expier le crime qu'il avoit commis, en donnant lieu aux assassins de Saint Thomas Archevêque de Cantorbery de le massacrer dans sa propre Eglise, il avoit accepté du Pape la penitence, par laquelle il étoit obligé de mener lui-même, dans trois ans, un secours considerable à la terre Sainte. Plus de dix ans s'étoient écoulez depuis ce terme écheû, sans qu'il se fût mis encore en état d'accomplir sa promesse : ce que le Pape Lucius ne manqua pas de lui remontrer dans sa lettre, en lui mettant devant les yeux, en termes tres-forts, la rigueur des jugemens de Dieu, qu'on ne peut nullement tromper, & dont il devoit craindre la vengeance, s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis. Tout cela faisoit croire au Patriarche que sa negotiation seroit heureuse, & que le Roy, dans cette pressante necessi-

Roger. Ann.

te, satisfaisant enfin à l'obligation de sa promesse, iroit en personne dans la Palestine, ou du moins qu'il y envoyeroit l'un de ses trois fils, pour y commander son armée; & sur cette esperance il passa la mer avec son collegue; au commencement de l'année suivante, & s'avança vers Londres. 1183. *Id Rud. de Dicet.*

Henry, qui sçavoit fort bien qu'on ne feroit point ce que les Ambassadeurs prétendoient, voulut du moins sauver les apparences, en leur faisant toute sorte d'honneur, & en prenant adroitement toutes les voies les plus plausibes, pour justifier sa conduite. Il alla au-devant d'eux jusqu'à Rheding. Il écouta tres-favorablement & avec de grands témoignages de bonté & de compassion, le discours extrêmement pathetique, que le Patriarche Héraclius, aprés lui avoir presenté les clefs de Jerusalem, & du Saint Sepulcre, lui fit sur le pitoyable état où se trouvoient reduites les affaires *Ann. 1185.* *Roger. Ann. Mat. Paris.*

1185. de la Chrétienté de l'Orient, qui luy tendoit les bras, comme à celuy que tant de puissantes raisons divines & humaines obligeoient à la proteger. Il luy fit esperer qu'il seroit bien-tôst satisfait, sur ce qu'il avoit proposé, en l'asseûrant, avec toutes les apparences d'une grande sincerité, que Dieu aidant, tout iroit bien, & que cette affaire réüssiroit à son contentement. Et cependant, il mena les Ambassadeurs à Londres, pour y attendre une réponse, plus précises qu'il promit de leur faire, aprés avoir pris sur cela, selon la coûtume, l'avis des Prélats, & des Seigneurs de son Parlement, qu'il assembleroit dans le premier Dimanche de Carême. En effet, il ne manqua pas de convoquer cette Assemblée, où se trouverent, outre les Grands d'Angleterre, Guillaume Roy d'Ecosse, son frere David, & les Seigneurs de ce Royaume, qui relevoit pour lors de l'Angleterre. Comme le Pape dans sa Lettre, &

Chron. Gervas. sub. Henr. II.

le Patriarche dans sa Harangue, 1187.
avoient principalement insisté sur la promesse que le Roy, en recevant l'absolution, avoit faite d'aller en personne à la Terre-Sainte, *Radulph. de dices.* il consulta les Evéques, & les Abbez, pour sçavoir si dans l'état present de ses affaires, il étoit obligé de s'aquiter de sa promesse & d'accomplir cette partie de la penitence que le Pape luy avoit imposée, & à laquelle il s'étoit solennellement obligé. C'étoit-là certainement un cas de conscience assez délicat, & qu'il falloit décider avant toutes choses; parce que si cette obligation étoit effective, il n'y avoit pas lieu de déliberer davantage, puis qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre qui étoit celui de s'en aquiter, en faisant le voyage, & si le Roy n'étoit point obligé à cet article de sa penitence, on pourroit alors examiner lequel des deux étoit les plus expedient, ou que le Roy secourût les Orientaux, sans sortir de ses Etats, ou

1185. qu'il les quittât, pour aller luy-méme conduire le secours dans la Palestine. Au reste, le Roy, pour montrer qu'il procedoit nettemét, & de bonne foy dans cette affaire, voulut que le Patriarche, & le Grand-Maître des Hospitaliers, assistassent à cette Déliberation, avec une pleine & entiere liberté d'y proposer tout ce qu'ils voudroient; & il conjura tous les assistans de luy dire fidellement, & sans aucune complaisance, ce qu'ils croyoient être le plus expedient pour le salut de son ame, protestant qu'il étoit fort résolu d'executer ce qui seroit determiné, à la pluralité des voix, par l'Assemblée.

L'opinion la plus sévere étoit asseûrément, que le Roy gardât sa parole, qu'il accomplît la penitence laquelle il avoit acceptée, & qu'il allât lui-même au secours de la Terre Sainte; & le Patriarche ne manquoit pas de raisons tres-plausibles pour l'appuyer. Car en-

fin qui a-t-il dans la societé civile, qui doive être plus inviolable, que la parole d'un grand Roy ? Y a-t-il rien qu'il faille observer plus religieusement qu'une promesse faite dans un Sacrement, en recevant l'absolution d'un crime, à condition que l'on accomplira la penitence qu'on accepte pour satisfaire à Dieu ? Que si l'on croit que l'on en puisse dispenser, & la changer en une autre : qui peut donner cette dispense, & faire ce changement, que le Pape, qui a imposé cette pénitence, & qui bien-loin d'en vouloir dispenser, en presse l'execution, en termes si forts, & avec de terribles menaces des Jugemens de Dieu, si l'on differe plus long-tems d'y satisfaire ? Cela sans doute paroît assez considerable ; & neanmoins tous les Evêques & les Abbez, entre lesquels il y en avoit de tres-sçavans, & de tres-gens de bien, comme l'étoit, entre les autres, Baudoüin Archevêque de Can- 1185.

puis qu'ils étoient absens, & que 1185.
la résolution qu'il devoient prendre dépendoit absolument d'eux. Enfin ils jugérent tous ensemble, que quand même le Roy auroit envie de faire ce voyage, il ne devoit pas l'entreprendre, sans avoir auparavant consulté le Roy de France, son Souverain Seigneur, Rogen. dont il relevoit pour la Norman- Ann. die, pour la Guienne, & pour les autres Provinces qu'il tenoit de la Monarchie Françoise; que cependant il pourroit librement permettre à tous ses sujets de se croiser, pour entreprendre le voyage, à la premiere occasion, & qu'il donneroit toûjours un secours d'argent par avance, en attendant celuy des Croisez, qui suivroient bien-tôt aprés.

Voilà la resolution qui fut prise dans l'Assemblée de Londres, & dont le Patriarche Heraclius, qui étoit un homme fort violent, fut tellement irrité, qu'il pensa tout perdre, en perdant tout-à-fait le

1185. respect qu'il devoit au Roy, & en le traitant d'une maniere, qu'on peut du tout excuser, quelque effort qu'on fasse pour la couvrir du nom, & d'une fausse apparence de zele. Ce Prince, pour adoucir les Ambassadeurs, voulut bien remontrer en particulier, que ce qui avoit obligé l'Assemblée à parler comme elle avoit fait, étoit la crainte qu'on avoit que les François, avec lesquels on n'avoit jamais une longue paix, ne tirassent avantage de son absence, & que ses propres enfans, dont il n'étoit nullement asseûré, ne troublassent tout son Royaume. Il ajoûta même qu'il leur offroit de bon cœur cinquante mille marcs d'argent pour cette Guerre, & qu'il s'obligeoit d'entretenir tous ses sujets qui y voudroient aller. Cela étoit fort obligeant, & tres-avantageux; mais le Patriarche irrité, rejettant fierement ses offres, luy répondit brusquement, *Qu'ils n'avoient pas affaire de son argent, mais de luy.*

Chronic. I. Brompt. Henr. knygton. l. 2. de Event. Ang. Chr. Gervas.

Chronic. Brompt. Henr. Knygt.

même ; qu'ils avoient plus d'or & d'argent qu'ils n'en vouloient ; & qu'ils n'étoient venus de si loin, que pour chercher un homme qui eût besoin d'argent, pour faire utilement la guerre contre les Infidelles, & non pas de l'argent qui eût besoin d'un homme qui sceût l'art de s'en bien servir en cette Guerre. Au reste, ajoûta-t-il, en luy parlant d'un air tres-offensant, *vous avez regnez jusqu'à maintenant avec beaucoup de gloire ; mais sçachez que Dieu, dont vous abandonnez la cause, vous va maintenant abandonner. Pour en être persuadé ; vous n'avez qu'à comparer les biens qu'il vous à faits, avec les crimes énormes dont vous l'avez payé, par une extrême ingratitude. Vous avez violé la foy que vous devez au Roy de France vôtre Souverain, & vous prenez maintenant pour pretexte de vôtre refus, la guerre que vous craignez qu'il ne vous fasse. Vous avez fait barbarement massacrer le Saint Archevêque de Cantorberi,* 1185.

& vous refusez maintenant d'aller
1185. *à la défense de la Terre Sainte, aprés vous y être engagé solennellement dans un Sacrement.* Et comme il vit que le Roy changeant de couleur, rougissoit de dépit, & de colere, *Ne croyez-pas*, poursuivit-il, en luy tendant le col, *que j'apprehende les effets de cette fureur, que la verité qu'on vous dit, & que vous ne pouvez souffrir, allume dans vôtre ame. Tenez, voilà ma teste; traitez-moy comme vous avez fait Saint Thomas; j'aime autant mourir de vôtre main en Angleterre, que de celles des Sarasins en Syrie: aussi-bien ne valez-vous gueres mieux qu'un Sarasin.*

A la verité, cét emportement dans un Patriarche, & dans un Patriarche Ambassadeur, n'étoit point du tout supportable, mais enfin le Roy, que l'âge, l'experience, & les dangereuses suites de la mort de Saint Thomas avoient rendu plus moderé, fit un grand effort sur soy-même; &

ſurmontant genereuſement ſa colere, quoy que le Patriarche luy eût dit des choſes encore plus fâcheuſes, que je ne veux pas raconter ; il ne laiſſa pas néanmoins, quand la mauvaiſe humeur, où ce Prélat s'étoit mis, fut paſſée, de traiter avec luy avec beaucoup de douceur & de Civilité, juſques-là même qu'il le conduiſit dans ſon propre vaiſſeau juſqu'à Roüen, d'où, aprés y avoir celebré la Feſte de Pâques, il le mena ſur la frontiére, afin qu'il y fut témoin de la conference qu'il y eut, durant trois jours, avec le Roy Philippes, ſur le ſujet de la Guerre Sainte. Le Patriarche n'en fut pas pourtant plus ſatisfait qu'il n'avoit eſté juſqu'alors. Les deux Rois demeurerent fermes dans leur reſolution : ils luy dirent tous deux enſemble, que leurs affaires ne leur permettoient pas de s'éloigner de leurs Etats ; mais qu'ils étoient tout preſts de luy donner un grand ſecours d'hommes & d'argent, avec

1185.

Rad. de Dic. Chr. Trivet. Spicil t. 8.

Rad. de Dic. Rozer. in Ann.

1175. lequel on pourroit aisément se défendre de Saladin. Et il fallut enfin qu'Héraclius, qui s'étoit fait fort dans la Palestine, d'y amener, ou le Roy d'Angleterre, ou quelqu'un des trois Princes ses enfans, s'en retournât sans avoir ce qu'il pretendoit, & même sans le secours qu'on luy offroit, & que son dépit luy fit sottement mépriser, contre toutes les regles de la prudence & du bon sens, & au grand prejudice des affaires de son Maître. Tant il importe aux Rois de n'abandonner pas leurs interests à la discretion de ceux qui n'en ont gueres, & à qui bien souvent les violentes passions qui les dominent, font perdre le peu qu'ils en ont. Il est vray que les Archevêques de Cantorbery & de Roüen, & la pluspart des Evêques & des Seigneurs d'Angleterre, de Normandie, de Guienne, & des autres Provinces que l'Anglois possedoit en France, prirent la Croix, aussi-bien que les gens de guerre que

Roger. Hov. *Bigord.*

que Philippe Auguste avoit levez pour envoier au secours de la Terre Sainte. Ce commencement de Croisade n'eût pas toutefois grand effet, non seulement parce que les deux Rois n'en furent pas, mais aussi principalement à cause que la paix qu'ils avoient faite, fut bientôt rompuë. En effet, la guerre recommença, sur ce que Richard Comte de Poitou, fils du Roy d'Angleterre, refusoit toûjours de rendre l'hommage qu'il devoit à Philippe, & sur ce que le Roy Henri refusoit de restituër le Comté de Gisors, aprés la mort du jeune Henri son fils aîné, qui l'avoit eu pour la dot de Marguerite de France sa femme, sœur de Philippe Auguste, à condition de retour, si Henri mouroit sans enfans, comme il étoit arrivé il y avoit déja trois ans. 1175.

Ainsi la Terre Sainte, si furieusement attaqué par un ennemi aussi redoutable que Saladin, demeura pour lors sans secours. Et

ce qu'il y eût encore de plus déplo-
1185. rable, fut que cette triste nouvelle, rapporté dans la Palestine par le Patriarche ; mit tout le monde dans une estrange consternation, & qu'elle produisit ensuite un funeste effet, & de tres-dangereux exemple. Un Anglois, Chevalier du Temple, nommé Robert de Saint Alban, bon Capitaine, & tres-méchant homme, sans Religion, sans conscience, & sans honneur, croiant déja que tout étoit perdu pour les Chrétiens, & qu'il n'y avoit plus de fortune à faire parmi des gens ruïnez, songea à se faire, parmi les Sarasins, un établissement considerable, qu'il voulut meriter de Saladin par le plus horribles de tous les crimes. Car il s'alla rendre à ce Prince, & luy offrit son service contre les Chrétiens, luy promettant de les détruire en peu de tems, & méme d'emporter Jerusalem, dont il sçavoit parfaitement le foible ; & pour luy donner asseûrance de la

Roger. in Ann.

foy qu'il luy promettoit, il ajoûta qu'il étoit prêt de se faire Mahometan. Saladin, qui le connoissoit par reputation pour un des plus habiles & des plus vaillans de son Ordre, accepte ses offres, & pour l'engager davantage dans son parti, luy donne sa niéce en mariage, & ensuite une bonne armée, avec laquelle cét infame apostat fit d'horribles desordres dans la Palestine. Mais comme il se fut approché de Jerusalem, laquelle il croioit surprendre, avec la troisiéme partie de ses troupes, tandis que les deux autres desoloient toute la campagne depuis Smarie ou Sebaste jusqu'à Jericho, le peu de gens de guerre qu'il y avoit dans la ville étant sortis fort à propos avec les habitans, par les poternes, lors que ce traître ne pensoit à rien moins; le surprirent lui-méme, & luy ayant taillé en pieces la plus-part de ses gens, le contraignirent de prendre la fuite, pour éviter le juste supplice que meritoit une si

1185.

1185. deteſtable perfidie. Ce fut là du moins quelque petite douceur que le Roy Baudoüin, qui n'en avoit gueres eû durant ſa vie, pût gouter à la mort, qui l'emporta, peu de jours aprés, en la vingt-cinquiéme année de ſon âge, & la douziéme de ſon Regne; bien moins par la violence de ſon mal, que par la douleur qu'il eût, de voir abandonné de tout ſecours ſon pauvre Royaume, qu'il laiſſoit en mourant entre les mains d'un enfant de huit à neufs ans, & dans un extrême danger d'être malheureuſement déchiré par la diviſion & par l'ambition des grands.

Herold. l. 1.

En effet, auſſi-tôt aprés la mort ce Prince, on vit renaître les dangereuſes conteſtations qui avoient eſté entre le Comte de Tripoli, & Gui de Luſignan pour la Regence; mais elle s'allumerent bien davantage par le decés du petit Roy, qui, environ ſept mois aprés la mort de ſon oncle, mourut d'un poiſon lent, qu'on diſoit

Ann. 1186. *Neubrig. l. 3. c. 25.*

ſuy avoir eſté donné ; ſoit par le Comte Raimond ſon Tuteur, qui pretendoit au Trône ; ſoit méme, comme quelques-uns le crûrent, par ſa propre mere Sibylle, femme ambitieuſe & dénaturée, laquelle ne pouvoit ſouffrir que cét enfant luy ôtât l'eſperance de regner. Quoi qu'il en ſoit, car la malignité des hommes, & la liberté qu'on ſe donne de publier ces ſoupçons, & des bruits du Peuple, pour des veritez, ſuppoſent aſſez ſouvent de pareils crimes, il eſt certain que cette mort fut le coup fatal à ce Royaume, & à la liberté de la malheureuſe Jeruſalem. Le Roy Baudoüin IV. avoit deux ſœurs ; Sibylle mere du petit Roy Baudoüin V. qu'elle avoit eû de ſon premier mari Guillaume Marquis de Montferrat ; & Iſabeau fille de Marie, ſeconde femme d'Amauri, & niéce de Manuel Empereur de Conſtantinople, mariée à Aufroy de Thoron fils du feu Connétable de Jeruſalem. Raymond, qui étoit

1586.

Herclah.

1186. le plus proche parent des Rois défunts, pretendoit qu'en l'état où étoient les affaires du Royaume, il devoit succeder à l'exclusion des femmes, & avoit pour soy la milice, le peuple, & le Jugement du Roy Baudoüin IV. qui luy avoit confié la tutelle du petit Roy son neveu, à l'exclusion de Gui de Lusignan, second mary de sa sœur Sibylle. D'autre part, les Grands du Royaume, qui vouloient conserver la succession aux legitimes heritieres sœurs du Roy Baudoüin IV. étoient bien resolus de reconnoître la Princesse Sibylle pour leur Reine, mais à condition qu'on trouvât moyen de rompre son mariage avec le Comte Gui de Lusignan, dont ils ne vouloient point du tout; parce qu'outre qu'il n'étoit pas estimé brave, ni habile; ils ne pouvoient souffrir qu'un étranger, nouveau venu, occupât le Trône, à l'exclusion de tant de Seigneurs du Royaume, qui le pouvoient remplir. Sibylle neanmoins,

Roger. in Ann. Guilel. Neubrig.

Guilel. Neubrig.

qui étoit aussi adroite qu'ambitieuse, ayant celé quelque tems la mort de son fils, sceût si bien gagner le Patriarche, & les Grands-Maîtres du Temple, & les Hospitaliers, qui faisoient le plus puissant party, qu'elle se fît couronner avec son mari, presque en même tems que l'on apprit la mort du petit Roy, sans donner le loisir aux autres de rien entreprendre contre elle. Il est vray que d'abord, dans le dépit qu'ils avoient de cette surprise, ils offrirent à Aufroy de Thoron de le declarer Roy : mais soit qu'il eût peu d'ambition, ou peu de cœur, il rejetta bien loin cette offre, & s'en alla sur le champ reconnoître le nouveau Roy Gui de Lusignan, & luy rendre hommage; ce que les autres, étonnez de cette action, firent apres luy, detestant dans leur cœur sa lâcheté, comme ils l'appelloient, & se reservant à prendre dans un autre tems les voyes de renverser du Trône celuy au-

1186.

Herold.

Le liv. du Lignage d'outre-mer.

1186. *Guilel. Neubrig.* quel ils se soûmettoient alors par necessité, & seulement en apparence. Il n'en fut pas ainsi du Comte de Tripoli, qui ne pouvant, ni souffrir, ni dissimuler l'injure qu'il croioit qu'on luy avoit faite, en luy préferant son rival, s'emporta furieusement, se retira dans ses Etats, & fit bien-tôt aprés, pour s'en venger, l'action la plus lâché, la plus noire, & la plus déreftable dont l'Histoire ait jamais parlé.

Ce Comte étoit Raimond III. descendu en droite ligne de ce fameux Raimond Comte de Toulouse, son trisayeul, qui, apres avoir fait tant de belles choses à la premiere Croisade, mourut en l'année onze cens cinq, dans la Forteresse du Mont Pelerin, à deux milles de Tripoli qu'il assiegeoit. Bertrand son fils, qui prit cette ville, *Guil. Tyr. l. 11. c. 2. & 21. c. 5.* luy succeda dans ce Comté, qui qui relevoit du Royaume de Jerusalem, & laissa pour son successeur Ponce de Toulouse son fils,

qui épousa Cecile, veuve du vaillant Tancréde, & fille de Philippes Roy de France, & de Bertrade de Monfort, laquelle avoit eû de Fouques d'Anjou son mary, le jeune Comte Fouques, qui fut Roy de Jerusalem. Du Comte Ponce, & de Cecile, nâquit Raimond II. neveu du Roy Fouques, & qui fut tout ensemble son beau-frere, parce qu'il épousa la cadette de la Reine Melisente, fille du Roy Baudoüin II. & femme du Roy Fouques : de sorte que Raimond III. dont je parle, fils de ce Raimond II. étoit, du côté de son pere, cousin issu de Germain, & du côté de sa mere, cousin germain du Roy Amauri pere de Sibylle, & aïeul du petit Roy défunt. Etant d'un si illustre sang, il avoit encore des qualitez qui répondoient assez à la grandeur de sa naissance, car il étoit sage, & judicieux dans les conseils, prudent, moderé, grave, serieux, extrêmement sobre, parlant peu, & fort retenu,

1186.

1186. quoi qu'il eût l'esprit vif & penetrant, beaucoup de courage, & de hardiesse, & qu'il fût prompt, & *Guil. Tyr. l. 19. c. 9.* tres-ardent à l'execution, comme il ne parut que trop à la Bataille de Harenc, qu'il perdit avec le Prince d'Antioche, contre Noradin, & en laquelle il fut pris, & *L. 20. c. 30.* mené prisonnier à Alep, d'où il ne sortit que huit ans apres, en payãt une rançon de quatre-vingts mille écus, dont le Roy Amauri *L. 21.* luy fit donner la plus grande partie; au reste extrêmement adroit, civil, populaire, & complaisant, mais par artifice, à ceux dont il avoit affaire, & fier, & peu affable dans son domestique, où il agissoit sans contrainte, selon son temperament atrabilaire, qui se faisoit assez connoître par toute l'habitude de son corps, qu'il avoit gresle, grand, & décharné, avec un visage mélancolique, ayant le teint bazané, les cheveux noirs, & forts plats, le nez aquilin, les yeux vifs & ardens, & une certaine phy-

sionomie sombre & feroce, qui faisoit entrevoir, malgré tout l'art qu'il apportoit à se radoucir, qu'il avoit dans l'ame un fond de pas-sions farouches, tumultueuses & violentes, qui étoient capables de le porter aux dernieres extrémitez, comme il parut d'une effroyable maniere en cette occasion. 1186.

Car Saladin, qui ne cherchoit que les moyens de profiter de cette division des Princes Chrétiens, ayant sceû le bruit que faisoit cette rupture, envoya fort secrétement vers le Comte Raimond, avec lequel il avoit déja eu auparavant quelque habitude. Il le sollicita de joindre ses armes aux siennes, contre Gui de Lusignan, & lui promit de le mettre en sa place sur le Trône de Jerusalem, & de l'assister de toutes ses forces, pour l'y maintenir, pourveû que, pour gage asseuré de sa fidelité, il voulût embrasser sa Loy. Il y a peu d'exemples dans l'Histoire, qui fassent mieux connoître en quel Guiel. Neubrig.

1186. épouvantable abîme d'aveuglement, & de fureur : une violente passion de jalousie, d'ambition, de haine, & de vengeance, précipite un homme, qui s'y est une fois abandonné, sans vouloir écouter ni la raison, ni l'honneur, ni la conscience qui s'y opposent. Raimond, qui avoit resolu de faire perir son rival, & qui ne songeoit qu'à trouver les moiens de satisfaire au plûtost sa passion, luy en dût-il coûter tous les plus grands crimes du monde, & même la damnation de son ame, accepte ce parti sans balancer, & promet tout à Saladin, pourveû qu'il suive son conseil, & qu'il entre avec une puissante armée dãs le Royaume quand il en sera tems, & par l'endroit qu'on lui dira. Il lui fit seulement comprendre, que pour faire réüssir son entreprise de la maniere qu'il avoit imaginé, il falloit qu'il dissimulât, & son chãgement de Religion, duquel il l'asseuroit, en lui protestant qu'il

Idem. Rog. Ann. Herold.

se feroit Mahometan, & la haine 1186.
même irreconciliable qu'il portoit
à son ennemi, avec lequel il se
vouloit reconcilier en apparence,
pour voir d'autant plus de facilité
de le perdre, qu'il se défieroit
moins de luy. En effet Saladin, qui
avoit aussi son dessein caché de le
tromper, aprés qu'il s'en seroit servi,
ayant approuvé son sentiment ;
ce traître fit semblant d'être revenu
de son emportement, & de s'en
repentir. Il agit ensuite avec tant
d'adresse & de dissimulation, par
l'entremise de quelques-uns des
principaux Seigneurs, qui étoient
de son intelligence, & dont le
Roy ne se défioit pas, qu'il fit
sa paix avec ce Prince, qui fut ravi
de n'avoir plus rien à craindre,
comme il le croyoit d'un ennemi
puissant, & dangereux, qui rentroit
de luy-même dans son devoir,
& duquel il esperoit tirer de
grands services.

Guilel. Neubrig. Roger. Chron. Gervas.

Ce fut-là comme se livrer pieds
& points liez entre les mains de

1187. celuy qui avoit juré sa perte, & qui l'avoit vendu à Saladin. Raimond qui avoit épousé Eschine, Princesse de Galilée, veuve du Comte de Bures Connétable du Royaume, & fille de Hugues de Saint Omer, à qui le Roy Baudoüin avoit donné cette Principauté, y étoit le Maître; & n'y ayant mis, tout exprés, qu'une foible garnison aussi-tôt aprés son traité secret avec Saladin, s'il l'avoit averti d'entrer par là dans le Royaume. Ce Conquerant n'y manqua pas; & d'abord ayant défait, le premier jour de May, les troupes des Templiers & des Hospitaliers, dans un combat, où le Maître de l'Hospital, & soixante de ses plus braves Chevaliers, demeurerent sur la place; il s'empara de la pluspart des places qui étoient sans défense. Puis suivant l'avis qu'il receût du Comte Raimond, apres son accommodement avec le Roy, il alla mettre le siege, avec une armée de plus de

Lignage d'outremer. Guil. Tyr. l. 21. c. 5.

Ann. 1187. Roger Ann. Guil. Neub. Chron. Gerv.

quatre-vingts mille chevaux, & d'un plus grand nombre de fantassins, devant la ville de Tibériade, que l'on appelloit alors Tabarie, capitale de la Province. C'étoit une belle & grande ville, autrefois appellée Cenerth, situé sur la partie Occidentale du grand Lac de Genesareth, ou mer de Galilée, & qu'Herode le Tetrarque, apres l'avoir magnifiquement rebâtie, & entourée de bonnes & fortes murailles, avoit fait appeller Tibériade, du nom de l'Empereur Tibere. Comme le Comte n'y avoit laissé que tres-peu de gens de guerre, Saladin l'insulta sans peine; & tout ce que pût faire la Princesse Eschine, qui ne sçavoit rien de la trahison de son mary, fut de se sauver dans la forteresse, avec ce peu qu'elle avoit de soldats pour la défendre, en attendant le secours qu'elle envoia promptement demander au Roy.

1187.

Iosephe. 18. Ant. c. 4. & l. 3. Bel. c. 16. Roger. Neubrig. Chr. Gerv.

Il y eût sur cela deux avis bien differens dans le conseil de guerre,

1187. Les plus sages ne vouloient pas qu'on entreprît de secourir la place de vive force, *parce qu'on ne le pouvoit faire qu'en tirant les garnisons des autres villes, pour en grossir les troupes, qui étoient trop foibles, pour tenter une pareille entreprise; & que cela même étoit exposer tout le Royaume à une ruine inévitable, au*

Roger. *cas qu'on perdît la bataille.* Mais le Comte de Tripoli, qui ne vouloit pas perdre une si belle occasion de faire ce qu'il prétendoit, soûtint fortement au contraire, *Qu'il falloit secourir la Forteresse de Tiberiade; que c'étoit tout perdre, en perdant l'honneur, que d'y laisser perir la Princesse sa femme, qui la défendoit; & que toutes les villes desesperant de pouvoir estre jamais secouruës aprés un tel exemple, se rendoient au victorieux, si-tost que cette place, dont elles suivroient la fortune, seroit prise. Qu'au reste, en prenant ce que l'on avoit de gens de guerre dans les villes, on feroit une si bonne ar-*

mée, & si nombreuse, qu'il n'y auroit pas lieu de craindre un ennemi que l'on avoit batu plus d'une fois, avec de beaucoup moindres forces. Les quatre fils que la Princesse Eschine avoit de son premier mari, faisoient grand bruit, & demandoient avec instance qu'on allast secourir leur mere. La Reine Sibylle emploïoit pour cela tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Roy son mary, & sa creature. Enfin, la pluspart des Seigneurs ayant appuyé cét avis, ceux-cy, par complaisance pour la Reine, ceux-là pour servir les quatre Princes de Tiberiade, & quelques-uns par l'intelligence secrete qu'ils avoient avec le Comte, l'on resolut qu'on irot droit aux ennemis, avec tout ce que l'on avoit pû tirer des villes, où l'on ne laissa que les personnes inutiles, & incapables de servir. Et avec ces troupes, où il y avoit beaucoup d'hommes, & peu de soldats, l'armées, qui étoit de douze mille

1187.

Chron. Gervas. Neubrig.

Nubrig. Iac. de vitr. Sanut.

1187. Chevaux & de vingt-mille Fantassins, sans compter les Bourgeois des villes qu'on avoit menez par force à la guerre, s'avança vers Tiberiade.

Comme le Comte Raimond, qui par la Princesse sa femme étoit Prince de Galilée, sçavoit mieux le païs que tous les autres; qu'il étoit grand homme de guerre, & qu'il sembloit avoir le plus grand interest dans la victoire, pour delivrer une personne qui lui devoit étre si chere, on lui donna la conduite de cette armée. Et ce perfide, qui donnoit secrétement avis de tout aux ennemis, l'alla malheureusement engager dans un païs rude, & sterile, & dans des détroits de montagnes, & de rochers, où il n'y avoit ni eau, ni fourage. Les ennemis qui n'attendoient que ce moment, ne manquerent pas de l'y aller aussi-tôt investir, avec leurs troupes beaucoup plus nombreuses, de la même maniere que les Romains furent au-

Chr. Gerv. Roger. Neubrig.

trefois enfermez dans les Fourches Caudines, qui n'ont pas été si celebres par la honteuse fletrissure, que l'ignorance, & la temerité des Chefs y firent recevoir à leurs soldats, que l'ont esté ces détroits, par la déplorable défaite de l'armée Chrétienne, livrée aux Infidelles par la perfidie de leur Conducteur. 1187.

On étoit au plus fort de l'esté, au commencement du mois de Juillet, que les chaleurs deviennent le plus insupportables dans un climat si chaud. Il n'y avoit pas une goute d'eau parmi ces rochers; & les hommes & les chevaux mourant de soif, n'en pouvant plus. C'est pourquoi la necessité fit resoudre sur le champ le combat, quoi-qu'avec un extrême desavantage, parce qu'il étoit impossible de ranger l'armée en bataille dans un poste si inégal, & si étroit, & entre-coupé de rochers, & qu'en suite l'on ne pouvoit aller à l'ennemi que par des, Roger. Iac. vitr. de vitr. Sanut.

1187. défilez. Il fallut neanmoins necessairement prendre ce parti. L'armée fut divisée en plusieursCorps, commandez par les principaux Seigneurs, qui devoient se suivre les uns les autres, pour soûtenir leurs compagnons, & pour estre aussi reciproquement soûtenus par ceux qui viendroient apres à la file. Les ennemis les attendoient en bon ordre pour les tailler en pieces, au sortir de ces défilez, avant qu'ils eussent le loisir de former dans la pleine, ni leurs escadrons, ni leurs bataillons, pour se mettre en bataille. Le Grand-Maître du Temple, qui voulut avoir la pointe avec ses vaillans Chevaliers, sortit le premier, & donna d'abord si furieusement sur les premiers des ennemis qu'il eût en teste, qu'il les renversa sur ceux qui suivoient, & les mit en desordre : de sorte que si ces braves hommes, qui combatoient tres-vaillamment, à l'exemple de leur Chef, tuant, renversant, ou mettant en

Neubrig. Gervas.

fuite tout ce qui vouloit s'oppoſer 1187.
à cette premiere furie, euſſent eſté
ſoûtenus des autres Corps, qui
avoient ordre de les ſuivre, on
eût pû du moins ſe tirer d'un poſte
ſi deſavantageux, & combatre
en raſe campagne, avec eſperance
de vaincre. Mais ce fut ici que *Neubrig.*
parut la trahiſon du perfide Comte
de Tripoli. Car comme il commandoit
le Corps qui devoit ſuivre
les Templiers, & qu'il avoit
diſpoſé ſes troupes en ſorte que
tous les Seigneurs qui étoient de
ſon intelligence, venoient apres
luy, ces traîtres ne voulurent jamais
avancer, ſous pretexte que
c'étoit mener leurs gens à la boucherie,
que de quitter un poſte ſi
avantageux, pour deſcendre à la
file dans la plaine toute couverte
de bataillons & d'eſcadrons ennemis,
qui les tailleroient en pieces,
les prenant ſans peine les uns aprés
les autres. De ſorte que ces braves *Reger.*
Chevaliers; abandonnez malheureuſement *Neubrig. Gernaſ.*
de leurs gens, & in-

1187. vestis de tous côtez d'une multitude innombrable de Sarasins, furent tous tuez sur la place, ou faits prisonniers, sans qu'il en échapât un seul.

Apres cette défaite, Saladin voyant que personne n'osoit plus sortir pour combattre, s'approcha du Camp des Chrétiens, qu'il n'osa pourtant encore attaquer: mais, pour achever de les mettre au desespoir, en leur ostant toute esperance de se pouvoir tirer d'un si mauvais pas, il fit mettre le feu dans les bois, qui environnoient *Roger. Gervas.* la plus grande partie de ces rochers, & se mit à garder toutes les avenuës de l'autre côté, pour les combatre avec plus d'avantages, s'ils se resolvoient enfin à sortir. Mais six transfuges, qui passerent dans son armée, & qui, pour gaigner creance dans son esprit, s'offrirent à se faire Sarasins, comme ils firent, l'asseurerent que tous les Soldats Chrétiens étoient demi-morts de faim, & de soif;

& dans la derniere consternation, 1187.
si accablez de miseres, de lassitude, & de desespoir, qu'il ne pouvoient presque se remuër. Cét avis le fit resoudre à donner sur un champ; & il le fit avec tant de succés, son armée s'étant jettée par ces dérroits abandonnez, sur ces miserables, qui étoient comme entassez les uns sur les autres, & qui n'avoient, ni le cœur de se défendre, ni le pouvoir de fuïr au travers des flammes, & des rochers: que ce ne fut plus un combat, mais une horrible boucherie. Presque tous les Chefs & les soldats Chrétiens perirent en cette fatale journée, ou demeurerent prisonniers. Peu se sauverent par la fuite, outre le perfide Raimond, & les complices de sa trahison, que les Turcs laisserent évader. Le Roy voyant que tout étoit perdu, voulut aussi prendre la fuite; mais Tokedin, neveu de Saladin, le poursuivit si vivement, qu'il le fit prisonnier, & prit aussi la vraie

Neubrig. Chron. Ioan. Brontom. Mar. Par.

Croix, que Rufin Evêque de Pto-
1187. *Roger.* lemaïs portoit ce jour-là, selon la coûtume, dans la bataille. Cét Evêque s'étant armé d'une cuirasse, contre la coûtume de tous les autres Prelats, qui avoient porté avant lui ce sacré Bois, sans que pas un d'eux eût esté blessé, receût au travers du corps un grand coup de fleche, qui lui fit perdre la vie, & la Croix. Toxedin la prit, & en amenant le Roy prisonnier à son oncle, il la luy presenta comme le plus glorieux trophée de sa victoire.

Il n'y en eût jamais, ni de plus funeste pour les vaincus, ni de plus complete, & plus avantageuse pour le vainqueur, qui se rendit Maître de tous les riches équipages de tant de Princes, & de grands Seigneurs tuez, ou pris à la bataille. Comme il portoit une haine mortelle aux Chevaliers des deux Ordres du Temple, & de l'Hôpital de Jerusalem, il fit trancher la teste, en sa presence, à tout

tout autant qu'on en pût trouver 1187.
parmi les prisonniers, excepté au Roger.
Grand-Maître du Temple; c'est à Neubrig.
dire, presque à tous ceux qui re- Rad. de Dic.
stoient dans la Palestine, parce Herold.
que pas uns de ces vaillans hommes n'ayant pris la fuite, tous les autres avoient peri dans le combat. Il tua même, de sa propre main, le brave Renaud de Châtillon, qui, apres avoir gouverné long-tems la Principauté d'Antioche, dont il avoit épousé la Princesse Constance, étoit alors Gouverneur des Païs qui sont au-delà du Jourdain, & avoit souvent arresté le cours des victoires de Saladin. Ce Prince, qui étoit d'ailleurs assez humain, quand la colere n'avoit pas prévenu sa raison, ne pût souffrir que ce vaillant homme, qu'il avoit brusquement interrogé avec quelque sorte d'insulte, luy répondît d'un air aussi fier, & aussi hautain, qu'il luy avoit parlé. Cette liberté, qu'il devoit admirer dans un homme

1187. que la mauvaise fortune ne peût abbatre, non pas même dans les fers, l'irrita tellement, & le fit si fort oublier de lui-même, qu'il lui abbatit la teste d'un coup de cimeterre; & en deshonorant sa victoire par une action si brutale, & tout-à-fait indigne d'un aussi grand homme qu'il a esté, il fit bien voir par cette lâcheté, qu'il est plus difficile de se vaincre soi-même, que de vaincre ses ennemis. Pour les autres, soit qu'il se repentît d'un si honteux & si cruel emportement, ou que son avarice s'opposât à sa cruauté, pour ne pas perdre de grandes rançons qu'il en pourroit tirer, il les traita civilement, & principalement le Roy, le grand-Maître du Temple, & le vieux Marquis de Monferrat, beau-pere de la Reine Sibylle, qui étant venu peu auparavant visiter les Saints lieux, s'étoit voulu trouver à la Bataille.

Redul. de Dicet. Neubrig. Herol.

Mais ce ne fut-là que le moindre fruit que Saladin tira du gain

d'une si mémorable journée. Comme il étoit grand Capitaine, aussi habile, adroit & diligent pour profiter d'une victoire, que vaillant & heureux pour la gagner; & qu'il sçavoit que la plûspart des Villes n'ayant plus de garnisons, étoient sans defense, il s'alla presenter d'abord devant Ptolemaïs, belle & florissante ville, dont le Port luy étoit necessaire pour recevoir sa flotte, qui devoit venir de l'Egypte. Il n'y avoit plus de gens de guerre dans la ville; tous les soldats qu'elle avoit fournis à l'armée avoient peri dans la Bataille; & aprés une si grande perte, elle ne pouvoit esperer aucun secours. C'est pourquoy encore qu'elle fût tres-forte, elle luy fut renduë en deux jours, sur l'asseurance qu'il donna aux habitans naturels du païs, de les traiter favorablement, & de laisser même aux Latins la liberté de se retirer où il leur plairoit, sans que l'on touchât ny à leurs personnes, ny à leurs biens.

1187.

Neubrig.

1187. qu'ils pourroient emporter. Il leur garda tres-exactement sa parole, & la reputation qu'il acquît par là, *Sanut.* d'estre Prince juste, clement, & genereux, jointe à l'impuissance où les autres villes étoient de se défendre, toutes les forces du Royaume ayant esté tres-imprudemment exposées dans une seule occasion où tout avoit peri, fit qu'en moins de trois mois toutes les autres villes, excepté Tyr, Ascalon, & Jerusalem, se rendirent au Victorieux. Il fit bien quelque tentative, pour insulter Ascalon; *Herold. Contin.* mais comme il vit que cette place, qui étoit comme le boulevard du Royaume contre l'Egypte, étoit & tres-forte, & tres-bien munie, il crût que s'il falloit employer la force contre ces trois villes qui luy restoient à prendre, il valoit mieux commencer par la Capitale. Il espera même qu'aprés sa prise, les deux autres se voyant separées de tout le reste, aux deux extremitez du Royaume, suivoient sa fortune.

Ce fut donc environ la mi-Septembre que Saladin alla camper devant Jerusalem, avec la plus puissante & la plus nombreuse armée qu'il eust encore eüe, fiére de ses victoires, & riche des dépoüilles des vaincus, dont elle méprisoit les pitoyables restes, qui étoient renfermez dans cette Capitale, qu'elle regardoit comme la fin de ses travaux, & comme le sujet de son triomphe. Le Reine Sibylle y étoit avec le Patriarche Héraclius, & Renaud Seigneur de Sidon, ou Sayette, qui s'étoit sauvé de la bataille, & qu'on soupçonnoit d'avoir esté complice de la trahison du Comte Raimond. Cela sans doute étoit déja de mauvais presage pour cette pauvre ville, qui outre les bourgeois épouvantez de voir à leur portes un si formidable ennemi, n'avoit pour sa défense, que peu de soldats échapez de la defaite, & les habitans des petites villes & bourgades circonvoisines, qui s'y étoient

1187. Neubrig. Roger. I.Brompt. Iac. de Vitr. Sanut. Blas. app. c. 30.

refugiez. D'abord Saladin fit som-
1187. mer les assiegez de luy rendre la Ville, en leur proposant l'exemple des autres, qui avoient éprouvé sa clemence & son équité, & sa fidelité inviolable à garder sa parole. Il leur promit qu'outre les conditions si avantageuses que les autres avoient eües, & qu'il leur offroit, il leur feroit les mêmes graces, & leur conserveroit les privileges, honneurs, & les dignitez dont ils joüissoient sous leurs Rois. Quoy-qu'on eût gueres de courage, on eût neanmoins quelque honte de se rendre si-tost. Ainsi, l'on répondit que l'on étoit en resolution de se défendre en gens de cœur, jusques à la derniere extrémité. Mais cette bravoure ne dura guere : car Saladin ayant fait faire des fausses attaques durant dix jours continuels, du côté de l'Occident, pour y attirer les plus braves de ceux qui défendoient la ville, tandis qu'il faisoit battre les murailles qui étoient ex-

trêmement foibles, & demi-ruïnées, du côté du Septentrion, sitôt qu'il y eût fait bréche, & qu'on vit qu'on se preparoit à l'assaut, les assiegez demanderent à capituler le quatorziéme jour du siege. Saladin, qui ne vouloit pas ruïner, mais prendre la ville, le leur accorda, à des conditions pourtant bien moins favorables que celles qu'on leur avoit offertes. Car il voulut que chacun rachetât sa liberté, en payant ce qu'il imposa par teste, selon la difference des âges, & des conditions; que tous les Francs, ou Latins d'origine sortissent de la ville, n'emportant de leurs biens, que ce que chacun en pourroit porter sur les épaules; & qu'il n'y eût de Chrêtiens que les Suriens, les Grecs, les Arméniens, & les Jacobites, qui la pûssent habiter.

1187.

Sanut. Herold.

Il n'y eût jamais de spectacle plus touchant, & plus lamentable, que de voir tant de gens, de toute sorte de condition, contraints

1187. de quitter cette sainte ville, que leurs peres avoient si glorieusement conquise, & pour laquelle ils n'avoient jamais eu tant de tendresse, & tant de passion, que quand il en fallut sortir, selon l'ordinaire des hommes, qui ne connoissent jamais si parfaitement le bien dont ils joüissent, que quand ils sont sur le point de ne l'avoir plus. Durant toute la nuit, qui preceda ce funeste jour, on n'entendit que des gemissemens, des pleurs, des hurlemens de desespoir, & des cris pitoyables des femmes, des enfans, des hommes, des jeunes gens, & des vieillards, qui déploroient, & l'infortune de la sainte Cité, laquelle il falloit qu'ils livrassent entre les mains des Infidelles, & leur exil, qu'ils regardoient, en ce triste moment, comme le plus grand de tous les supplices. Sur tout ils ne pouvoiét se retirer des environs du Saint Sepulchre, qu'ils arrosoiét de leurs larmes; & qu'ils baisoient pour la-

derniere fois, en luy disant un eter- 1187.
nel adieu. Les meres se chargeoient de leurs enfans, qui n'étoient pas en état de marcher ; les maris aidoient d'une main à marcher à ces pauvres femmes, qui portoient un si cher fardeau, & de l'autre traînoient plûtost qu'il ne menoient, ceux de leurs enfans qui avoient appris à former quelques pas. Les plus robustes portoient sur leurs épaules ceux à qui, ou la foiblesse, ou la vieillesse n'avoit pas laissé la force de suivre. La moindre charge d'un chacun étoit celle de son argent, & de ses petits meubles, pour ne pas abandonner celle dont la nature & la pieté l'obligeoient de se charger.

Cependant, comme Saladin ne vouloit pas faire son entrée dans la ville, que tous les Latins n'en fussent sortis, il fallut se haster d'en partir en presence de ce Prince victorieux, qui voulut assister à ce spectacle, qu'il considera comme une des plus belles parties de

1187. son Triomphe. Le Patriarche avec tout le Clergé de Jerusalem, marchoit le premier, en un état bien different de celuy auquel il avoit accoûtumé de paroître aux jours solennels, avec le sacré Bois de la vraye Croix, que l'Empereur Heraclius avoit autrefois retiré des Infideles, & qui étoit de nouveau misérablement tombé entre leurs mains sous cét infortuné Prelat Heraclius, selon la remarque qu'on en faisoit publiquement, en luy reprochant les desordres de sa vie, tres-peu conforme à la sainteté de son caractere. La Reine Sibylle venoit aprés, accompagnée de deux petites Princesses ses filles, & de tout ce qu'il y avoit encore de gens de qualité. Saladin, qui étoit civil, bien au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre d'une nation, qui n'avoit alors nulle politesse, descendit de son Trône, la receût avec beaucoup d'honneur & de respect, la consola de son malheur, & sur l'esperance qu'il luy fit

Sanutus.

concevoir de la liberté du Roy son mari, par quelque traité raisonnable; & luy donna, comme il l'avoit promis, une bonne escorte, pour la conduire, avec toute sa suite, jusqu'à Ascalon, où elle se voulut retirer. Il vit apres cela passer le peuple, dont le triste équipage, & la misere, & sur tout les cris pitoyables de quelques femmes, le toucherent si fort, que la genereuse compassion qu'il en eût, luy fit faire en cette rencontre une action, laquelle les Historiens Romains eussent jugé digne de la vertu des Heros de l'ancienne Rome. 1187.

Comme dans la douleur & la tristesse generale, qui paroissoit dans toute la troupe affligée de ces pauvres exilez, il eût remarqué que des femmes, & de jeunes filles de qualité aussi-bien que d'autres, qui n'avoient pas l'air si noble, le regardoient d'une maniere infiniment touchante, en jettant des cris lamentables, & en rendant Sanut. l. 3. par. 9. c. 16.

1187. les mains jointes vers son Trône, en posture de suppliantes, il fit aussi-tôt arrêter toute la troupe, pour sçavoir de ces femmes ce qu'elles desiroient de luy. Elles répondirent, qu'outre le sujet de tristesse & d'affliction qui leur étoit commun avec tous les autres de leur Nation, que l'on chassoit de leurs maisons, & de leur ville, elles en avoient un particulier, ayant perdu à la bataille de Tiberiade, les unes leurs maris, les autres leurs peres, qui étoient peut-être du nombre des captifs. Qu'elles supplioient donc tres-humblement sa Majesté, de ne les priver pas de cette derniere ressource qu'elles auroient, apres la perte de leurs biens, dans des personnes qui leur étoient si cheres, & si necessaires en cette extrémité de misere & de pauvreté, où elles se trouvoient reduites. Alors ce Prince genereux, qui n'avoit rien de barbare que la naissance, quand la colere, à laquelle il étoit sujet

le laiſſoit à luy-même, fut ſi fort 1187.
touché des paroles, & des larmes de ces pauvres affligées, qu'il commanda ſur le champ qu'on cherchât ſoigneuſement parmi les priſonniers ceux qu'elles reclamoiét, & qu'on les leur rendît, s'ils y étoient. Il eut même la generoſité de leur parler avec beaucoup de douceur & d'humanité, en les conſolant de leur perte, & en les exhortant à ſouffrir courageuſement les diſgraces & les caprices de la fortune, qui n'eſt gueres plus opiniâtre à perſecuter dans l'adverſité, que conſtante à faire du bien dans la proſperité. Et pour les conſoler en grand Prince, il accompagna la douceur de ſes paroles des effets d'une royale liberalité, en faiſant à ces jeunes filles de magnifiques preſens proportionnez à la condition de chacune, pour leur donner le moien de ſe mettre un jour en un état où elles n'euſſent pas tant de ſujet de ſe plaindre de leur fortune.

1187. C'est-là sans doute une belle & grande action, qui éclate assez d'elle-même; mais elle paroît encore davantage, par l'opposition de celle du Comte de Tripoli, & de sa barbare brutalité, qu'on ne peut assez detester. Car ayant perdu toute sorte de sentiment de vertu & d'humanité avec sa Religion; à laquelle il renonça, comme il l'avoit promis à Saladin, il fit oster, par une extréme barbarie, à ces pauvres bannis, si-tôt qu'ils furent arrivez à Tripoli, tout ce que les Turcs leurs avoient laissé, & les mit ensuite dans un si furieux desespoir, qu'une femme, entre-autres, à qui l'on avoit tout ravi par cét horrible brigandage, excepté son petit enfant, qu'elle portoit lié sur les épaules, le prit, toute transportée de rage & de fureur, & le jetta dans la mer, en presence de ce Comte apostat & dénaturé, qu'elle chargea de mille terribles imprecations, pour attirer sur luy la juste vengeance de

Roger. Sanut.

Iac. de Vitr. Sanut.

Dieu. Aussi ne differa-t-il pas long-tems, aprés cela, de punir tant d'horribles crimes, que ce malheureux Prince avoit commis, & ausquels ce dernier avoit mis le comble. Car peu de tems aprés la prise de Jerusalem, voyant qu'il étoit en horreur à ses sujets, & que Saladin, bien loin de luy donner ce Royaume, comme il le luy avoit fait esperer, vouloit encore être maître de Tripoli; il en conceût tant de douleur, ou plûtost tant de rage, qu'il en perdit l'esprit, & aussitôt aprés, la vie, par une mort subite. Celebre & formidable exemple, qui fait voir, que si la trahison peut être quelquefois utile à celuy en faveur duquel on la fait, elle ne manque gueres de luy rendre le traître odieux, & insuportable; & que Dieu même, au defaut des hommes, la fait ordinairement retomber, par quelque coup extraordinaire de sa justice, sur le perfide qui en est l'auteur.

1187.

Rad. de Dicet.

Guilel. Neubrig.
Roger.

1187. *Neubrig.* Aprés qu'on eût chassé de Jerusalem tous les Francs, Saladin y voulut faire son entrée, avec toute la pompe & toute la magnificence qu'il crût être la plus propre pour faire éclater sa victoire & ses conquêtes dans tout l'Orient. Il y entra donc au milieu de son armée, enrichie des dépoüilles des vaincus, & des recompenses dont ce Conquerant, qui donnoit presque tout à ses soldats, les avoit honorez. Il étoit suivy du Roy captif, qui, par un étrange revers de la fortune, paroissoit en esclave dans la même Ville, où il commandoit *Sanut.* sur le Trône peu de mois auparavant; du Grand-Maître du Temple, *Rat. de Dicet.* du vieux Marquis de Montferrat, du Connétable, des autres Grands du Royaume qui furent pris à la bataille, & de vingt mille prisonniers, qu'il avoit faits en diverses rencontres, & qu'il envoya dans les fers à Damas aprés son triomphe. La premiere chose qu'il fit, se voyant maître de Jerusalem,

fut d'abolir toutes les marques de la Religion Chrétienne dans le Temple de Salomon, où, apres l'avoir fait laver d'eau rose mêlée avec de l'eau commune, comme pour le purifier, il alla faire ses prieres à la Mahometane, pour rendre graces à Dieu de sa victoire. Les autres Eglises furent horriblement profanées par les soldats, qui, apres les avoir pillées, les changerent en écuries, & firent mille outrages à la Sainte Croix, qu'ils traînerent sacrilegement par toutes les ruës, depuis le Temple jusques à la Tour de David. On dit pourtant que Saladin n'eût point de part à ces desordres, & qu'il ne fit pas semblant de les voir, parce qu'il eût esté bien difficile qu'il les empêchât. Mais il ne voulut pas absolument que l'on touchât à l'Eglise du Saint Sepulchre, soit qu'il eût de la veneration pour JESUS-CHRIST, que les Mahometans reconnoissent pour un grand Prophete, ou plûtost qu'il

1187.

Chron. Ion. Bromp. Neubrig. Sanut.

Rad. de Dic. San. Neubrig.

Sanut.

Chron. Ion. Brompton. Neubrig.

1187. ne voulût pas se priver du grand profit qu'il esperoit tirer de la dévotion des Pelerins, qui feroient le voyage de Jerusalem, pour aller rendre leurs devoirs à ce sacré Monument de leur Seigneur & de leur Dieu : car il obligea sur le champ les Suriens, de racheter d'une grosse somme d'argent, ce Saint Temple, qu'il leur laissa libre, aprés l'avoir dépoüillé des riches Ornemens, & des Vases précieux que les Princes Chrétiens y avoient offerts. Il fit aussi publier ensuite un Edit, par lequel il défendoit d'inquieter les Chrétiens dans leurs devotions, & de rien entreprendre contre l'honneur que l'on devoit à cette Eglise. Il delivra même beaucoup de captifs, & voulut qu'on traitât, comme auparavant, tous les malades qui étoient dans les celebres Hôpitaux de Jerusalem, où il laissa tous les Freres servans Hospitaliers, pour en avoir soin : ce qui doit rendre glorieuse la memoire de ce Prince

Sanut.

Gerv. Neubrig. Chron. Ion. Brompt.

Sanut.

infidelle, soit qu'il l'ait fait par le mouvement d'une bonté naturelle 1187.
qu'il avoit dans l'ame, ou qu'il en ait usé de la sorte par politique, pour gagner le cœur & l'affection des Chrétiens ses nouveaux sujets. C'est ainsi que Jerusalem, qui avoit esté si heureusement delivrée de la tyrannie des Sarasins, par les premiers Princes Croisez, sous le Pontificat d'Urbain II. & gouvernée par neuf Rois Chrétiens, tous François, de naissance, & d'extraction, durant l'espace de quatre-vingt huit ans, depuis Godefroy de Boüillon jusques à Gui de Lusignan, fut reprise par les Barbares sous le Pontificat d'Urbain III. & fut reduite au pouvoir du grand Saladin. Peu de temps aprés, la Reine Sibylle luy rendit encore la forte ville d'Ascallon, pour la delivrance du Roy son mary, & du Grand-Maître des Templiers. Aprés quoy, comme ce Conquerant crût qu'il luy seroit aisé, quand il voudroit, de se rendre maître de Tri-

Chron. lon. Brompton. Neubrig. Roger. Neubrig. Sanut.

1187. poli, qui s'étoit donné au Prince d'Antioche, il alla mettre le siége devant la fameuse ville de Tyr, que la vertu & la bonne fortune d'un seul homme sauverent de la maniere que je vas raconter.

Genealog. de Marchesi di Monfer.

La tres-illustres Maison des anciens Marquis de Monferrat, issus du sang des Ducs de Saxe, étoit en ce tems-là l'une des plus celebres de l'Europe, & des plus puissantes de l'Italie. Guillaume III. surnommé le Vieux, qui en étoit le Chef, tenoit un rang tres-considerable parmy les plus glands Princes de son tems, pour ses vertus, pour ses richesses, pour son alliance avec l'Empereur & avec le Roy de France, & sur tout pour le merite extraordinaire des quatre Princes ses enfans, qu'il avoit eus de la Marquise sa femme, qui étoit sœur de l'Empereur Conrad. Son aîné Boniface receut la Couronne de Thessalie, en recompense de ses belles actions, aprés la prise de Constantinople. Guillaume

Guil. Tyr. l. 21. c. 12. Villhard. Sanut. . . 3. p. 11. c. 1.

Longue-Epée son second fils, fut destiné à celle de Jerusalem par Baudoüin IV. qui luy fit épouser la Princesse Sibylle sa sœur ; mais il mourut cinq mois aprés son mariage, la laissant enceinte du petit Roy Baudoüin, qui mourut bientost. Reinier, qui fut le troisiéme, fit aussi le voyage de la Terre Sainte, & y mourut deux ou trois ans avant la perte de Jerusalem. Et le dernier, appellé Conrad, du nom de l'Empereur son oncle, fut celuy de ces quatre freres qui aquit le plus de reputation, & de gloire par les armes. C'étoit un jeune Prince, dans qui la nature avoit joint à une excellente beauté, une force extraordinaire de corps & d'esprit ; & qui avec un courage heroïque, une ardeur incroyable, & une promptitude & resolution de jeune intrepide, avoit aquis l'adresse & la prudence d'un vieux Capitaine, & une parfaite intelligence de l'art militaire. Aussi le vieux Marquis son pere ne fit point

1187.

Nicet in Manuel. l.6. & in Isaac. l 1.

1187. de difficulté de luy donner, dés sa plus tendre jeunesse, le commandement d'une armée, qu'il avoit levée pour les interests du Pape, contre l'Empereur Frideric son parent, à la sollicitation de Manuel, qui craignoit la puissance de ce Prince. Le jeune Conrad conduisit si-bien cette guerre, qu'il défit enfin l'armée Allemande commandée par l'Archevêque de Mayence, qu'il fit prisonnier. Cette haute réputation qu'il avoit si-bien meritée, fit que sept ou huit ans aprés, Isaac l'Ange étant parvenu à l'Empire de Constantinople, luy donna Theodora sa sœur en mariage, avec la dignité de Cesar, & l'esperance de lui succeder à l'empire.

Nicet. in Isaac. l. 1.

Il fit paroître, par une action de tres-grand éclat, qui en étoit digne. Branas General des armées Imperiales, s'étant fait proclamer Empereur, Isaac, qui ne s'attendoit à rien moins, & qui n'avoit ni soldats, ni argent pour en lever: comme d'ailleurs il étoit fort lâ-

che, se crût aussi-tôt perdu, & n'a- 1187.
voit déja plus de recours qu'aux prieres des Moines qu'il assembloit dans son palais, pour y implorer le secours de Dieu. Mais le nouveau Cesar l'ayant tiré d'entre ces Religieux, qu'il renvoya prier Dieu dans leurs Monasteres, luy remontra si fortement qu'il falloit joindre d'autres armes à celles des prieres pour combatre ses ennemis, qu'il lui fit un peu revenir le cœur, & prendre enfin la résolution d'agir, & même de mourir en Empereur. Sur cela, il lui fait engager tout ce qu'il avoit de vaisselle d'or & d'argent, pour avoir de quoi faire des soldats; & agit avec tant d'adresse & de promptitude, qu'en tres-peu de jours il leve dans Constantinople des troupes assez considérables, composées de Grecs, & de toutes sortes d'Etrangers, d'Asiatiques, de Latins, de Turcs, même, & de Sarasins, qui y négotioient. Cela joint aux Gens de la Cour, & à tout ce

1187. qu'il y avoit de meilleur dans la Bourgeoisie, faisoit une assez juste armée, avec laquelle il mena l'Empereur contre Branas qui s'étoit avancé jusques à la veüe de Constantinople du côté des Blaquernes. Ce fut dans la pleine, qui est au delà de ce Fauxbourg, qu'il donna la bataille aux rebelles, avec tant de vigueur, & de conduite, qu'il les défit entierement, & tua de sa propre main Branas, dont il porta la teste à l'Empereur.

Mais il s'apperceût bien-tôt aprés, que ce Prince, selon la coûtume des Grands, qui n'aiment gueres ceux ausquels il se croient trop obligez, bien-loin de le récompenser, se mocquoit de luy, & qu'il ne luy avoit donné pour la dot de sa sœur, qu'un vain titre de Cesar, avec le droit de porter des soûliers de pourpre. C'est pourquoy, comme il étoit fier, & que d'ailleurs il n'étoit pas trop délicat sur le point de sa conscience, il se resolut de prendre l'occasion,

qui se presentoit de l'abandonner: 1187.
ce qu'il fit, mais d'une maniere
qui n'étoit asseurement ni d'un galant homme, ni d'un Chrétien. Il avoit pris la Croix pour la Guerre Sainte, quand il vint à Constantinople, & l'on venoit d'apprendre les grands progrés que Saladin faisoit dans la Palestine. D'ailleurs l'Empereur, qui s'étoit avancé avec peu de troupes vers le Danube, pour commencer la guerre contre les Valaques, l'avoit laissé à Constantinople, pour y amasser le reste de l'armée, & le pressoit de le venir joindre au plûtost, comme il l'avoit promis. Mais luy se moquant, à son tour, de l'Empereur, au lieu d'aller à son secours, monta avec ce qu'il avoit de gens affidez, sur les vaisseaux, qu'il avoit fait équiper sous quelque pretexte, & ne faisant aucun scrupule d'abandonner la Princesse sa femme, comme si son mariage eust esté nul, il cingla vers la Palestine, sans avoir encore rien ap-

Nicet. in Isaac. l. 2.

1187. pris de la defaite de l'armée Chrétienne, & de la captivité de son pere.

Nubrig. l. 3. c. 18. Chronic. I. Brompt Roger. Ann. Iac. de vitr. Mar. Sanut.

Comme il approchoit de Ptolemaïs, peu de jours aprés qu'elle eut esté renduë à Saladin, il fut d'abord étonné de ne pas oüir le son des cloches, qui faisoient ordinairement grand bruit, quand on voyoit un vaisseau de Chrétiens prest d'entrer dans le Port; & un moment aprés, appercevant sur les tours les Enseignes des Sarasins, au lieu de la Croix, il connut par là que la ville étoit reduite sous la domination de ces Infidelles : cela le fit resoudre sur le champ, à prendre la route de Tyr, qui n'en est éloigné que de huit milles du côté du Septentrion. Cette ville si florissante, & si celebre pour son antiquité, pour ses richesses, & pour le fameux siege entrepris par Alexandre, qui d'une Isle en fit une Peninsule, en la joignant, par une prodigieuse digue, à la terre ferme, étoit alors

dans la derniere consternation, se
trouvant sans défense, & sur le 1187.
point de subir la méme fortune
que Ptolemaïs. Ce brave Marquis,
qui avoit beaucoup de cœur, de
resolution, & de conduite, ne
manqua pas de prendre une si
belle occasion d'aquerir de l'honneur, & un État considerable dans
la Phenicie, en sauvant une ville
si renommée. Il s'offroit donc à la
défendre avec les forces qu'il
avoit, contre toutes celles des Sarasins, pourvû qu'on luy obeît; & Roger. Iacq. de Vitr. Sanut.
qu'en recompense d'avoir conservé la ville qu'on avoit si visiblement exposée à un extrême danger de tomber sous la puissance
des Barbares, on le receût pour
Maître & pour Seigneur. On luy
promit aussi-tôt tout ce qu'il voulut. Alors, pour s'asseurer de la
Place, il fit prendre dés le lendemain quelques-uns des gens du
Comte de Tripoli, comme complices de la trahison de ce perfide, Neubrig.
qui avoit tâché de s'emparer de la

Forteresse de Tyr; ensuite il fit
1187. travailler, avec tant de diligence, aux fortifications de la ville, où
Roger. ceux qui étoient sortis de Ptolemaïs s'étoient retirez, & la munit si bien de toutes les choses necessaires à soûtenir un siége, qu'il se vit en état de resister à toutes les forces de Saladin. En effet, ce Prince craignant de recevoir un affrôt devant une ville si bien fortifiée, offrit d'abord à Conrad de luy ren-
Sanut. dre le vieux Marquis Guillume son pere, qu'il tenoit prisonnier, s'il vouloit remettre la place entre ses mains, & de l'en recompenser encore d'une si grande somme d'argent, qu'elle surpasseroit tout ce qu'il en pouvoit raisonnablement esperer. Et comme il vit que le Marquis demeuroit ferme, & que ni la pitié, ni l'interest ne pouvoient rien sur luy, pour le faire agir contre son honneur, il se résolut d'emporter par force la ville, qu'il attaqua par terre avec toutes sortes de machines, & qu'il assiegea

par mer avec une puissante flotte, 1187.
pour empêcher le secours qui y pourroit entrer avec les vaisseaux de Génes, ou de Sicile. Mais tous ses efforts furent rendus inutiles par la vaillance, par le bonheur, & par la belle resolution du Marquis. D'abord il repousse bien loin *Sanut.* les ennemis par deux ou trois grandes sorties, qu'il fit faire bien à propos, & avec tres-grand avantage. Il arme tout ce qu'il avoit de vaisseaux dans le Port, & les joint à ceux que Margarit, General de *Iac. de Vitr.* l'armée navale du Roy de Sicile luy avoit envoiez; puis il va luy-même attaquer la flotte de Saladin, laquelle il défit si entierement, qu'il n'y eût presque point de vaisseaux qui ne fussent ou pris, ou brûlez, ou coulez à fond, ou *Guilel. Neubrig.* contraints pour éviter d'être pris, de s'aller échoüer eux-mêmes sur le rivage, à la veûë de Saladin, qui se desesperoit de ce qu'il ne pouvoit secourir ses gens, ni ensuite empécher que les secours qui

1187. viendroient par mer de l'Europe,
Neubrig. n'entrassent librement dans Tyr. Aussi y en entra-t-il à plusieurs fois si considerables, en attendant l'arrivée des Princes Croisez, que Conrad eût le moyen, non-seulement de s'établir dans sa nouvelle domination ; mais aussi de faire la guerre aux Infidelles, sur lesquels,
Guilel. Neubrig. entre autres prisonniers, il en fit un de la premiere qualité, qui fut échangé avec le vieux Marquis son pere, auquel il procura la liberté par sa valeur, beaucoup plus honorablement qu'il ne l'eût fait par une fausse pitié qu'il eût eûë de sa captivité. Mais Saladin, qui avoit l'ame grande, sans s'étonner d'un accident qui eût déconcerté quelque autre, ni de ce revers de la fortune, à laquelle & la prudence,
Sanut. & le bonheur des plus grands Capitaines sont soûmis, repara bientost cette perte, en se jettant sur la Principauté d'Antioche, qu'il reduisit presque toute en trois mois sous sa puissance, car il prit plus

de vingt places, & contraignit même la Capitale de capituler, en promettant de se rendre à luy, si dans un certain temps elle n'étoit secouruë par une armée des Princes de l'Europe, plus forte que la sienne. Ainsi, de toutes les conquêtes que les Francs avoient faites, avec tant de gloire du nom Chrétien, dans la Syrie, dans la Palestine, & dans la Mesopotamie, il ne leur restoit plus que ces trois villes, Antioche, qui encore n'étoit plus à eux que sous une condition qui leur pouvoit manquer; Tripoli, où le Roy, qui n'avoit plus rien dans tout son Royaume, s'étoit retiré aprés sa delivrance; & Tyr, que le Marquis Conrad avoit sauvé. Ce qu'il y eut encore de plus deplorable, fut que la division s'étant mise entre le Roy, qui vouloit avoir Tyr, & ce Marquis, qui pretendoit le retenir comme l'ayant tres-justement aquis, tous les esprits se partagerent entre ces deux partis : de sorte qu'il fut

1187. Chronic. Brompt. Guilel. Neubrig.

Guilel. Neubrig.

1187. tres-avantageux à Saladin, d'avoir delivré ce malheureux Roy, qui par ce nouveau demêlé, fut cause de la perte de tout le reste. Etrange revolution de la fortune, qui en si peu de tems fit un changement si prodigieux dans la condition des Chrétiens, & des Infidelles, duquel pourtant, quoi-qu'il y ait lieu de s'en étonner, il n'est pas, ce semble, trop difficile de trouver les causes, pour peu qu'on s'applique a les rechercher.

Car premierement les premiers Croisez, qui fonderent le Royaume de Jerusalem, & ceux qui acheverent aprés eux cette glorieuse conquête, quoy qu'ils eussent leurs passions, & leurs defauts, & qu'ils fussent sujets, comme les autres hommes, à l'infirmité humaine, étoient neanmoins la plupart gens de bien, qui avoient un grand fonds d'honneur, & de probité, solidement devots, & fortement attachez au bien de la Religion, craignans Dieu, & sur tout tres-

zelez pour la gloire de ſon ſaint 1187.
nom. Mais ſoit que les mœurs de leurs ſucceſſeurs ſe fuſſent peu-à-peu corrompuës, par contagion, à cauſe du commerce qu'ils avoient avec les nations infidelles qui les environnoient; ou qu'une infinité de perſonnes ſans conſcience, & de ſcélerats qui paſſoient en la Terre Sainte, pour ſe ſauver des pourſuites de la Juſtice, y euſſent apporté, & laiſſé, par leur pernicieux exemple, à leur poſterité, les mêmes crimes dont ils vouloient éviter la punition: il eſt certain qu'un peu avant la décadence du Royaume, la vie des Chrétiens d'Orient, & même celle du Clergé, étoit ſi horriblement débordée, qu'on ne peut, ſans horreur, ſe repreſenter l'affreuſe peinture qu'en ont fait les Ecrivains de ce tems-là, & ceux qui l'ont copiée d'eux. Et je voudrois de tout mon cœur la pouvoir effacer, & en abolir la mémoire, bien-loin de la vouloir expoſer, avec quelque eſpece de ſcan-

Guil. Tyr. l. 20. c. 7. Guil. Neub. l. 3. c. 14. Iac. de Vitr. c. 28. Sanut. Secr. fid. Cru. l. 3. p. 8. c. 5. & 6.

1187. dale, à la veuë délicate des honnestes gens, qui liront cette Histoire. C'est pourquoi, comme Dieu punit les crimes des Israëlites, qu'il avoit conduits par tant de merveilles en cette même Terre Sainte; & que cette punition, qu'ils avoient justement meritée, fut qu'en leur en ôtant l'Empire, il les livra entre les mains des Philistins, & des autres peuples infidelles, qui furent les executeurs de sa justice: de même, pour venger les excés effroyables des Chrétiens qu'il avoit introduits dans la Palestine, par les armes victorieuses des premiers Croisez, il les priva de ce Royaume, & les abandonna comme des esclaves à ces mêmes Peuples, que leurs peres avoient si souvent vaincus avec tant de gloire.

De plus, pour donner encore quelque raison naturelle de ce changement, ceux qui conquirent la Palestine, étoient gens de guerre, tres-vaillans hommes, faits à la fatigue, s'exposant franchement à

toutes ſortes de dangers, ne reculant jamais, quelque prodigieux 1187.
nombre d'ennemis qui leur vint tomber ſur les bras, & s'eſtimans heureux de mourir comme des martyrs, en combatant genereuſement pour la Foy, & pour le nom de Jesus-Christ. Et les Orientaux, contre leſquels ils combatoient, étoient en ce tems-là peu aguerris, lâche, ſans diſcipline, demi-nuds, prenant la fuite au premier choc, & ſans autres armes que leurs arcs, & leurs fléches, qu'ils ne tiroient encore qu'au hazard, & en fuïant. Icy tout au contraire, les Chrétiens ayant tout les vices des Orientaux, étoient devenus comme eux, lâches, effeminez, oiſifs, aimant le repos, & la volupté, fuïant le travail & la guerre qu'ils ne ſçavoient plus faire, ny gardant preſque plus de diſcipline. Et les Turcs & les Saraſins s'étoient aguerris, ſous ces celebres conquerans Sanguin, Noradin, Syracon, & Saladin, qui

1187. les ayant armez à la maniere des Européens, de bonnes cuirasses, & de fortes lances, leur avoient appris à suivre leurs Enseignes, & à combattre de pied ferme, & leur avoient donné du courage, par leur exemple, & une tres-grande asseurance, par l'heureux succés de leurs armes.

Enfin, les Conquerans de la Terre Sainte, sous les premiers Roys, étoient unis sous un seul Chef, qui conduisoit toûjours uniformement tout le Corps & de son Etat, & de son Armée, laquelle agissoit selon l'impression qu'il lui donnoit, dans une parfaite unité, sans divisions, sans diversité d'interests, d'inclinations, & de sentimens, comme si cette armée n'eût été qu'un seul homme, selon l'expression ordinaire de l'Ecriture. Et les Turcs & les Sarasins étant alors divisez en presque autant d'Etats particuliers, qu'il y avoit de villes dans la Palestine & dans la Syrie, ne pouvoient faire de grandes ar-

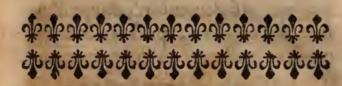
mées, qu'elles ne fussent comman- 1187.
dées de plusieurs Chefs, qui ne pouvant s'accorder la pluspart du temps, dans la diversité de leurs avis, & de leurs interests, se faisoient presque toûjours batre quoiqu'ils fussent incomparablement plus forts en nombre de soldats que leurs vainqueurs. Mais sur la decadance du Royaume, l'armée des Chrétiens étoit composée des troupes de plusieurs Chefs, de celles du Roy de Jerusalem, du Prince d'Antioche, du Comte de Tripoli, & des Grands - Maîtres du Temple, & de l'Hôpital, qui avoient tous des veûës fort differentes, & des desseins qui ne s'accordoient point du tout. Au contraire, tous les Etats des Infidelles voisins des Chrétiens, l'Egypte, l'Arabie, la Mesopotamie, le Royaume de Damas, & la Cilicie, estant pour lors réunis dans une seule Monarchie, sous le grand Saladin, leur armée n'avoit qu'un seul Chef, tres-sage, & tres-vail-

lant, qui donnoit une seule im-
1187. pression, & un mouvement toûjours reguliers, à ce grand Corps, qui n'agissoit jamais que par ses ordres.

Et certes, c'est particulierement cette unité qui a toûjours rendu les armées victorieuses, comme on a veu dans tous les siecles, & plus manifestement que jamais en celui-ci, dans cette derniere campagne, qui a été si glorieuse, & si avantageuse au Roy. Car d'une part, l'Empereur & les Espagnols, une grande partie des Princes, & des Cercles de l'Empire, & les Hollandois, s'étant liguez & confederez contre nous, ont fait des armées tres-fortes & tres-nombreuses, pour envahir la France, par terre & par mer. De l'autre côté le Roy tout seul, sans emploier d'autre Puissance que la sienne, & donnant par tout ses ordres, qui ont été fidellement executez, les a toûjours empêché, je ne diray pas d'y entrer, mais d'en ap-

procher; les a batus par tout, jusques dans les Isles; a conquis en 1187.
personne, à vive force, une belle & grande Province; & sa seule armée de Flandres commandée, sous ses auspices, & avec son bonheur, par le fameux Prince de Condé, ayant en teste trois grandes armées, de l'Empereur, du Roy d'Espagne, & des Hollandois jointes en un Corps à trois testes, leur a taillé en piéces toute leur arriere-garde, pris leur bagage, enlevé plus de cent drapeaux, les a chassées honteusement de devant Oudenarde, & menées toûjours batant jusques au-delà de l'Escaut. Et c'est-là que leurs Chefs ayant eu enfin le loisir de respirer, & de se plaindre les uns des autres, ont esté contraints d'avoüer, par leur suitte déguisée sous le nom de retraite, que comme il ne faut qu'une ame dans un corps pour luy donner la vie, le mouvement, & le pouvoir de faire ces admirables operations de l'hom-

me, qui font tant de merveilles
1187. dans le monde ; il ne faut aussi qu'un Monarque absolu dans un Etat, & qu'un General dans une armée, pour faire la facilité des Peuples, & pour triompher glorieusement de tous les ennemis, qui en voudroient troubler le repos, & le bonheur. Mais aprés ces refléxions, que mon art me permet de faire, & qui ne seront pas peut-être tout-à-fait inutiles, il est tems de rentrer dans mon sujet, & de poursuivre mon Histoire.



HISTOIRE DES CROISADES POUR LA DELIVRANCE DE LA TERRE SAINTE.

LIVRE CINQUIE'ME.

LA funeste nouvelle de la prise de Jerusalem, & le deplorable état où la fortune des Chrétiens étoit reduite en Orient, fit un grand changement dans ses esprits, & une étrange revolution d'affaires dans tout l'Occident. Le Pape Urbain III. qui étoit alors à Ferrare, en fut tellement surpris, & un moment aprés il se 1188.

1188. *Roger. in Ann. Chr. Triv. Spicil. t. 8.* trouva saisi & penetré d'une douleur si excessive, qu'il en mourut presque aussitôt qu'il l'eut appaisé. Gregoire VIII. qui luy succeda, dés le lendemain de son trépas, écrivit en méme tems des *Idem Guilel. Neubrig.* lettres tres-pressantes, & tres-pathetiques à tous les fidelles, les exhortant à prendre la Croix pour le recouvrement de la Terre Sainte, & il leur promit les mêmes graces que les Papes Urbain II. & Eugene III. ses predecesseurs, avoient accordées à ceux qui s'étoient enrôllez dans les deux premieres Croisades. De plus, pour appaiser la colere de Dieu, par les humiliations, & par les souffrances volontaires de la penitence, il ordonna, par toute la *Ibid. Chr. M. S. Alberi Monach. Tri font.* Chrétienté, durant cinq ans, le jeûne du Vendredy, avec la même austerité qu'il se garde en Carême, & outre l'abstinence du Mercredy, & du Samedy, il s'obligea luy-même, avec tous ses freres les Cardinaux, & les Evê-

ques, à observer exactement une pareille abstinence tous les Lundis. Il se fit même tout-à-coup un si prodigieux changement dans la Cour de Rome, que non-seulement tous les Cardinaux se soûmirent tres-volontiers à la rigueur de cette penitence; mais qu'ils firent aussi d'eux-mêmes, & sans qu'on les y obligeât, des reglemens pour leur conduite, & pour la reforme de leur vie, qui surprendront asseûrement tous mes Lecteurs, & qui ne pouvoient venir que d'un cœur parfaitement contrit, & humilié devant Dieu, afin de satisfaire à sa justice, & d'implorer sa misericorde. Car s'étant assemblez, du consentement du Pape, pour deliberer entre eux, sur ce qu'ils devoient faire de leur part, pour servir efficacement l'Eglise dans cette pressante necessité, ils resolurent, & se promirent religieusement les uns aux autres, d'observer ces articles: *Qu'ils retrancheroient de leurs maisons tout*

1188.

Roger. Ann. & ex eo Baron. ann. 1187. n 18.

1188. *ce qu'il y avoit de superflu , & tout ce qui tenoit encore de la pompe & de la vanité du siecle. Qu'en suite ils prendroit la Croix les premiers ; qu'ils la prêcheroient eux-mêmes, non-seulement de parole , mais plus fortement encore par leurs actions , & par leurs exemples. Que pour cét effet , ils n'auroient plus ni chevaux , ni mulets , ni litiéres ; qu'ils n'iroient jamais qu'à pied , tant que les pieds des Turcs ; & des Sarasins fouleroient cette sainte Terre, que* JESUS-CHRIST *avoit sanctifiée par sa presence. Qu'ils iroient même devant tous les autres , dans la Palestine , sans autre équipage que celui de la Croix , & de la pauvreté de* JESUS-CHRIST *en demandant l'aumône. Et qu'enfin , étant de retour , ils ne recevroient plus aucun present de ceux qui auroient quelque affaire à Rome , & qu'ils se contenteroient de ce qui est précisément necessaire pour vivre dans la modestiê conforme à leur état.*

Ce furent-là de grandes resolutions ; & je crois même, que sans faire tort à la memoire de ces bons Cardinaux, on pourroit dire que leur dévotion, dans ce transport de ses premieres ferveurs, les porta un peu plus loin qu'il ne falloit, & au delà des bornes qu'une sainte discrétion leur devoit prescrire. Aussi ne trouve-t-on pas dans l'Histoire que ces belles resolutions ayent eû tout l'effet qu'on s'en étoit promis. Peut-estre que pour en avoir voulu trop faire, ils n'en firent pas assez, par cette foiblesse qui est si ordinaire aux hommes, de reculer trop en deçà, quand ils se repentent d'avoir voulu donner au delà des justes mesures qu'un homme sage doit garder exactement en toutes choses. Apres cela, Gregoire voyant bien que son dessein ne pourroit réüssir, tandis que la guerre dureroit entre les Princes Chrétiens de l'Europe, resolut de leur envoyer ses Legats, pour les réünir du moins par une Tréve 1188.

1188. de quelques années. Et pour agir aussi de son côté, il se rendit à Pise avec les Députez des Genois, qui étoient alors en guerre avec les Pisans. Mais comme il travailloit heureusement pour réünir ces deux puissantes Républiques, qui prirent enfin cét esprit de paix, qu'il leur inspiroit, il fut attaqué d'une fievre aiguë, qui l'emporta, en tres peu de jours, dans le second mois de son Pontificat. Clement III. qui luy succeda vingt-jours aprés, confirma tout ce qu'il avoit fait, & poursuivit cette sainte entreprise avec le même zele. Il fut admirablement secondé par l'heureuse négotiation de Guillaume Archevêque de Tyr, qui étoit venu implorer le secours des Princes Chrétiens. C'est ce grand homme, qui a écrit, avec tant de force & de jugement, l'Histoire de la Guerre Sacrée, qu'il a continuée jusqu'à un peu devant la mort de Baudoüin IV. & qui, aprés avoir souvent traité les plus

Guil. Neub. Chronic. I. Brompt.

grandes affaires du Royaume, dont il estoit Chancelier, fut enfin envoyé Ambassadeur en Occident, sur l'esperance que l'on eut qu'il y negocieroit d'une autre maniere que n'avoit fait le Patriarche Heraclius, qu'il surpassoit en toutes choses. Il se rendit en France au même tems que le Cardinal Henry Evêque d'Albano, Legat du Saint Siege, y arriva; & j'ay des Auteurs qui asseurent que le Pape Clement l'honora de cette même dignité conjointement avec ce Cardinal, pour traiter la paix entre les deux Rois de France & d'Angleterre, afin de les unir dans la resolution d'entreprendre la guerre contre Saladin. 1188.

Roger.

Mat. Paris.

Girald. Cambri. l. 2. Exp. Hibern.

Celle que Philippe Auguste avoit declarée à Henry Second Roy d'Angleterre, pour la restitution du Comté du Vexin, avoit esté terminée par l'entremise du Pape Vrbain, à condition que l'Anglois comme vassal de la Couronne, se soûmettroit dans un certain tems

Roger.

Rigord.

1188. au jugement de la Cour de France. Ce terme étant expiré, Henry retenoit encore, non seulement le Comté qu'il étoit obligé de rendre, mais aussi la Princesse Alix, sœur de Philippe, qui avoit été accordée à Richard fils du Roy d'Angleterre. Philippe ayant resolu de tirer raison d'une si visible injustice, alloit entrer avec une puissante armée dans la Normandie, où Henri étoit descendu avec de grandes forces, lors que l'Archevêque de Tyr, arriva tout à propos, pour suspendre, du moins durant quelque tems, la colere de ces deux Princes. C'est ce qu'il fit par la force de son genie, & de son éloquence, en procurant leur entreveuë dans une campagne, qui est entre Trie & Gisors, où ils avoient accoûtumé de se rendre, quand ils voulurent traiter ensemble. Les deux Rois s'y trouverent vers la mi-Janvier, accompagnez des Princes, des Prelats, & des plus grands Seigneurs des deux Royaumes.

Rigord. Roger. Rad. de Dicet. Chronic. I. Brompt. Guilel. Neubrig. Chr Tiiv. Herold.

mes. Ce fut-là que l'illustre Archevêque employa toutes les forces de son éloquence, & de son esprit, pour representer, dans une si auguste assemblée, *le déplorable état où cette fatale division des Princes Chrêtiens dans l'Orient, avoit reduit le Royaume de Ierusalem, que les premiers Croisez avoient si glorieusement conquis par leurs armes victoieuses de tant de Nations Barbares.* Il remontra, *Que de quatre puissans Etats qu'ils avoient établis sur les ruïnes de l'Empire Mahométan, & qui estendoient la domination Chrestienne depuis la Cilicie jusqu'en Egypte, & de la mer jusqu'au-delà du Tigre, il ne restoit plus aux Chrétiens que trois villes. Qu'Antioche desesperant de se pouvoir conserver par ses propres forces, avoit déja promis de se rendre, si elle n'étoit bien-tôt secouruë par celles d'Ocident. Que Tyr, sans un secours si necessaire, n'étoit plus en état de soûtenir un second siége, ayant perdu dans le premier la plus* 1188.

part de ses défenseurs. Que Tripoli,
1188. *trop foible pour en souffrir un, ne seroit libre que tandis qu'il ne plairoit pas à Saladin de se presenter devant cette ville pour l'ajoûter à ses autres conquestes. Qu'ainsi, aprés une perte aussi lamentable que celle qu'on venoit de faire de Ierusalem, & de toute la Terre Sainte, on alloit perdre encore ce peu de ressource qui restoit aux Chrétiens, pour rétablir le Royaume de* Jesus-Christ, *si les deux Rois, les plus puissans de la Chrestienté, n'unissoient leurs cœurs, & leurs armes, pour accourir, à son secours, avec les forces qu'il tenoient uniquement de sa grace, & de sa bonté.* Il dit enfin sur ce sujet tant de choses si pathetiques, & d'une maniere si forte, & si touchante, que soit que les deux Princes, qui avoient auparavant conferé en particulier, fussent déja convenus des articles de la Paix; ou que Dieu, qui tient les cœurs des Rois entre ses mains, les eût changez sur le champ, par

un coup extraordinaire de ſa puiſ- 1188.
ſance, il eſt certain qu'ils s'embraſſerent en preſence de toute l'Aſſemblée, & ils le firent avec toutes les marques d'une parfaite reconciliation, & d'une ſincere & tres-cordiale amitié, comme ſi aucun ſujet de mécontentement, & de querelle, n'en eût jamais alteré la douceur.

En même tems, on entendit de tous coſtez les voix confuſes d'une multitude infinie de gens, qui pouſſoient de grands cris de joye, en diſant, *Vive Philippe, vive Henry. Allons à la guerre contre les Infidelles, ſous la conduite de ces deux grands Rois. Qu'on delivre Jeruſalem, qu'on extermine l'ennemy de* JESUS-CHRIST. *La Croix, la Croix; qu'on nous donne ce Signe de noſtre ſalut, & la ruine des Saraſins.* Ces acclamations furent auſſitôt ſuivies de l'heureux effet que l'Archevêque de Tyr attendoit de ſa legation. Les deux Rois ſe preſenterent les premiers,

Rigord. Chron. I. Brompt. Roger. Neubrig. Rad. de Dic. Chronic. Gervaſ. Chriſt.

1190. pour recevoir la Croix, qui leur fut donnée par les Legats accompagnez des Archevêques de Reims & de Roüen. Richard fils du Roy d'Angleterre, & Duc de Guienne, & Comte de Poitou, qui l'avoit déja prise de luy-mesme, dés qu'il entendit la nouvelle de la perte de Jerusalem, la voulut recevoir de nouveau de la main des Legats, comme firent aussi Philippe Comte de Flandres, le Duc de Bourgogne, les Comtes de Blois, de Dreux, de Champagne, de Soissons, du Perche, de Clermont, de Bar, de Beaumont, de Nevers, Jacques Seigneur d'Avesnes, & presque tous les grands Seigneurs de France, d'Angleterre, & de Flandres, qui se trouverent à cette assemblée: & pour se distinguer les uns des autres, il fut arresté que les François prendroient une Croix rouge, comme on la portoit en la premiere Croisade; que les Anglois en auroient une blanche, & que celle des Flamans seroit verte.

Neubrig. Chronic. I. Bromp. Chr. M S. Alber. Monach. Rigord.

Roger. Rad. de Dic. Mat. Paris.

On dit qu'en même tems il en parut une au Ciel toute éclatante de lumiere, qui acheva d'embrazer la devotion de ceux qui se croisoient, comme si Dieu les eut manifestement appellez, par ce sacré signe, à la Guerre Sainte. Et pour rendre éternelle la memoire d'une si grande action, on fit dresser une Croix, & bastir une Eglise au milieu de ce champ de la Conference, qu'on appella depuis le Champ Sacré. 1188. Roger. Gervas. Chronic. Rigord.

Aprés cela, les Rois, pour subvenir aux frais de cette guerre, & pour remedier aux desordres qu'on avoit veus dans les Croisades precedentes, resolurent de faire publier ces Ordonnances. *Que ceux qui ne seroient point de la Croisade, de quelque qualité qu'ils fussent, & même les Ecclesiastiques, excepté les Chartreux, les Bernardins, & les Religieux de Fontevraud, payeroient une fois la dixme de leur revenu, & de la valeur de leurs meubles, sans y comprendre neanmoins les armes, les habits, les* Roger. Neubrig. Rigord. Chronic. Gervas.

1188. *livres, les joyaux, & les ornemens & vases sacrez*; ce qui fut depuis appellé *la dixme Saladine*, parce qu'on la payoit à l'occasion de la guerre contre Saladin. *Que les Croisez auroient la dixme de ceux de leurs sujets qui n'iroient pas à cette guerre. Que neanmoins les villageois, qui entreprendroient d'y aller, & de prendre la Croix sans le congé de leur Seigneur, ne seroient pas exempts de cét impost. Que les interests de l'argent presté cesseroient durant tout le tems que les debiteurs serviroient à la Terre Sainte. Que chacun pourroit engager les revenus de son patrimoine; ou de ses Benefices, pour trois ans, pendant lesquels les Créanciers en joüiroient paisiblement, quoy-qu'il pût arriver. Que tous les jeux de hazard, les juremens, & les blasphêmes, seroient sevérement punis.* A quoy l'on ajousta de tres-beaux ordres, pour le reglement des habits, de la table, & de la suite des Croisez; & sur tout, pour empécher, qu'à la reserve de quel-

ques vieilles lavandieres,on ne menât aucune femme, comme on avoit fait dans les autres Croisades : ce qui avoit causé de grands desordres. 1188.

Ces Ordonnances furent reçeües, & publiées solennellement dans les deux Royaumes, où une infinité de gens prirent la Croix, les uns par zele, & par devotion, & les autres pour s'exemter de cette dixme, contre laquelle, quoy qu'elle eût esté acceptée des Evêques aux Etats tenus à Paris cette même année, à la mi-Carême, il se trouva neanmoins des Ecclesiastiques,qui se declarerent avec assez d'aigreur. Le celebre Pierre de Blois, l'un des plus sçavans hommes de son siécle, en écrivit même à Henry de Dreux, Evêque d'Orleans, & neveu du Roy, en termes un peu forts, en le pressant de s'opposer à cette Ordonnance du Roy, laquelle il traite d'entreprise contre la liberté des Ecclesiastiques dont il pretend qu'on ne peut jamais

Rigor.

Petr. Bl. Ep. 112.

1188. exiger d'autres secours que celuy des prieres, & des suffrages. Mais on ne voit pas que l'avis de cét Archidiacre de Bathe en Angleterre, quoy que d'ailleurs tres-habile homme, ait prévalu à celuy des Evêques de France, qu'il accuse un peu trop librement, d'avoir suivi une conduite molle & relâchée, parce qu'ils croyoient, aussi bien que ceux d'Angleterre, qu'une partie des biens de l'Eglise pouvoit estre legitimement employée, dans une si sainte occasion; pour délivrer le Sepulchre de Jesus-Christ, tant de pauvres Chrétiens esclaves, & presque toutes les Eglises Orientales, de l'oppression & de la tyrannie des Infidelles. Voilà comme le zele, quand il est un peu trop ardent, peut aisément devenir faux, & nous aveugler, jusqu'au point de nous empêcher de voir ce que le bon sens, ou la droite raison toute seule, sans autre Théologie, peut découvrir à tout le monde. Ainsi

donc, toutes choses étoient disposées pour cómencer heureusement cette Croisade, si la division, qui se remit presque en même temps entre les deux Rois, n'eût tourné contre les Chrétiens, les mêmes armes qu'ils avoient déja preparées pour combatre les Sarasins. 1188.

Entre autre articles, dont on estoit convenu à la celebre Conference de la campagne de Gisors, on avoit arrêté que toures les choses demeureroient, de part & d'autre, au même état où elles étoient alors; sans qu'aucun pût rien entreprendre sur son voisin, sous quelque pretexte que ce pût estre, jusques à ce qu'on eût terminé la Guerre Sainte. Cependant Richard Duc de Guienne, & Comte de Poitiers, au préjudice d'un Traité si solennel, renouvellant la vieille querelle qu'il avoit avec le Comte Raimond de Toulouse, s'alla soudainement jetter sur ses Terres, & luy enleva d'abord Cahors & Moissac. Philippe indigné de cet- *Rigord.*

1188. te entreprise, & touché des plaintes du Comte, qui imploroit le secours de son Souverain, alla promptement faire une puissante diversion dans les Provinces de l'Anglois, où il prit Château-Roux, Busençais, Argenton, Levroux, Montichard, & toutes les Places que les Anglois tenoient en ce tems-là dans l'Auvergne & dans le Berry. Henry ne manqua pas aussi de son costé d'accourir avec les forces d'Angleterre au secours de son fils, qui l'alla joindre en Normandie. Philippe s'y estant rendu avec son armée victorieuse, qui eût encore de grands avantages sur ces ennemis en cette Province, on en vint enfin auprés de Bonmoulin, à une conference pour la paix, à laquelle les Comtes de Flandres, & de Champagne, & plusieurs autres Princes, portoient continuellement le Roy, en protestant qu'ils vouloient accomplir leur Vœu de la Guerre Sainte. Il n'y eut jamais rien de plus adroit

Rat. de Dicet.

Roger.

que la conduite & la politique de Philippe en cette Conference. Car connoissant parfaitement l'humeur & les interests du Roy d'Angleterre, & de son fils, il demanda seulement que la Princesse Alix sa sœur, laquelle le feu Roy son pere avoit accordé à Richard, & que Henry faisoit garder, fust mise entre les mains de son Epoux, puis qu'ils étoient tous deux en âge; & qu'en suite Richard fût declaré Roy d'Angleterre, conjointement avec son pere, comme l'avoit esté le defunt Prince Henry, qui avoit épousé Marguerite sœur aînée d'Alix, Henry, à qui le Prince son fils aîné, appuyé des François, avoit déja fait une cruelle guerre, craignant que Richard, qui n'étoit pas moins ambitieux que son frere, ne lui en fist autant; ou ayant peut-être dans l'ame quelque autre passion moins excusable, & plus forte encore que sa crainte, & sa politique, ne voulut jamais accorder ces deux articles. C'est pourquoy

1188.

Chronic. I. Bromp.

1188. *Rigord.* cette Conference se termina sans autre fruit, que celuy d'une Tréve de peu de mois durant l'hyver; & ce que Philippe avoit preveû ne manqua pas d'arriver à son avantage. Car Richard, qui étoit extrêmement ambitieux, & turbulent, *Neub. Rigord. Chronic. I. Bromp. Rad. de Dic.* fut tellement irrité de ce refus, qu'abandonnant sur le champ son pere, il passa du côté de Philippe, lui fit hommage de toutes les terres qu'il tenoit en France, lui promit une inviolable fidelité & de le servir en personne contre tous, fût-ce contre son propre pere, comme il fit.

Ann. 1189. *Roger. Radul. de Dicet.* En effet, aussi-tost que la petite Tréve qu'on venoit de faire fut expirée, même avec le Printems, le Roy, avec toutes ses forces jointes à celles de Richard, qui avoit attiré dans son parti, outre les Gascons, & les Poitevins ses vassaux, plusieurs Angevins, & Bretons, *Roger. Mat. Paris.* marcha contre Henry, qui étoit, avec assez peu de troupes, à Saumur. Mais le Cardinal d'A-

nagnie, Legat du Pape, en la place du Cardinal d'Albano decedé peu de tems auparavant, negotia si heureusement avec les deux Rois, qu'ils promirent de se trouver ensemble dans l'Octave de la Pentecôte, auprés de la Ferté-Benard, & d'y traiter amiablement en sa presence, & devant les Archevêques de Reims,& de Bourges,de Roüen, & de Cantorbery, qu'ils feroient juges de leurs differends. Surquoy ces Prelats prononcerent sur le champ l'anathéme contre tous ceux, de quelque qualité qu'ils fussent, excepté les personnes des deux Rois, qui empécheroient la conclusion d'une paix si necessaire à toute la Chrestienté, & sans laquelle la Croisade ne pouvoit avoir aucun effet. Les Rois, & Richard Côte de Poïtiers, accompagnez de tous les Grands des deux Royaumes, s'étant rendus au lieu destiné pour la Conference, Philippe demanda, comme auparavant, que sa sœur la 1189.

Princesse Alix, accordée au Prin-
1189. ce Richard, luy fust donnée par Henry, qui la tenoit injustement enfermée dans une tour; ajoûtant qu'il falloit aussi que Jean Sans-terre, dernier fils du Roy d'Angleterre, qui luy avoit donné l'Irlande, fust de la Croisade. Henry au contraire, persista toujours à protester qu'il ne souffriroit jamais ce mariage, quoi qu'il consentît, ou qu'il fit semblant de consentir que la Princesse épousât Jean, cadet de Richard, parce qu'il sçavoit fort bien que ce Prince fier & hautain ne le souffriroit pas. C'est pourquoy Philippe voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire en cette Conference, la rompit, & protesta qu'il se feroit justice par les armes, puis que l'on refusoit de la luy faire par raison.

Roger. Mat. Paris.

Alors le Cardinal d'Anagnie, sans considerer que le tort estoit à celuy qui refusoit opiniastrement d'accomplir un Traité si solennellement juré, au lieu de presser le

Roy d'Angleterre de garder ſa parole, de rendre la Princeſſe Alix à ſon fiancé, & de ne mettre pas un obſtacle invincible à la Paix, par une infraction ſi injuſte, & ſi manifeſte de ſon Traité, s'en prit à Philippe Auguſte, & luy dit, avec une hardieſſe ſurprenante, ce que ſans doute le Pape Clement n'avoit pas mis dans ſes Inſtructions : *Que s'il ne s'accordoit entierement avec l'Anglois, il mettroit ſon Royaume en interdit.* A quoy Philippe; qui avoit l'ame tres-grande, & qui ſçavoit parfaitement juſques où s'étendoient, & ſon pouvoir, & celuy de l'Egliſe, qui ſont de deux ordres bien differens, & qui ont chacun leurs juſtes bornes, luy répondit ſur le champ, *Qu'il ne craignoit point du tout ſa Sentence, & qu'étant tres-injuſte, comme on n'en pouvoit douter, elle ſeroit nulle. Que Rome n'avoit nul droit de porter aucun jugement contre le Royaume de France, lors que le Roy trouveroit bon de prendre le*

1189.

Roger. Mat. Paris Val. Baron. ad hunc ann. 2 & Petr. Mar. l. 4. de Conc. c. 14. n. 1.

1189. *armes, pour mettre à la raison ses ennemis, ou pour châtier ses vassaux rebelles ; & qu'au reste, ce procedé sentoit les sterlins d'Angleterre, & n'étoit nullement d'un Legat desinteressé, qui devoit faire office de pere commun en la place du Pape, qu'il representoit.* C'estoit-là parler, & agir en grand, qui sans s'émouvoir, sçait maintenir les Droits de sa Couronne independante de tout autre que de Dieu seul,& conserver son autorité souveraine,sans choquer celle de l'Eglise, dont le Royaume tout spirituel ; qu'elle tient de JESUS-CHRIST, n'est pas de ce monde. Mais le Comte Richard,qui encore que plus âgé que Philippe, n'estoit pas à beaucoup prés si moderé, ny si maistre de soy, ne se contint pas dans des termes si raisonnables:car se trouvant interessé en son particulier dans ce procedé du Legat, qui ruinoit par là toutes ses pretentions, il s'emporta si furieusement, que courant à luy,l'épée à la main,

Mat. Paris in Henr. II.

ſans ſonger où il étoit, il l'eût indubitablement percé, ſi les Archevêques, & les Seigneurs, qui aſſiſtoient à cette Conference, ſe jettant tous enſemble ſur ce Prince violent, pour l'arreſter, n'euſſent donné lieu au Legat, demi-mort de peur de ſe garantir par la fuite, du plus grand danger qu'il eût jamais couru. 1189.

Ainſi le pourpaler de Paix étant rompu, Philippe, qui étoit puiſſamment armé, pourſuivit vivement ſa pointe, prend la Ferté-Benard, Montfort, Beaumont, & quelques autres places, puis attaque, & force le Mans, d'où Henry, qui s'y étoit retiré, ne pût qu'à grand' peine ſe ſauver à Chinon, apres avoir perdu la pluſpart de ſes gens dans ſa fuite. Son fils méme Jean Sans-terre, celuy de tous ſes enfans qu'il avoit le plus tendrement aimé, l'abandonna, pour ſe joindre à Philippe, qui ayant paſſé le premier de tous, à la teſte de ſon armée, la riviere de Loire

Rigord. Roegr. Nubrig. Chronic. I. Bromp. Mat. Paris.

1189. à gué, prit Tours par escalade. Aprés quoy, le Roy d'Angleterre craignant pour sa propre personne, & n'ayant plus de retraite asseurée, fut contraint de subir la loy du Vainqueur, & d'accepter la Paix, qu'il luy donna comme il voulut, à ces conditions. *Que Henry payeroit à Philippe vingt mille marcs d'argent pour les fraix de la Guerre. Qu'il remettroit la Princesse Alix entre les mains de ceux qui seroient nommez par le Roy, & par le Prince Richard, qui l'épouseroit aprés son Retour de la Palestine. Que les deux Rois, & le Prince Richard se rend[...]ent à Vezelay, dans la mi-Car[...] de l'an prochain, pour commencer ensemble le voyage, auquel ils s'étoient obligés par vœu. Que les vassaux du Roy d'Angleterre feroient serment de fidelité à Richard; & que ceux qui l'avoient suivi en cette Guerre, ne seroient pas obligés de se rendre auprés de Henry, que quand on feroit le voyage de la Terre Sainte. Que les Grands d'Angle-*

Knygton. l. 2. Chronic. I. Bromp. Chron. Gervas. Roger. Rad. de Dic.

terre promettoient d'abandonner leur Roy, au cas qu'il voulust manquer en un seul article de ce Traité; & que cependant Philippe & Richard retiendroient certaines villes en ôtage, jusques à ce qu'il y eût satisfait pleinement, & de bonne foy. 1189.

On dit que comme les deux Rois conferoient en pleine campagne, vers la fin de Juin, entre Tours & Chinon, sur les articles Roger. de cette Paix, qui sembloient insupportables à Henry, il se fit, deux jours consecutivement, deux épouvantables éclats de tonnerre, le Ciel estant tres-serain, sans aucun nuage, que Henry en fut tellement effrayé, que si l'on n'eust couru promtement à luy, pour le soûtenir, il fust tombé de cheval; & qu'en suite craignant quelque punition de Dieu, s'il retardoit plus long-tems la Croisade, en refusant la Paix, il accorda à Philippe tout ce qu'il voulut, & signa ce Traité. Il en eut neanmoins, un moment aprés, tant de honte, &

1189. *Neubrig. Roger. Rigord. Rad. de Dicet. Henr. Knygton. de Even. Ann l. 2. Chronic. I. Bromp. Chronic. Trivet. Mat. Paris. Roger. Neubrig.*

tant de douleur, & fut particulierement si fort touché de ce que ses propres enfans l'avoient reduit en un estat si pitoyable, aprés avoir esté l'un des plus grands, & des plus glorieux Princes du monde, qu'il en tomba griévement malade; & trois jours aprés il mourut en la soixante & uniéme année de son âge, dans l'Octave des Apôtres Saint Pierre & S. Paul, au Château de Chinon, en donnant sa malediction à ses enfans, laquelle il ne voulut jamais revoquer, quelque instance que luy en fissent les Evêques qui l'assistoient. Il receut neantmoins ses Sacremens avec grande devotion, & donna publiquement des marques de sa penitence, en se soûmettant à la Justice divine, dont il avoüoit que la main s'étendoit sur luy par un si grand changement de fortune, pour le punir de tant de crimes, qu'il avoit commis durant sa prosperité. Il eut encore ce malheur, qu'incontinent aprés sa mort, ses dome-

Roger. Chronic. I. Bromp. Henr. Knygth.

ſtiques ayant tout enlevé, on ne 1189.
luy laiſſa pas ſeulement un miſerable drap pour le couvrir. Mais Richard; qui l'avoit ſi furieuſement perſecuté durant ſa vie, & qui à ſa mort fit paroiſtre toutes les marques d'une douleur exceſſive, le fit porter avec toute ſorte de magnificence, orné de ſes habits Royaux, à découvert, au Monaſtere de Fontevraud, où il avoit choiſi ſa ſepulture. Ce nouveau Roy voulut même aſſiſter à ſes funerailles, témoignant par ſes larmes qu'il eſtoit extrêmement touché de cette mort. Mais il y euſt ce deplaiſir, que quand il approcha du cercueil, le corps de ſon pere, jettant du ſang par les narines, ſembla luy reprocher ſon ingratitude denaturée, & ſa rebellion, & même, comme quelques-uns en parloient, ſon parricide. Il demeura neanmoins toûjours ferme durant cette ceremonie, juſqu'à ce que le corps fût inhumé dans le Chœur de l'Egliſe des Re-

Chron. I. Brompt. Mat. Paris.

Idem. Roger.

Chronic. I. Bromp. Henr. Knygth. Mat. Paris.

1189. ligieuses. Ce qui acheva de verifier la revelation que l'on disoit en ce tems-là qu'un Religieux avoit euë, lors que priant pour la prosperité du Roy, il avoit receu cette réponse, qu'il ne comprit pas alors, & que l'évenement à fait entendre : *Il portera mon signe, & en le portant il sera fort tourmenté : le ventre de sa femme s'élevera contre luy, & enfin il sera voilé entre les voilées.* En effet, comme il prit la Croix pour la Guerre Sainte, il porta le signe de JESUS-CHRIST, & il fut peu aprés fort tourmenté par la cruelle persecution que ses propres enfans luy firent, jusques à la mort, aprés laquelle il fut inhumé dans un Chœur de Religieuses voilées.

Chron. Ion Bromp. Neubrig.

Roger. Chron. Ion. Brompton.

Il faut rendre justice à la memoire de ce Prince, qui a esté mélé si avant dans cette Croisade, quoy-qu'il n'y ait jamais eu part, pour en avoir differé l'effet trop long-tems, par la guerre dont il fut cause. Henry II. François de

nation, & né dans la ville du Mans, qu'il appelloit sa bien-aimée, fut asseurement le plus grand, & le plus puissant Roy que l'Angleterre ait jamais eû ; & il eût même encore esté le plus heureux, s'il n'eust pas esté pere, & si vers la fin de son Regne de trente-cinq ans, il n'eût pas eu en teste le jeune & invincible Philippe Auguste, dont la fortune, soûtenuë de son courage & de sa prudence, fut comme le frein fatal, qui, suivant la prediction de Merlin, dompta ce fier Leopard ; ou comme la digue qui arresta tout court, & rompit le cours impetueux de ce torrent de puissance & d'ambition, qui menaçoit d'innonder tout le reste de la France, dont Henry occupoit déja une bonne partie. Car outre l'Angleterre, où il regnoit, l'Irlande qu'il avoit conquise, & l'Ecosse qu'il s'étoit renduë tributaire, il possedoit la Normandie, qui fut la succession de sa mere l'Imperatrice Mathilde, fille

1189.

Rad. de Diceto.

1189. de Henry I Roy d'Angleterre; du côté de Geoffroy Comte d'Anjou, son pere fils du Comte Fouques, il avoit l'Anjou, le Maine, la Touraine, une grande partie du Berry; & de l'Auvergne, dont il prétendoit être Souverain; & de celuy de sa femme la Reine Eleonor, que Loüis le Jeune quitta par un Jugement Canonique, il eût la Gascogne, la Guienne, & le Poitou, & les autres Païs qui en dépendent. Outre que la Bretagne vint encore à Geoffroy son troisiéme fils, qui en avoient épousé l'heritiére: de sorte qu'il étoit presque aussi puissant au deçà de la mer, comme vassal du Roy de France, qu'il l'étoit comme Roy d'Angleterre, & Seigneur d'Irlande, au delà. Il étoit d'une mediocre stature, & d'une taille peu avantageuse, étant extrémement gras & replet, quoy qu'il fût tres-sobre, & qu'aprés les affaires ausquelles il s'attachoit avec grande application, il fut continuellement en

en action, soit en voyage, ou à 1189.
la promenade, soit dans les exercices violens du manége, & de la chasse, pour dissiper ce trop de graisse, qui venoit de sa complexion sanguine : au reste, d'un temperament sain & robuste, ayant la poitrine large, la teste fort grosse, les yeux bleus, fins, & pleins de feu, le poil d'un plomb un peu fort, & tirant assez sur le roux, la voix casse, la parole rude, & la mine fiére. Pour de l'esprit, il en avoit de l'adroit, & du penetrant, mais plus rusé qu'un Prince ne le doit avoir, l'ayant encore cultivé par l'étude des bonnes Lettres, pour soûtenir une certaine éloquence aisée, & une grande facilité de s'exprimer; qui luy étoit tres-naturelle. Et dans l'ame il avoit un si grand fonds de vices, & de vertus, de perfections naturelles, & de defauts mélez les uns avec les autres; que s'il n'y a pas lieu d'asseurer qu'il fut fort bon Prince, on ne peut pas dire auf-

1189. si absolument qu'il fut méchant, étant doux & humain à tout le monde, quand il se trouvoit en quelque danger ; rude, fier, & severe, quand il se voyoit asseuré; complaisant au dehors, & fâcheux dans son domestique, liberal envers les étrangers, & en public; avare envers les siens, & trop ménager en particulier ; promettant beaucoup, & tenant fort peu ; haïssant la contrainte, & aimant la liberté, jusqu'à ne vouloir pas être esclave de sa parole, & de sa foy, qu'il ne faisoit point de scrupule de violer, rendant la justice, mais un peu tard, & encore assez souvent pour de l'argent, qu'il aimoit excessivement, & qu'il tiroit de ses sujets avec avidité, mais aussi qu'il n'épargnoit pas pour acheter la paix, laquelle il aimoit mieux que la guerre, quoiqu'il la fist en Capitaine, & en Soldat, quand il y étoit obligé, témoignant beaucoup de tendresse & de bonté pour ses soldats,

quand il apprenoit qu'ils étoient tuez, & plaignant bien plus les morts, qu'il n'aimoit les vivans; caressant fort les Gens d'Eglise, & sur tout les Evêques, qu'il aimoit extrêmement d'avoir auprés de soy, mais ne se souciant gueres de leurs franchises, & de leurs privileges, ausquels il avoit peu d'égard; aimant passionnément ses enfans; mais faisant naître des querelles entre eux, pour empêcher, par la guerre qu'ils se feroient les uns aux autres, qu'ils ne la luy fissent à luy-même, ce qui luy réüssit si mal, qu'ils s'unirent tous ensemble contre luy; magnanime, & généreux dans ses entreprises, mais si ambitieux, qu'il disoit ordinairement que toute la Terre ne devoit pas suffire aux desirs d'un Prince fait comme luy; également constant dans sa haine & dans son amitié, qu'il ne changeoit pas aisément, grand protecteur des veuves, & des orphelins, des pauvres opprimez,

1189.

Guil. Neub. Chronic. I. Brompt.

& des personnes sans appuy, dont
1189. il prenoit grand soin, sur tout de ceux qui avoient fait naufrage sur les côtes d'Angleterre, ayant aboli la barbare coûtume qu'on avoit de se jetter sur eux, & de les dépoüiller encore du peu qui leur restoit; grand amateur de la tranquilité publique, laquelle il maintint tellement dans ses Etats, par la rigoureuse Justice qu'il fit faire de tous les scelerats, qu'il en extermina tous les voleurs, & les meurtriers, pieux, & craignant Dieu, & reservé à l'égard des gens d'Eglise, depuis la penitence publique qu'il fit aprés le Martyre de Saint Thomas.

Mais toutes ces vertus, que l'on n'a pas dû supprimer, furent deshonorées par de grands vices, & principalement par l'impudicité, & par l'avarice, qui fit, qu'outre ses trop grandes exactions, il protegea toûjours les Juifs, jusqu'à dissimuler leur insolence contre les Chrétiens, à cause du grand

gain qui luy revenoit des uſures
de ces perfides, auſquelles il avoit 1187.
part; il laiſſoit même vaquer les
Evéchez pluſieurs années, afin de
joüir de leurs revenus, diſant,
pour s'excuſer par une mauvaiſe
raiſon, qu'il valoit beaucoup mieux
que cét argent fût employé pour
les affaires du Royaume, que pour
entretenir le ſuperbe train, les voluptez, & les délices de ſes Evêques, qui étoient tout du monde,
& n'avoient rien des vertus de
ceux de l'ancienne Egliſe. Mais en
parlant de la ſorte, il ſe condamnoit luy-même, en excuſant une
grande faute par une autre beaucoup plus grande qu'on luy reproche, qui eſt d'avoir donné les
Evéchez à des gens, que les deſordres de leur vie ſcandaleuſe en
avoient rendus tout-à-fait indignes. Il y devoit pourvoir de bonne-heure, & faire en ſorte que
leurs grands revenus fuſſent bien
adminiſtrez ſelon les regles de l'Egliſe, en y nommant de bons ſu-

jets, comme il fit ſur la fin de ſon
1189. regne, & de ſa vie, lors que, pour
Henric. Knyghton. reparer en quelque façon cette faute, dont eût grand ſcrupule, il nomma à l'Archevêché de Cantorbery Baudoüin Moine de Ciſteaux, tres-excellent homme, & à l'Evêché de Lincolne, Saint Hugues le Chartreux, celuy de tous les Prelats de ſon tems, qui a repris les vices des Rois avec plus de ſainte liberté, de cette merveilleuſe autorité que la ſainteté de ſa vie luy avoit aquiſe. Enfin de grand mélange de vertus & de vices dans ce Roy, fut auſſi accompagné de celuy de la bonne, & de la mauvaiſe fortune, avec cette difference, que la bonne dura prés de trente ans d'un regne tres-floriſſant & tres-heureux, & la mauvaiſe, ne les perſecuta que les cinq dernieres années de ſa vie, particulierement depuis que par ſon invincible opiniatreté à refuſer la paix aux conditions ſi juſtes qu'on luy offroit, il fut cauſe de

cette guerre qui retarda prés de deux ans, du côté de la France, & de l'Angleterre, l'effet de la Croisade, que l'Allemagne commença toute seule avec beaucoup de courage & de zele. 1189.

Car aussitôt aprés la Conference de la campagne de Gisors, où les deux Rois prirent la Croix, Henry Cardinal d'Albano, Legat du Pape, & Guillaume Archevêque de Tyr, passerent en Allemagne, pour porter aussi l'Empereur à l'entreprise de la Guerre Sainte. C'étoit le fameux Frideric de Suaube, premier de ce nom, qui, aprés avoir assisté si glorieusement son oncle l'Empereur Conrad à la seconde Croisade, luy avoit succedé à l'Empire, qu'il gouvernoit depuis trente-six ans avec beaucoup de gloire & de bonheur, ayãt laissé par tout dans l'Allemagne, dans la Pologne, & dans l'Italie, de tres-illustres marques de la grandeur de son courage, de son esprit, de ses vertus, & de

Roger. Magn. Chr. Belgic.

1189. ses belles actions. Et si l'on pouvoit abolir la funeste memoire du Schisme qu'il fit dans l'Eglise par un malheureux engagement, & qu'il soûtint si long-tems par ses armes, on pourroit dire que la sienne doit être honorée comme celle du plus grand Prince que l'Empire eust encore eu depuis Charlemagne. Il étoit alors en l'âge d'environ soixante-huit ans, d'un port extrêmement majestueux d'une taille qui surpassoit la mediocre, avec une merveilleuse proportion de toutes les parties de son corps, à qui la vieillesse, qui ne faisoit que le rendre plus venerable, n'avoit rien ôté de sa force naturelle, qu'il avoit tres-grande, accompagnée d'une admirable souplesse & agilité pour toutes sortes d'exercices, ayant avec cela le tour du visage tres-beau, & tous les traits fort delicats, les joües pleines, les sourcils grands, les yeux tres-doux, & neanmoins vifs, & perçans; la parole agreable, la

Godefr. Viterb. Abb. Vesp. Cuspin. an. in Frider. Hist. Hier. inc. auth.

bouche riante, & l'air ſi enga- 1189.
geant, que celuy auquel il faiſoit l'honneur de parler en particulier ſeulement une fois, ne ſe pouvoit défendre de ſes charmes; & il luy laiſſoit ſon image ſi profondement gravée dans l'eſprit, & dans le cœur, qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle s'effaçat, & qu'il ne l'eût preſque toûjours preſent à la memoire. Pour le poil, comme l'âge l'avoit changé, il l'avoit tout blanc, ce qui luy donnoit encore plus de majeſté; quoy que naturellement il l'eût roux, ce qui luy aquit le ſur-nom de Barbe-rouſſe, que ſes belles & glorieuſes actions ont rendu auſſi celebre dans l'Hiſtoire, que les autres plus éclatans qu'on a donnez aux Princes les plus renommez, pour faire leur éloge en un ſeul mot, qui les diſtingue. Pour les perfections de l'ame, elles ſurpaſſoient encore de beaucoup en luy celles du corps. Car il avoit l'eſprit fort beau, la memoire tres-heureuſe, ce qui,

1189. avec une longue experience, & le ſoin qu'il prenoit de s'inſtruire de toutes choſes, luy aquit une infinité de belles connoiſſances, qui pouvoient l'égaler aux plus habiles hommes de ſon tems ; étant au reſte extrêmement ſage, & judicieux, humain, liberal, affable à tout le monde, s'abbaiſſant juſqu'aux moindres de ſes ſujets ; mais terribles à ſes ennemis, & aux rebelles, Grand Capitaine, tres-vaillant de ſa perſonne, intrépide dans les perils, & toûjours égal à ſoy-même, dans l'une & dans l'autre fortune, quoy qu'il ait aſſez rarement experimenté la mauvaiſe.

Etant tel que je viens de le décrire, & enſuite également craint, aimé, & reſpecté de tous les Princes de l'Empire, il avoit convoqué une Diéte generale à Mayence, au quatriéme Dimanche de Carême de l'année onze cens quatre vingts huit. Les Legats s'y rendirent ; & aprés qu'on y eût heureuſement

Annal. Godefr. Monach. Otto à S. Blaſ.

accordé tous les diferends qui restoient encore entre quelques Princes & Villes de l'Empire, ils firent les mêmes remontrances pour le secours des Chrétiens de la Palestine, qu'ils avoient faites peu auparavant aux Rois de France & d'Angleterre. Frideric, qui depuis plus de dix ans, s'étoit pleinement reconcilié avec l'Eglise, avoit déja formé la genereuse resolution de luy satisfaire, en portant, pour Jesus-Christ, contre les Sarasins, les mémes armes qu'il avoit employées contre elle, par le malheur des tems. Il demanda neanmoins sur cela l'avis de l'Assemblée, mais d'une maniere qui fit assez connoître ce qu'il avoit dans l'ame. Car il proposa seulement, s'il étoit à propos, non pas qu'il refusât cette assistance, que Jesus-Christ même luy demandoit, ce qui seroit une lâche & honteuse ingratitude, dont l'Assemblée sçavoit qu'il ne pouvoit être capable; mais s'il differeroit enco-

1189.

1189. te à prendre la Croix, aprés que les François & les Anglois l'avoient prise avec tant d'ardeur. Alors tous les Princes & les Prelats, & tous les Deputez des Villes s'écrierent tout d'une voix, comme si l'Emperur les eût en même tems tous animez de son courage & son zele : *Que sans differer il falloit prendre la Croix, pour faire voir à tout le monde que la nation Germanique, principalement sous un tel Empereur, ne cederoit jamais en zele, non plus qu'en valeur, ni à la France, ni à l'Angleterre.* Il n'en fallut pas d'avantage, pour conclure la Guerre Sainte, & la Croisade. L'Empereur à cét instant même, descendant de son Trône, receû la Croix par les mains des Legats assistez de Godefroy Evêque de Vvirtzbourg. Frideric Duc de Suaube, son second qui l'avoit déja prise de lui-même, quand on apprit la funeste nouvelle de la perte de Jerusalem, la receut encore en ceremonie, aprés

Roger. Godefr. Mon. Ann.

l'Empereur ſon pere. La pluſpart de ceux qui ſe trouverent à cette Aſſemblée, ſuivant un ſi illuſtre exéple la prirent auſſi avec une incroiable ardeur. Les principaux furent Leopold Duc d'Auſtriche, Bertold Duc de Moravie, Herman Marquis de Baden, les Comtes de Naſſau, de Thuringe, de Miſſen, de Hollande, & plus de ſoixante autres des plus ſignalez Princes de l'Empire; les Evêques de Beſançon, de Cambray, de Munſter, d'Oſnabrug, de Miſſen, de Paſſau, de Vvirtzbourg, & plus de dix autres, tous leſquels, avec les Legats, allérent prêcher la Croiſades dans leurs Dioceſes, & par toute l'Allemagne, où une infinité de gens de toute ſorte de condition ſe croiſérent. Mais l'Empereur, qui avoit connu par experience, à la ſeconde Croiſade, qu'une trop grande multitude ne fait que mettre l'embaras, le trouble, & la famine dans une armée, fit publier un Edit, par lequel il

1189.

Chr. M.S. Alber. Monach. Tagenon. deſcrip. Exped.

Otto à S. Blaſ. Ap-pen. ad Ott. Friſin. c. 31.

1187. défendoit étroitement à ceux qui n'auroient pas dequoi faire la dépense du moins de trois marcs d'argent, pour se pourvoir des choses necessaires à un si long voyage, de s'y engager, ni de s'enrôller; & commandoit aux plus riches de faire le plus de préparatifs qu'ils pourroient, pour s'en servir dans la necessité. Il donna ordre ensuite que tous les Croisez se rendissent sous leurs Enseignes à Ratisbonne, au mois d'Avril de l'année suivante, protestant qu'il s'y rendroit lui-même sans y manquer, pour le jour de la feste de Saint George, & qu'il partiroit aussitôt aprés, sans attendre les autres.

Godefrid. Monach.

Cela fait, il envoye quatre differens Ambassadeurs à tout autant de Princes, avec lesquels ils falloit necessairement traiter, avant que de rien entreprendre. Henri Comte de Dietz alla vers Saladin, pour le sommer de rendre toute la Terre Sainte, qu'il avoit usurpée sur

Godefrid. Monach.

1189.

les Chrétiens, & le Bois de la ſainte Croix, qu'il avoit pris à la bataille de Tiberiade, & pour luy déclarer la guerre, s'il refuſoit de ſatisfaire l'Empereur. Je ne rapporte pas ici les Lettres de ces deux grands Princes, qu'on fit courir en ce tems-là, parce qu'il paroît clairement qu'elles ſont faites à plaiſir, mais avec peu d'art, & ſans aucune vray ſemblance. Godefroy Baron de Vviſenbach fut au Soudan d'Iconium, qui faiſoit ſemblant d'eſtre fort ami des Chrétiens, & qui promit, avec de grandes proteſtations d'amitié, que luy & tous les ſiens ſeroient toûjours au ſervice de l'Empereur, qui pourroit paſſer librement ſur ſes Etats, comme ſur les ſiens propres. Frideric écrivit auſſi en même tems à l'Empereur de Conſtantinople, & luy envoya demander paſſage ſur ſes Terres, & des vivres, en payant. Il le promit d'aſſez mauvaiſe grace, & ne renvoya l'Ambaſſadeur que quand ceux du

Roger Red de Dic. Hiſt Hier. inc' Auth. Ma Paris. Godefrid. Monach.

Niut.

1189. Soudan d'Iconium passerent par Constantinople pour aller faire en Allemagne les offrés & les complimens de leur Maître, à l'Empereur. Enfin, l'Archevêque de Mayence fut celuy de tous ces Ambassadeurs qui réüssit le mieux, ayant obtenu de Bela Roy de Hongrie, tout ce qu'il voulut; à sçavoir, la Princesse sa fille pour Frideric Duc de Suaube, fils de l'Empereur, & la seureté du passage & des vivres, à un prix tres-raisonnable, pour l'Armée. Ainsi, toutes les choses étant disposées pour commencer cette grande entreprise, Frideric, qui avoit passé tout le Carême & les Fêtes de Pâques à Ratisbonne, pour y attendre les Croisez, en partit vers la fin du mois d'Avril, avec tous ceux qui s'y étoient rendus, & descendit par le Danube, jusqu'à Presbourg, où le jour de la Pentecôte il tint une Assemblée Generale des Princes, des Prelats, & des hauts Officiers de son armée, pour en regler la

Tagonon. Ort. à S. Blas.

Godefrid. Monach. Ort à S. Blas.

marche, & pour y établir un bon 1189.
ordre, contre toutes sortes de cri-
mes, & de licence, par de bonnes
Loix, qu'il étoit resolu de faire *Ott. à S. Blas.*
observer tres-exactement, comme
il fit durant tout le voyage. En
suite, aprés avoir fait couronner
Roy des Romains, Henry son fils *Arnold. Lubec. Chr. Sclav. l. 3. c. 29.*
aîné, il se met en marche avec une
belle & florissante armée, d'envi-
ron cent cinquante mille hom-
mes, tous gens d'élite, traverse
toute la Hongrie avec le Roy Be-
la, qui l'alla recevoir sur la fron-
tiere, & le conduisit jusques à
Belgrade; d'où aprés huit jours de
repos, il entre dans la Bulgarie,
qu'il ne pût passer, qu'en prés de *Godefrid. Monach. Tagenon. descript. Exped.*
deux mois, parce qu'il luy fallut
souvent combattre contre ces peu-
ples barbares, qui luy dressoient
par tout des embûches sur son
passage, & dont il ne se pût defaire,
qu'en faisant border le chemin,
de part & d'autre, d'une infinité de
ces voleurs, qu'il faisoit pendre aux *Ott. à S. Blas.*
arbres, à mesure qu'on les prenoit.

1189. Mais il eut encore bien plus à faire, quand il fut entré sur les Terres de l'Empire, où croyant passer en ami, & avoir toutes sortes de rafraîchissemens pour son armée, comme on le lui avoit promis, il ne trouva par tout que des ennemis armez contre lui, par la perfidie de l'Empereur Grec, laquelle enfin ne manqua pas de retomber sur lui, comme il étoit arrivé aux deux Comnénes ses prédecesseurs Alexis & Manuel, dans les deux premieres Croisades. Ce Prince étoit Isaac l'Ange, qui avoit esté proclamé Empereur, cinq ans auparavant, dans la sedition que lui-méme avoit excitée contre le cruel Andronic, qui le vouloit faire perir. C'étoit un homme qui avoit peu d'esprit & de cœur, mais beaucoup de presomption & de vanité; quoi-qu'il fist paroître tous les defauts, & tous les vices qui sont les plus capables de faire mépriser un Prince, étant bizarre jusqu'à la folie,

Nicetas in Isaac. l. 3.

extrêmement leger & inconſtant, 1189.
lâche voluptueux, effeminé, ſottement prodigue, & baſſement avare, aimant à recevoir de toutes ſortes de perſonnes, juſqu'à des bagatelles, & ne faiſant nulle difficulté de prendre tout ce qui touchoit ſon inclination, juſques-là même qu'il raviſſoit, par un horrible ſacrilege, ſans aucun ſcrupule, les ornemens & les joyaux des Egliſes, pour s'en parer, & leurs vaſes ſacrez, pour s'en ſervir en ſes feſtins, quoi que par une étrange bizarrerie il fit profeſſion d'eſtre fort dévot à la Vierge, à laquelle il faiſoit de magnifique offrandes, pour l'honorer dans ſes Images, qu'il luy conſacroit les plus riches du monde, & toutes brillantes de pierreries ; au reſte, homme ſans foy, & ſans honneur, qui n'aimoit qu'à joüir des biens, & des douceurs de l'Empire, lequel il s'étoit ſottement promis qu'il poſſederoit plus de trente ans, & dont il abandonnoit tout le ſoin

1189. à quelque Favori, qui étoit tantôt un vieux Eunuque, & tantôt un jeune garçon, à peine sorty de l'école, auquel il se laissoit mener comme un aveugle, & conduire comme un enfant. Voilà quel étoit cét Isaac, qui, aprés avoir promis le passage, & toute sorte d'assistance à Frideric, fit tout ce qu'il pût contre luy, particulierement pour deux raisons.

Rad. de Dicer. Guilel. Neubr. l. 4. c. 13. Chronic. I. Brompt. Nicetas in Isaac l. 2.

La premiere est, que Saladin l'avoit si bien sçeu amuser, par de vaines promesses de luy donner la Palestine, s'il empêchoit les Occidentaux de passer, qu'il fit alliance avec luy, en s'obligeant même de luy envoyer ses galeres, & que les Ambassadeurs, que ce Prince avoit à la Cour de Constantinople, y étoient traitez avec des honneurs extraordinaires. La seconde, qu'il se laissa sottement seduire par les impostures d'un fourbe signalé, dont il faut que je raconte l'avanture. C'étoit un Venitien, qui s'étant fait naturaliser

Grec à Conſtantinople, y avoit pris le nom de Doſithée, & s'étoit rendu Moine dans le celebre Monaſtere de Studius, d'où il eſperoit qu'il pourroit un jour monter aux plus grandes dignitez de l'Egliſe. Soit que cét homme fût extrémement habile dans l'art de bien faire des horoſcopes ou qu'il en ſceut un autre criminel & dangereux, ou, ce que je croirois plus aiſément, qu'il fît hardiment le Prophete, à tous hazard, & avec ſeureté, n'y ayant rien à prendre pour luy, qu'un peu de credit, ſi ſes propheties ne s'accompliſſoiét pas; il eſt certain qu'il avoit prédit à Iſaac, long-tems auparavant, qu'il ſeroit un jour Empereur. Cette prediction l'avoit ſi bien mis dans ſon eſprit, & luy avoit donné tant de créance & de conſidérations, qu'il le croioit comme un Oracle; & il n'y avoit rien qu'il ne fît pour luy. Et quelque tems aprés, comme il étoit extrêmement leger, aiant fait dépoſer coup 1189.

sur coup, sous de faux prétextes,
1189. deux Patriarches de Constantinople, qu'il avoit luy-même élevez à cette dignité, il lui prit une forte envie de transferer son Dosithée de la Chaire de Jerusalem, dont il ne possedoit que le seul titre, à celle de la Ville Imperiale. Mais il trouvoit un grand obstacle à l'accomplissement de son desir, parce que dans le Code de l'Eglise Orientale, il y avoit certains Canon déja vieux de plus d'un siécle, qui défendoient ces sortes de translations, particulierem̃et d'une Metropolitaine, & beaucoup plus d'une Patriarchale à une autre. Pour surmonter cette difficulté, il se servit d'un assez plaisant artifice, qui apparemment lui fut suggeré par son fourbe de Dosithée, & qui d'abord luy réüssit. Il avoit à sa Cour le fameux Theodore Balsamon, celuy de tous les Grecs, qui étoit estimé le plus habile dans la science des Canons, dont il nous a laissé une compilation tres-peu fidelle,

afin de pouvoir attaquer, comme il fait eternellement, l'Eglise Romaine, dont il se declare l'implacable ennemi en toutes les occasions. 1189.

Cét homme estoit Patriarche d'Antioche, où il n'avoit aucun pouvoir, parce que cette ville étoit encore sous la domination des Latins, qui y avoient le leur, sans y vouloir souffrir un Schismatique. Or comme l'Empereur connoissoit son humeur ambitieuse, & qu'il étoit capable de dire, & de faire tout ce qu'on voudroit, pourveu qu'il la pût satisfaire; il l'appelle un jour en particulier, & en luy faisant une fausse confidence, il se plaint à lui du peu d'habiles gens qu'il y avoit parmi les Ecclesiastiques, & dans les Monasteres, d'où la science & la vertu sembloient être bannie: de-sorte qu'en tout son Empire, il ne trouvoit pas un homme qui pût remplir le Siege vacant de Constantinople, de la maniere qu'il le souhaitoit, pour

1189. faire honneur à son Eglise, & pour s'opposer, aux Latins. Aprés quoy il luy dit, comme en luy ouvrant son cœur, que ne connoissant que luy seul, qui fût capable de soûtenir, par son merite, une si grande dignité, il y avoit déja longtems qu'il l'eût fait passer du Patriarchat d'Antioche, dont il n'avoit effectivement que le titre, à celuy de Constantinople, où il pourroit faire valoir les Grands talens que Dieu luy avoit départis, & singulierement cette profonde connoissance qu'il s'étoit aquise des Loix, & de la discipline de l'Eglise. Mais qu'il n'avoit osé l'entreprendre, parce qu'il avoit toûjours oüy dire, que les Translâtions ne pouvoient estre legitimes, selon les Canons. Toutefois que si luy, qui en sçavoit plus que tous les autres, & qu'on tenoit pour un Oracle en ces sortes de choses, pouvoit une fois montrer, & persuader au monde, en interpretant les Canons, qu'elles se pouvoient

voient fort bien faire selon l'esprit
de l'Eglise, en certaines occasions, 1189.
comme elles s'étoient faites autrefois, il en auroit la plus grande
joie du monde ; & que, sans differer un seul moment, il le nommeroit à la chaire de Constantinople. Il n'en fallut pas davantage, pour faire succomber Theodore à la tentation de posseder une si haute dignité, qui persuada, sans peine, cét ambitieux. Il répond sur le champ à l'Empereur, que sa Majesté sera satisfaite, & qu'il tournera, sans difficulté, les Canons à son avantage. Car voilà la foiblesse déplorable de la pluspart des hommes, qui au lieu de regler leurs passions, en les soûmettant à la Loy, veulent au contraire regler la Loy, en l'accommodant à leurs passions, pour se pouvoir persuader, par leurs fausses subtilitez, qu'elle ne leur est nullement contraire.

L'Empereur l'ayant fait donner si heureusement dans le piege, as-

1189. semble dés le lendemain, dans Sainte Sophie, tous les Evêques, qui étoient toûjours en grand nombre à la Cour. On proposa devant luy si cette sorte de Translation étoit permise, selon les Canons. Balsamon, qui n'avoit pas manqué d'instruire ses confreres, durant la nuit, montra, par plusieurs celebres exemples de l'antiquité, que les anciens Canons ne les défendoient pas absolument; mais qu'ils réformoient seulement l'abus que l'on en pouvoit faire. Tous ses partisans, qu'il avoit gagnez, & tous les autres, qui n'étoient pas à beaucoup prés si sçavans que lui, particulierement dans le Droit Canon, furent du mesme sentiment. Ainsi il passa, sans difficulté, à cét avis; & la Translation, qui effectivement se peut faire pour un plus grand bien, fut ensuite autorisée, & confirmée par les Lettres Imperiales. Aprés quoy l'Empereur, qui avoit tout ce qu'il prétendoit, nomma Dosithée Pa-

triarche de Conſtantinople ; & ſe moquant de Theodore, il le laiſſa, 1189.
comme il étoit auparavant, avec ſon vain titre de Patriarche d'Antioche. Doſithée neanmoins, qui avoit fait ſon entrée dans Conſtantinople, avec toute la pompe & la magnificence d'un Triomphateur, ne joüit pas long-tems du fruit de cette fourberie. Car les Evêques ne pouvant ſouffrir qu'on les eût joüez de la ſorte, firent tant de cabales contre luy, & gagnerent ſi bien le peuple, qui le haïſſoit, pour ſa vie tout-à-fait indigne de ce haut rang ; que l'Empereur, qui l'avoit voulu maintenir par force, craignant quelque grande ſedition, fut enfin contraint de l'abandonner, & de ſouffrir qu'on le deposât, deux ans aprés, & qu'on mît en ſa place George Xiphilin : de ſorte qu'il perdit encore celle de Patriarche de Jeruſalem, qui étoit déja remplie par un autre.

Mais cependant, comme tandis

1189. qu'il occupoit la Chaire de Constantinople, il gouvernoit absoment l'esprit de l'Empereur, & le tournoit par ses fourberies, comme il vouloit, il luy fit accroire que Frideric n'alloit point du tout avec une si puissante armée faire la guerre à Saladin, pour delivrer Jerusalem, mais qu'il se servoit finement de ce pretexte, pour couvrir le dessein qu'il avoit de se rendre maître de Constantinople. Puis, en contrefaisant le Prophete, & en luy montrant certaines bizarres figures, qu'il disoit avoir esté tracées par Salomon, & qui signifioient les choses à venir, il l'asseura que ce Prince entreroit dans Constantinoples par la porte Xylocernos, tout joignant le Palais des Blaquernes ; qu'il y feroit d'abord mille choses abominables, mais qu'il en seroit aprés griévement puni. Et il luy disoit toutes ces folies d'un air si affirmatif, & si serieux, que ce ridicule Prince, pour détourner l'effet de ces pre-

dictions, fit murer cette porte des Blaquernes ; & montrant les fenêtres de la plus haute des cinq tours de ce Palais, & deux dards qu'il tenoit ordinairement dans la main gauche, il se ventoit, avec un geste menaçant que sans se donner la peine de sortir en bataille à la campagne, il donneroit de-là tout droit dans le cœur de Frideric & de ses Allemans: ce qui l'exposoit, comme un fou, à la risée de ceux qui l'entendoient. 1189.

Il ne laissa pas neanmoins, avec toute sa sotte vanité, de donner tous les ordres necessaires, pour empécher le passage à l'armée de l'Empereur, auquel il fit en même tems un furieux outrage. Car comme Frideric, avant qu'il approchât de ses frontiere, luy eût envoyé l'Evêque de Munster, avec le Comte Robert de Nassau, & le Comte Vvaram en ambassade, pour le prier de tenir le passage libre, & des vivres prêts, suivant leur traité : ce perfide, aprés les

Anon. App. ad Radev. Tagenon. Godefrid. Monach.

1189. avoir d'abord assez bien receus, les fit jetter, huit jours aprés, chargez de fers, dans un cachot, en violant d'une maniere si barbare, le droit des gens, pour faire plaisir aux Ambassadeurs de Saladin, qui faisoient tous leurs efforts, pour l'engager tellement à faire la guerre à Frideric, qu'il ne s'en pût dedire. Ainsi, suivant l'avis de son Dosithée, qui étoit d'intelligence avec ces Sarasins, il arma puissamment, & envoya Manuel son cousin, & son Grand-Escuyer, avec une Armée tres-nombreuse, & avec ordre de disputer tous les passages aux Allemans, & de leur couper les vivres. Mais la lâcheté de ces Grecs ne fut qu'un foible obstacle aux forces invincibles de Frideric : car ne pouvant seulement soûtenir la veuë du Duc de Suaube, qui marchoit à eux l'épée à la main, à la teste de l'avant-garde, ils prirent aussitôt la fuite, & abandonnerent les barricades, & les retranchemens.

Idem. Tagen de Exp. Asiat.

Nicet.

Tagenon. de sc. Exp.

qu'ils avoient faits au premier pas des montagnes, qu'il falloit passer, pour entrer dans la Thrace. Toute l'Armée ensuite s'y étant jettée, l'Empereur lui permit, pour punir la perfidie du Grec, d'y vivre à discretion, comme elle fit, ayant trouvé par tout, à la campagne, car c'étoit au mois d'Aoust, une prodigieuse abondance de vivres, que les Grecs n'avoient pû encore serrer dans les villes, selon l'ordre qu'ils en avoient. 1189. *Otto à S. Blas. Godefrid Monach. Tagenon.*

Ce qui acheva de les perdre, fut la folle & insuportable vanité d'Isaac, qui envoya dire à Frideric, en le traitant brutalement, de haut en bas, & sans lui donner le titre d'Empereur, *Qu'il n'y avoit que celuy de Constantinople qui le fût; Que s'il vouloit le reconnoître en cette qualité pour maître, & lui donner tout autant d'ôtages qu'il en demanderoit pour asseurance qu'il n'entreprendroit rien contre son service; & qu'il luy donneroit la moitié de toutes les conquêtes qu'il feroit sur* *Godefrid. Monach. Tagenoni*

1189. *sur les Sarasins, alors on se pourroit résoudre à lui donner le passage qu'il demandoit.* Soit que l'Empereur Grec eût commandé qu'on parlât en cette maniére, qui étoit assez de son Caractere, & de son genie, ou que ses Envoiez, comme l'asseure Nicétas, eussent outrepassé leurs ordres, quoy que Frideric en fut vivement piqué, il ne voulut pas pourtant encore éclater jusqu'à ce qu'on eût delivré ses Ambassadeurs. C'est pourquoy il se contenta de répondre, avec un soûrire, qui témoignoit beaucoup d'asseurance, & tres-peu d'aigreur, *Qu'il esperoit en Dieu, & en tous ces braves gens qui l'accompagnoient; qu'il ne seroit pas necessaire qu'on en vint à une pareille composition. Qu'au reste, quand leur Maître luy auroit renvoyé ses Ambassadeurs, qu'il tenoit dans les fers avec tant d'inhumanité, contre le droit des gens, à l'opprobre du nom Chrêtien, qu'il exposoit ainsi à la risée des Sarasins, il feroit en sorte qu'il auroit*

Godefrid. Monach. Tagenon. desc. Exp. Asiat.

ſuite de ſe loüer de luy, ſauf en toutes choſes l'honneur de Dieu, & celuy de l'Empire. Aprés quoy s'avançant toûjours, ſans attendre de réponſe, & s'emparant, ſans reſiſtance, de toutes les Places, ſur ſon paſſage, il alla camper le vingt-cinquiéme d'Aouſt, à la veuë de Philippopoli, grande ville, & riche, ſur l'Hebre, ſituée entre trois collines, au pied du Mont-Hemus. 1189.

Ibid. Gouefrid. Monach. Ott. à S. Blaſ.

L'Hiſtorien Nicetas Acominatus, homme de qualité, & premier Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur, gouvernoit alors la Province de laquelle cette ville étoit la Capitale. Comme il recevoit tous les jours des ordres differens, par la legereté de ſon Maître, qui vouloit tantôt qu'il fît travailler à ſes fortifications, & tantôt qu'il les démolît, il ſe trouva ſurpris: de ſorte qu'il fut contraint de ſe ſauver avec les principaux de la ville, où Frideric logea toute ſon armée, pour

Nicet. in Iſaac. l. 2.

1189. *Nicet. Godefrid. Monach. Tagenon. Ott. à S. Blas.* s'y rafraîchir dans l'abondance de toutes sortes de provisions qu'on y trouva : car la ville étoit tres-riche par le commerce qu'elle avoit avec les Armeniens, qui en peuploient une grande partie, & qui aimoient extrémement les Francs. Quatre jours aprés, Manuël General de l'armée des Grecs étant *Nicet. Tagenon.* continuellement sollicité par l'Empereur, qui l'accusoit de lâcheté, s'approcha jusques à six milles de Philippopoli, avec ordre exprés de combattre. Mais il sçavoit si peu la Guerre, que quelque coureurs Allemans, qui s'étoient approchez des ennemis, pour les reconnoître, ayant appris de quelques prisonniers qu'ils étoient *Nicetas.* presque tous sortis en desordre, pour les surprendre, prirent la résolution d'aller eux-mêmes au devant d'eux, & de les attaquer; & ils le firent avec tant de succés, que toute cette armée de lâches, croyãt avoir toutes les forces de Frideric en teste, se mit honteusement en

fuite dés le premier choq, & laiſ- 1189.
ſa la campagne libre aux Allemans, qui depuis ce tems-là n'y trouverent plus d'ennemis en ce corps d'armée. Enſuite, aprés avoir pris quelques fortes places, qui étoient défenduës par des Alains, que Saladin avoit envoyez au ſecours des Grecs, on fit paſſer par le fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent, pour donner de la terreur à tous les autres. Puis on s'empara de Nicopolis, d'Andrinople, & de toutes les villes qui ſont entre la Mer Egée & le Pont-Euxin, en s'étendant par tout à droit & à gauche, ſans trouver aucune réſiſtance, juſques aux portes de Conſtantinople.

Godefrid. Monach. Ott. à S. Blaſ Tageno. Anon. Epiſt. in App. ad Radev.

Ce fut pour lors que le perfide Iſaac, reduit aux dernieres extrémitez, renvoya les Ambaſſadeurs de Frideric, & lui demanda humblement la paix. Il lui offrit auſſi tous les vaiſſeaux qui lui ſeroient néceſſaires, pour paſſer en Aſie, le ſuppliant au reſte, que ce paſſa-

ge ſe fît au plûtoſt, & qu'on luy
1189. donnât des ôtages pour ſa ſeureté.
Godefrid. Monach. Mais Frideric, qui vouloit abbaiſſer l'orguëil de ce Prince foible & préſomptueux, qui ne l'avoit traité juſqu'alors que de Roy des Allemans, luy fit bien voir qu'il étoit l'Empereur des Romains, en répondant en Ceſar à ſes Ambaſſadeurs, *Que c'étoit au vainqueur de faire la loix au vaincu; Que c'étoit à celuy qui avoit conquis la Thrace, d'en diſpoſer comme il trouveroit bon; Qu'il leur déclaroit donc que la ſaiſon étant déja trop avancée; Il paſſeroit l'hiver en Thrace avec toute ſon armée, pour punir leur Maître, de ce qu'il avoit retardé ſi long-tems ſon voyage, par ſa perfidie, en luy donnant la peine de le batre, & de prendre ſes villes, où il n'avoit plus aucun droit. Toutefois que s'il ſouhaitoit qu'on luy fit quelque grace, il falloit qu'il luy tint preſts, pour Paſques de l'année prochaine, autant de vaiſſeaux qu'il luy en faudroit*

pour paſſer en Aſie, par l'Helleſpont; & que pour s'aſſeurer de ſa parole, à laquelle on ne pouvoit plus ſe fier, il vouloit avoir en oſtage vingt-quatre des principaux Officiers & Seigneurs de la Cour, & huit cens autres qu'il falloit qu'on luy envoyât avec les Ambaſſadeurs du Soudan d'Iconium, qu'il retenoit à Conſtantinople contre le droit des Gens. Qu'avec cela l'on pourroit l'aſſeurer, même avec ſerment, que l'on n'en vouloit nullement à ſon Empire, comme il ſe l'étoit imaginé, ou plûtoſt, comme il avoit fait ſemblant de le croire, pour avoir un ſi mauvais pretexte de violer ſa foy, 1189. *Tagenon. deſcrip.*

Il n'y a rien de plus inſolent qu'un lâche ſuperbe dans la proſperité, quand il ſe voit fort élevé. Il n'y a rien de ſi bas, & de ſi rampant que luy, quand on a domté ſon orgueïl en l'abbaiſſant. Cét Iſaac, qui diſoit auparavant, avec une extrême inſolence, qu'il étoit l'unique Empereur & Maître des Rois, aprés Dieu, fut encore *Godefrid. Monach.*

1189. trop heureux d'accepter un traité si desavantageux, & si humiliant pour lui. Il en envoya la ratification, avec les Ambassadeurs, les ôtages, & de grands presens, à l'Empereur, qui passa l'hiver à Andrinople, jusqu'à ce que Pasque approchant, il se rendit à Callipoli, où il vouloit traverser l'Hellespont. Il ne manqua pas d'y trouver beaucoup plus de vaisseaux encore qu'Isaac n'en avoit promis : de sorte qu'il y en avoit, tant en barques, qu'en brigantins, en galéotes, & en galéres, jusques à quinze cens ; tant ce pauvre Prince avoit haste de se délivrer de ces dangereux hôtes, qui s'étoient parfaitement remis de leurs fatigues, & enrichis, à ses dépens, dans un si bon quartier d'hiver. Ainsi l'armée, à laquelle plusieurs nouveaux Croisez s'étoient venu joindre, & qui se trouvoit du moins aussi florissante qu'elle étoit en sortant d'Allemagne, aiant commencé à passer, le jour du Ven-

Nicetas. Tagenon. descrip Exp.

Ann. 1190.

Nicetas Godefrid. Monach.

Tagenon. descr Exp. Asiat.

dredy Saint, vingt-troisiéme de Mars, traversa l'Hellespont en sept jours. Ce fut avec tant de bonheur, qu'il ne se perdit pas un seul homme dans ce passage, par les soins qu'en prit l'Empereur, qui se défiant toûjours de la foi des Grecs, & craignant qu'ils n'entreprissent de donner sur les derniers, quand les premiers seroient passez, ne voulut s'embarquer que le dernier, comme il fit, le septiéme jour, qu'il alla joindre heureusement son armée dans l'Asie, auprés de Lampsaque. 1190.

Idem. Godefrid. Monach. Nicetas.

Dés le lendemain il se mit en marche; & quittant le chemin de la main gauche, qu'il avoit trouvé trop difficile, quand il accompagna son oncle l'Empereur Conrad, il prit à droit, du côté de la mer, en traversant la Mysie, la Troade, la Phrygie, & la Lydie, par les villes de Thyatire, & de Philadelphie jusqu'au Meandre, qu'il passa prés de Laodicée, où l'armée reposa durant quelques

Tagenon. Godefrid. Monach.

1189. jours. Les habitans de cette ville-là lui fournirent toutes sortes de rafraîchissemens, avec une ardeur incroyable, ce qui surprit agréablement l'Empereur. Cela luy fit croire que le Soudan d'Iconium, dont la domination s'étendoit de ce côté-là jusques au Méandre, vouloit garder inviolablement la parole qu'il luy avoit donnée, & qu'il luy donnoit encore tous les jours par ses Ambassadeurs qui le suivoient. Mais il ne fut pas si-tost arrivé à cette dangereuse montagne, qui est à la source du Méandre, & que la défaite de l'arriere-garde de l'armée Françoise, sous Loüis le Jeune, avoit renduë celebre, qu'il trouva des ennemis en teste; & il apprit bien-tost aprés, que ce Prince perfide & infidelle ne lui avoit fait tant de belles promesses, que pour l'attirer dans le piége qu'il luy avoit tendu, par une insigne trahison. Ce qui doit apprendre aux Princes Chrétiens, qu'ils doivent prendre des précau-

Nicetas. Tagenon.

Tagenon. descr. Exp. Asiat.

Histor. Hierosf. incer. Auth.

tions, & des ſeuretez extraordinaires, quand la neceſſité de leurs affaire les oblige de traiter avec des gens, qui n'ayant point de vraye foy à l'égard de Dieu, n'en gardent pas, trop ordinairement aux hommes. 1190.

Ce Soudan étoit Caïcoſroës, qui fut, dix ans aprés, dépoüillé de ſes Etats, par ſon frere Rucratin, & puis rétabli par les Grecs. Ce Prince avoit fait alliance depuis peu avec Saladin, qui luy avoit donné ſa fille pour ſon fils Melich, qui luy ſucceda. Il avoit encore une ſecrete intelligence avec Iſaac, qui s'entendoit avec ces deux Soudans contre les Latins, qu'il haïſſoit mortellement, comme faiſoient tous les Grecs, particuliérement en ce tems-là. Ainſi tous les Ambaſſades que ce perfide avoit envoyées à Frideric, & qu'Iſaac avoit fait ſemblant de retenir par force à Conſtantinople, n'étoient que pour le mieux tromper, & pour l'attirer au delà de Laodicée. V. C. du Freſ. Stemm. Sult. Icon. in N. ad. Hiſt. Comm. Hiſt. Her. inc. Auth. Orr. à S. Blaſ.

1190. dans des païs deserts, d'où il avoit fait enlever tout ce qu'il y avoit de vivres, afin d'y faire perir l'armée, & par la faim, & par la multitude infinie des troupes qu'il avoit amassées de toute l'Asie, pour la harceler sans cesse, & pour l'attaquer à tous les passages. En effet, on trouva que les détroits étoient occupez par les Turcs. Ils furent neanmoins si lâches, qu'ils ne pûrent seulement soutenir le premier choq des Allemans, qui en firent un grand carnage, & mirent tout le reste en fuite. Ils se rallient le lendemain, & viennent en bien plus grand nombre, mais plûtôt en voleurs, qu'en soldats, harceler l'armée de tous côtez à grands coups de pierre & de fléche, en se sauvant aprés à toute bride, aprés avoir tiré; puis retournant de même, sans jamais donner lieu aux Allemans, pesamment armez, de les pouvoir joindre; & aprés avoir combatu de la sorte toute la journée, pour les fa-

Anon. Ep. in App. ad Radev.

tiguer, ils s'emparent durant la nuit, des avenuës extrêmement étroites d'une autre montagne, par laquelle il falloit necessairement que l'armée passât. 1190.

Alors Frideric, qui donnoit ordre à tout avec une incroyable presence d'esprit, s'avisa d'un beau stratagême, qui luy réüssit parfaitement. *Nicetas.* Il divisa son armée en deux, & en laissa la moindre partie dans le camp, qui étoit au pied de la montagne. Puis faisant semblant d'avoir peur des Turcs, & de desesperer de pouvoir forcer le passage, il marcha dés le matin, avec la plus grande partie d'un autre côté, comme s'il eût cherché quelqu'autre passage. Il ne fut pas fort éloigné, que les Turcs crûrent effectivement que la peur le faisoit fuïr, & que la haste qu'il avoit euë de se tirer d'un si mauvais pas, luy avoit fait abandonner son camp. L'envie de le piller, & l'avarice, qui étoit la passion dominante de ces Barba-

1190. res, les aveugla tellement, qu'ayant abandonné leur poste, ils coururent en desordre au camp, qu'ils croyoient trouver sans defense. Mais ceux qui le gardoient se defendirent vigoureusement, tandis que l'Empereur, rebroussant chemin, au signal qu'on luy fit de la fumée, leur vint donner à dos: car alors étant enfermez entre deux puissant corps, ils furent la pluspart taillez en pieces, & le reste se dissipa, laissant le passage libre à l'armée victorieuse.

Tagenon.

Frideric toutefois ne croyoit pas encore qu'il fût trahi par le Soudan d'Iconium, parce que ses Ambassadeurs, qui étoient à sa suite, luy disoient toûjours, que ces gens-là, qu'ils desavoûoient hautement, n'étoient point de leurs troupes. Mais il fut bientôt desabusé: car environ la Fête de l'Ascension, qui étoit le troisiéme de May, les Ambassadeurs du Soudan se sauverent la nuit, enleverent Godefroy Interprete de l'Empereur; &

Tagenon. descr. pr. Godofr. id Monach.

à l'endroit même où le Soudan 1190.
Chisiaſtlan, pere de celui-cy, avoit defait l'armée de l'Empereur Manuel quatorze ans auparavant, il trouva plus de trente mille hommes en corps d'armée, pour s'opposer à son passage, en des détroit, qui pouvoient estre aisément gardez par tres-peu de troupes. Les Turcs ayant fait de grands amas de pierres, pour en accabler les nôtres à grands coups de fronde, & en faisant rouler les plus grosses sur eux du haut des rochers qu'ils occupoient. Mais l'adresse de Frideric tira encore heureusement l'armée de ce danger. Car ayant promis la vie à un prisonnier qui s'offroit, moyennant cette grace, de le conduire par un autre chemin sur le sommet de cette montagne, qui avoit plus de trois mille de hauteur; il la passa le méme jour, quoy qu'avec une extrême difficulté, & avec perte de plus de mille chevaux, d'autant de bêtes de charge, qui tom-

Epist. inc. Auth in Append. ad Radev. Godefrid. Monach.

Idem.

Tagenon.

1190 boient dans les précipices, à droit & à gauche.

Comme l'on fut descendu dans la plaine, on y campa; pour s'y rafraîchir un peu, dans un lieu tres-commode pour le fourage. Mais les Turcs, qui remplissoient

Epist. Anon. in App. ad Radev.

de leur effroyable multitude tout le païs, étant accourus de toutes parts, durant toute la nuit, pour se joindre aux premiers, se jetterent le lendemain sur l'arriere-garde, tandis qu'une partie des leurs, qui l'avoient coupée, l'attaquoient de front. Ce fut un des plus grands

Tagenon. Godefrid. Monaca.

combats, & des plus dangereux qui se soient donnez durant tout ce voyage. Mais les Ducs de Suaube. & de Moravie, & le Marquis de Baden, qui commandoient les troupes de ce corps, combatirent avec tant de courage, & de conduite; qu'ils mirent en fuite les ennemis, aprés en avoir laissé sur

Epist. Anon. Idem. Godefrid. Monach.

la place une grande partie, sans avoir perdu qu'un des leurs; mais il y en eut beaucoup de blessez

entre lesquels Frideric, fils de l'Empereur, eût deux dents cassées d'un grand coup de fronde, & l'on perdit une partie considérable du bagage sur lequel les moins vaillans d'entre les Turcs, qui étoient en plus grand nombre que les autres, se jettérent durant le combat. Aprés cela, comme les troupes ennemies croissoient toûjours de plus en plus, ont eût des allarmes continuelles, & il fallut presque toûjours estre sous les armes, pour se défendre de ces Infidelles, qui attaquoient, jour & nuit, presque sans relâche, quoy qu'ils fussent toûjours battus; & qu'une fois, entre autres, qu'ils osérent attaquer le Camp durant la nuit, on en eût tué plus de six mille, entre lesquels se trouvérent trois cens soixante quatorze des plus considérables de leurs Officiers.

1190.

Hist. Hierosf. inc. Auth. Ott. à S. Blas.

Epist. Anon. in App. ad Radev.

Mais enfin toutes ces victoires ne purent délivrer l'armée du plus dangereux de ses ennemis, qui fut la famine: car tous les vivres qu'on

1190. avoit portez étant consumez dans une si longue marche, ou perdus avec la perte des sommiers, & d'une partie du bagage; & toute la campagne étant ou sterile & inhabitée, ou desolée, par les ennemis qui avoient fait un horrible degast par tout, il en fallut venir jusqu'à manger les mulets & les chevaux, qui d'ailleurs ne pouvoient être conservez, faute de fourage: de sorte qu'il n'en resta que tres-peu dans l'armée, & de ce que la plupart étoient si maigres & si foibles, que leurs maîtres, bien loin d'en être soulagez durant leur marche, étoient contraints de les mener eux-mêmes par la bride. Sur quoy je ne puis taire une des plus belles actions qui se soient jamais faites, & que l'Historien Nicetas, tout Grec qu'il étoit, a voulu consacrer à la mémoire de la posterité, comme un prodige de valeur, comparable à ceux que la fable a inventez, pour faire les Heros des premiers siécles

Ott. à S. Blas. Hist. Hie Godefrid. Monach. Tagenon.

Nices. l. 1.

ſiecles. Un Cavalier Allemand, d'une taille & d'une force extraor- 1190.
dinaire, ne ſe pouvant reſoudre, comme beaucoup d'autres, à ſe défaire de ſon cheval, qui pour ſa foibleſſe, n'eſtoit plus guere en eſtat de le porter, marchoit à pied, en le mettant à petits pas, bien loin aprés les autres, lors qu'il ſe vit tout-à-coup attaqué de cinquante des plus vaillans d'entre les Turcs, qui côtoyoient toûjours l'armée, & qui ſe mirent tous enſemble à décocher leurs fléches contre luy. Mais ce vaillant homme les regardant d'un œil fier & mépriſant, recevoit tous les coups dans ſon bouclier qu'il tenoit de la gauche, dans laquelle il avoit paſſé la bride de ſon cheval; & tenant de l'autre ſon épée, alloit toûjours ſon chemin, ſans ſe détourner d'un ſeul pas, & ſans s'arreſter, juſqu'à ce qu'un d'entre eux, plus reſolu que les autres, laïſſant ſon arc, & pouſſant ſon cheval, alla fondre ſur luy, le ſa-

1190. bre à la main, & luy en déchargea de toute sa force un grand coup, qui ne fit non plus que contre un rocher. Alors ce fier intrepide ne pouvant assener son coup à son aisé de bas en haut, s'adresse au cheval, & luy ramene un tel coup de son épée, qu'il luy fauche par le milieu, les deux jambes de devant: & comme en même tems le pauvre cheval fut tombé sur ce reste de jambes, sans que le Cavalier pour cela fût encore hors de selle, il luy déchargea en cét instant un si furieux coup sur la teste, que l'ayant fendu jusqu'au dessous de la ceinture, l'épée donna même au travers de la selle jusqu'au cheval, qui en receut une blesseure. Cela épouvanta si fort ses compagnons, que prenant ce soldat pour un demon plûtost que pour un homme, ils se mirent à fuïr, laissant là ce Heros, qui poursuivit froidement son chemin jusques au camp, où il arriva long-tems aprés les autres.

Cependant l'Empereur s'avançoit toujours vers Iconium, dans la rasolution de perir, ou de prendre la ville, pour punir le Soudan de son horrible perfidie, & pour rafraîchir son armée aprés tant de fatigues. C'est pourquoy ces lâches Barbares craignant cét affront, & croyant d'autre part qu'ils n'auroient affaire qu'à des gens demi-morts de faim, se resolurent enfin de l'attendre en pleine campagne, avec toutes leurs forces, & de hazarder la bataille. En effet, ayant ramassé toutes les troupes, & fait une armée de plus de trois cens mille hommes, ils parurent l'onziesme de May, à la veuë de l'armée Chrêtienne, sous la conduite de Melich, fils aîné du Soudan. Il étendit ses troupes à droit & à gauche, sur toutes les hauteurs qu'il occupoit aux environs, tant que la veuë pouvoit porter, afin de donner plus de terreur aux Chrétiens, qui, aprés avoir perdu un grand nombre de leurs sol-

1190.

Tagenon.

Tagenon. descr. Ex. Asiat.
Anon. Ep.

Anon. Ep. in App. ad Radev. Godefrid. Monach.

1190. dats, & la plufpart de leurs chevaux, par le manquement de vivres, & de fourage, dans une marche si difficile de prés de trois mois, n'étoient plus que comme une poignée de gens, en comparaison d'une si épouvantable multitude. L'Empereur, qui étoit l'un des plus grands Capitaines du mõde, trouva moyen de profiter de cela même que les ennemis faisoient pour en tirer de l'avantage, en lui donnant beaucoup de crainte, par la presence de toutes leurs forces, qu'il pouvoit découvrir tout d'une veuë. Car il fit semblant d'en estre effrayé; & aprés avoir témoigné, durant quelque tems, une contenance peu asseurée, par les changemens qu'on luy voyoit faire dans l'ordre de sa bataille, il fit faire à ses troupes un mouvement, qui donna lieu au Turcs de croire qu'il ne songeoit plus à combatre, mais à se retirer. Alors les premiers escadrons de ces Barbares, croyant déja qu'ils

Tagenon. descrip. Exp. Asiat.

tenoient la victoire entre leurs mains, & qu'ils alloient faire changer la retraite en une fuite manifeste, descendent des montagnes dans la pleine, avec precipitation, & courent en desordre à toute bride, avec des cris épouvantables selon leur coûtume, aprés ces pretendus fuïards. Mais ceux-ci tournant teste tout-à-coup, se jettent sur eux l'épée à la main, & les contraignent, aprés en avoir étendu plusieurs sur la place, de fuïr eux-mémes, & de se sauver en confusion, sur les montagnes, dans le gros de leur armée, qui n'étoit pas encore descenduë. Les deux jours suivant se passerent en de legeres escarmouches; mais le troisiéme, qui étoit le lendemain de la Pentecoste, il en fallut enfin venir à une bataille generale.

1190.

Tagenon. Anon. Epist. Godef. id. Monach. Ep Anon

Melich, qui avoit trop de troupes pour les ranger en bataille commodément dans le terrain qu'il occupoit, divisa son armée en deux

1190. grands corps, qu'il poſta l'un aprés l'autre ſur deux collines ſeparées d'une vallée, où il pouvoit envoyer des troupes, pour ſoûtenir ceux de la premiere colline, en même tems qu'elles ſeroient ſoûtenuës de ceux qui avoient leur poſte ſur la ſeconde. Il commandoit le premier corps, & ſes freres étoient à la teſte de l'autre, qui

Tagenon de Jer. Exp. Aſiat.

ſervoit d'arriere-garde. L'Empereur prit de ſon côté l'avant-garde, & donna l'arriére-garde à commander, à ſon fils le Duc de Suaube, qui avoit ordre de le ſoûtenir, en le ſuivant de prés; afin de faire un plus puiſſant effort en donnant tous deux enſemble, preſque en même tems, ſur le premier corps de l'ennemi. Comme la montée de la colline, ſur laquelle il étoit en bataille, n'étoit nullement difficile, l'Empereur ayant eſſuyé une prodigieuſe décharge de fléches, & de pierres, qui ne firent pas grand effet, eût bien-toſt joint les premiers eſcar-

drons des ennemis. Ils firent d'abord quelque resistance, contre leur coûtume, qui étoit de ne combattre jamais de pied ferme, mais seulement en voltigeant, & en fuyant, & puis retournant à la charge, comme faisoient les anciens Parthes, dont la pluspart de ces Barbares estoient descendus. Aussi la resistance dura peu. Ces gens accoûtumez plûtôt au brigandage qu'aux combats, n'ayant pû soûtenir le furieux choc de ces Allemans, dont le seul visage leur faisoit peur, & qui firent à grands coup de lance, d'épée, & de hache d'armes, un horrible carnage de ceux, ou qui oserent les attendre, ou qui n'eûrent pas le moyen de fuïr assez viste, s'entrempêchant les uns les autres dans leur fuite, pour l'embaras où leur trop grande multitude les avoit jettez. Des plus braves, qui combatirent quelque tems de pied ferme, il y en eut plus de dix mille étendus sur la place. Melich, qui combatit

1190.

Godefrid. Monach.

1190. *Tagenon. Anon. Epist.* tres-vaillamment, fut renversé de son cheval d'un coup de lance, & quatre des plus grands Satrapes du Soudan furent tuez à ses côtez. Ce ne fut qu'à grand' peine, qu'ayant été promtement remonté, & voyant que toute l'avant garde étoit defaite, il se sauva sur la colline, où l'arriere-garde, commandée par ses freres, étoit en bataille. Mais ell n'y fut pas long-tems. Elle estoit à demi-défaite par la peur qui l'avoit saisie, en voyant le massacre, & la déroute de lavant-garde, & la fuite du General, qui en se sauvant avec les fuyards, apportoit la terreur, & la confusion dans ses escadrons. C'est *Tagenon.* pourquoy aussitôt qu'elle vit l'Empereur, qui aprés avoir marché sur le ventre à tout ce qu'il trouva dans la vallée, s'avançoit en bon ordre, & à petits pas, contre elle vers la colline, elle se mit d'elle-même en fuite sans l'attendre, & courut à bride abbatuë, vers Iconium, ayant toûjours à ses trousses

les Chrétiens, qui poursuivirent les fuyards jusqu'à la nuit. 1190. Godefrid. Monach.

Ce qu'il y eût de plus merveilleux en cette victoire, est que le Vainqueur ne fit presque aucune perte: ce que plusieurs attribuerent à la protection particuliere de saint George, & de saint Victor, qu'on reclamoit ordinairement dans l'armée, & que quelques-uns asseuroient avoir veû combatre devant les escadrons, soit qu'il y eût eu en effet quelque chose d'extraordinaire, comme il est quelquefois arrivé, selon le témoignage mesme de l'Ecriture; soit que pour avoir souvent oüi dire qu'on avoit veû des escadrons celestes, durant la premiere Croisade, à la bataille d'Antioche, l'imagination de quelques-uns, preoccupée de ce recit, & imprimée de ces idées, se formât de pareilles apparitions. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'un Cavalier de reputation, & nullement visionnaire, appellé Loüis de Helfenstein, asseura le même

Tagenon. Godefrid. Monach.

Anon. Ep. in App. ad Radev.

chose à l'Empereur, & luy prote-
1190. sta devant toute l'armée, sur son serment, & sur sa foy de Pelerin voüé du Saint Sepulcre, & de Croisé, qu'il avoit veu plus d'une fois Saint George, à la teste des escadrons, tourner les ennemis en fuite, ce qui fut aprés confirmé par les Turcs mêmes, qui disoient avoir veû à la teste de l'armée Chrétienne, certaines troupes toutes vêtuës de blanc, que l'on ne trouvoit plus parmi les nôtres. J'avoüe qu'on n'est point du tout obligé de croire à ces sortes de visions qui sont sujettes, la pluspart du tems, à de grandes illusions; mais je sçay bien aussi qu'un Historien ne doit pas, de son autorité, rejetter celles qui son soûtenuës d'un témoignage aussi remarquable que celuy-cy; & que si on lui laisse la liberté de ne les pas croire, il n'a nul droit en les supprimant, d'oster à ses Lecteurs celles qu'ils ont, aprés les avoir leuës, d'en juger ce qu'il leur plaira

Comme ces Barbares se rallioient avec autant de facilité qu'ils prenoient la fuite, Melich ayant promtement rassemblé ses troupes auprés d'Iconium, envoya dire à l'Empereur, de la part du Soudan, qu'on étoit prest de lui donner passage, & de lui fournir des vivres en abondance, pouveu qu'il payât seulement, pour la forme, trente-mille écus, & qu'il fist ceder au Soudan ce que les Chrétiens Armeniens possedoient dans la Cilicie, que les Historiens de ce tems-là, pour cette raison, confondent souvent avec l'Armenie. A cela, Frideric répond sur le champ, doucement, & paisiblement, selon sa coûtume, mais magnifiquement & en Cesar, *Qu'un Empereur Romain, principalement à la teste d'une Armée de Croisez, pour delivrer le Sepulchre de* JESUS-CHRIST, *ne marchande pas le passage, pour l'acheter à prix d'argent, & qu'il sçait se l'ouvrir plus promptement, & plus noblement par le fer, com-*

1190.

Tagenon. descrip. Exped. Asiat.

1190. *me il apprendra bientôt au Soudan.* Et dés le jour suivant, sans attendre d'autre réponse, il leve son Camp, qui estoit à la veuë d'Iconium, & s'avance vers la ville pour l'attaquer.

Iconium qu'on appelle aujourd'huy Cogny, Capitale de la Lycaonie, & de tous les Etats du Soudan qui comprenoient, outre cette Province, la Pisidie, la Cappadoce, la Pamphilie, & l'Isaurie, ce qui est à peu prés ce qu'on a nommé depuis la Caramanie, est encore maintenant une assez bonne ville, & bien munie, où le Pacha Gouverneur de la Province fait sa residence. Mais elle étoit en ce tems-là beaucoup plus grande, tres-riche, & tres-peuplée, entourée de bonne murailles, & fortifiée de quantité de belle tours, d'une grande épaisseur, & d'une hauteur extraordinaire; outre qu'elle avoit, en forme de Citadelle, un tres-grand Château, situé sur une montagne qui commande à la

Orr. à S. Blas.

ville. Et au rapport d'un Ecrivain qui fut à cette guerre, elle ne cedoit point en grandeur à celle de Cologne, qui est une des plus grandes, & des plus considerables villes d'Allemagne. Les dehors en étoient aussi tres beaux, & sur tout du costé de l'Occident, où l'on voyoit un grand Parc fermé de murailles, dans lequel les Soudans avoient bâti deux magnifiques Palais, pour s'y divertir durant les chaleurs de l'Esté. Il y avoit aussi aux environs quantité de jardins, qui rendoient cette avenuë tres-agreable, mais aussi assez difficile, parce qu'on y avoit logé force soldats, qui pouvoient décocher leurs fléches à couvert, contre ceux qui en approchoient. L'Empereur neanmoins, ayant fait prendre à chaque Cavalier, un fantassin en croupe, qui se levant sur le cheval, pouvoit combattre de prés ceux qui defendoient ces clos, s'en empara tres-aisément & y logea toute l'armée, resolu

1190.
Tagenon. Godefrid. Monach. Anon. Ep. in App. ad Radev.
Godefrid. Monach. Tagenon. Anon. Ep.
Nicetas.

1190. d'insulter la ville dés le lendemain dix-huitiéme de May, quoy-qu'elle fust defenduë par une partie de l'armée des ennemis, tandis que l'autre qui s'étoit renforcée jusqu'au nombre de deux cens mille hommes, étoit en campagne, pour prendre l'occasion de donner à dos aux Chrétiens, s'ils entreprenoient d'attaquer la ville.

Tagenon. Si-tôt donc que le jour parut, l'Empereur, sans plus s'arrêter aux propositions de paix que le Soudan faisoit, pour l'amuser, divise *Godefr. Mon.* son armée en deux corps. Il donne le premier au Duc de Suaube son fils, accompagné de Florent Comte de Hollande, pour attaquer la ville; & il retient l'autre, pour s'opposer aux ennemis, qui *Tagenon. Ann. Ep.* voudroient leur donner à dos. Jamais entreprise ne parut plus temeraire, & ne fut plus heureuse que celle-cy. Le Soudan, qui étoit sorti pour repousser les assaillans, ne vit pas plûtost les premiers escadrons, qui couroient la lance

baiſſée contre luy, que ſaiſi d'une lâche crainte de la mort, & ne croyant pas la pouvoir éviter que par la fuite, il tourna honteuſement le dos, & entraîna, par ſon exemple, tous ſes gens, qui furent pourſuivis de ſi prés par les Allemans, que ſans leur donner le loiſir de fermer les portes, ils entrerent avec eux dans la ville. D'abord ils firent main-baſſe ſur tout ce qui ſe rencontra dans les places, & dans les ruës, ſans diſtinction d'âge, ni de ſexe, afin d'obliger tout le reſte à ſe retirer promptement dans les maiſons, en leur laiſſant la place libre. Le Soudan ſe ſauva à grand' peine dans le Château avec ſes fils, & ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans ſa Cour, que le Duc de Suaube avoit vivement pourſuivi l'eſpée dans les reins, en abbatant, & en tuant tout ce qu'il rencontroit, juſqu'à la porte de la Fortereſſe. Ainſi cette grande Ville fut priſe, dans cét effroyable deſordre, que

1190.

Tagenon. deſcript. Exped. Aſiat.

1190. causa la peur d'un seul homme ; & le victorieux s'en rendit maître sans aucune perte, bien plus encore par la lâcheté des vaincus, que par sa valeur, qui ne parut que dans sa resolution, n'ayant point trouvé d'ennemy qui luy donnât lieu de l'exercer dans l'execution d'une si genereuse entreprise.

Cependant l'Empereur, qui ne sçavoit pas le succés de cette attaque de la Ville, étoit aux mains avec la grande armée des ennemis. Car ceux-cy sçachant qu'il n'avoit que la moitié de la sienne, l'avoient attaqué avec plus de resolution qu'ils n'en avoient encore témoigné, dans l'esperance qu'ils avoient de pouvoir aisément envelopper une si petite armée, qui ne pourroit resister à deux cens mille hommes, qui donneroient dedans, tout à la fois, de tous costez. En effet, ils le firent d'abord en si bon ordre, & avec tant de vigueur, en tirant tous ensemble de toutes parts, avec des cris

épouvantables,& faiſant voler une multitude infinie de traits, de fléches,& de pierres avec leurs frondes, & leurs arcs, que les Chrétiens, en ſi petit nombre, encore tout fatiguez de la marche, & des combats des jours precedens, & tout percez de l'horrible pluïe qu'il avoit fait durant toute la nuit, commencerent à deſeſperer de la victoire, & de leur vie. Les Evêques mêmes, & les Prêtres s'étant revêtus de leurs rochets, de leurs ſurplis, & de leurs étoles, n'attendant plus que le coup de la mort, offroient à Dieu leur vie en ſacrifice, & exhortoient à grands cris, les ſoldats d'en faire autant, à leur exemple.

1190.

Godefrid. Monach.

Tagenon. deſcript. Exped.

Mais l'Empereur, qui tout preſt qu'il étoit de mourir pour l'amour de JESUS-CHRIST, étoit pourtant fort reſolu de vaincre pour ſa gloire, pouſſant ſon cheval au travers des rangs, qu'il animoit du geſtes & de la voix, s'alla mettre à la tête des eſcadrons plus avancez;

1190. & regardant ses gens d'un œil qui leur lançoit ses faux jusques dans le fond de l'ame, & leur communiquoit la même ardeur dont son cœur estoit animé : *Qu'attendez-vous, Compagnons*, leur dit-il, *allons sous les Enseignes du Victorieux de la mort de* Jesus-Christ, *qui nous appelle à la victoire. Ce n'est pas en attendant la mort, mais c'est en la donnant aux ennemis, que nous vaincrons.* Et là-dessus il pousse son cheval dans le plus épais des escadrons des Turcs, tout couvert de sueur & de sang qu'il étoit déja ; & son courage lui fournissant de nouvelles forces, il se jette sur eux, abbatant, renversant, & tuant, à grands coups de sabre, à droit & à gauche, tout ce qu'il rencontre. Tous les soldats, animez par cét exemple, & par la veuë du danger où le Prince s'exposoit pour eux, devenus tout-à-coup de nouveaux hommes, comme s'ils n'eussent pas encore commencé à combattre, le suivent avec

tant d'ardeur, d'impetuosité, & 1190.
de furie, que ces escadrons n'ayant pû soûtenir ce terrible choc, & s'étant renversez sur les autres, la terreur se jetta dans tout le reste de l'armée, qui se mit en desordre, & un moment aprés en fuite, selon la coûtume de ces Barbares, qui se sauverent dans les montagnes, aprés avoir laissé dix mille des leurs sur la place.

Aprés cette execution, l'Empereur, sans vouloir que l'on s'amusât à poursuivre ses fuyards, mena ses soldats victorieux dans la ville, dont il venoit d'apprendre la prise, & où il fut receu comme en triomphe, par son fils. On en donna le pillage à l'armée, qui y trouva plus de richesses qu'elle n'en pouvoit prendre, & une prodigieuse quantité de provisions, pour s'y rafraîchir, aprés tant de travaux. L'Empereur eut entre autres choses pour sa part, plus de cent mille marcs, tant d'or que d'argent, qui furent trouvez dans le Palais

1190. de Melich & que Saladin luy avoit donnez pour la dot de sa fille. Le lendemain l'Empereur fit chanter publiquement la Messe dans Iconium, en action de graces d'une si memorable victoire, & le Soudan se voyant assiegé dans le Château, dont il ne pouvoit échapper, luy demanda humblement la paix, à telles conditions qu'il luy plairoit. Frideric, qui n'avoit autre dessein que de s'avancer promptement vers la Syrie, pour y combatre Saladin, aprés avoir reproché publiquement à ce miserable Soudan sa perfidie, luy fit grace, & luy promit même de luy rendre sa ville en l'état où elle étoit, pourveu seulement qu'il luy fournît des vivres tant qu'il marcheroit sur ses Etats, & que pour gage de sa foy, il luy donnât vingt Otages, que l'Empereur choisit entre les plus grands de la Cour; & aprés sept jours de repos, que l'armée eust pour se remettre, partie dans la ville, & partie dans le parc du

Otto de S. Blas. Tagenon. Anon. Epist.

Soudan, il se remit en marche, & arriva le trentiéme de May à Laranda, sur les frontieres de la Cilicie au pied du Mont-Taurus, d'où l'on ne laissa pas d'emmener les Otages du Soudan, parce que les sujets avoient encore harcelé l'armée sur sa marche. 1190. *Tagenon.*

Le Mont-Taurus est le plus grand, & le plus haut de tous ceux de l'Asie, & qui prenant plusieurs differens noms, dans les Provinces qu'il coupe, ou qu'il separe les unes des autres, tant audeçà, qu'au-delà de l'Eufrate, retient particulierement celui de Taurus dans la Cilicie. Il la separe de l'Isaurie, de la Lycaonie, de la Cappadoce, & de la petite Armenie, par une longue chaîne de montagnes & de rochers extrêmement rudes & affreux, qui se levant du bord de la mer à l'Occident vers les confins de l'Isaurie, se courbent, en forme de croissant; & aprés avoir fait un grand demi-cercle, reviennent enfin a- *Strabo Plin. & aliq.* *Cur. l. 3.*

bouţir au même rivage du côté de
1190. l'Orient auprés de la ville d'Iſſus,
Laiazzo. ſi celebre pour la bataille qu'Alexandre le Grand gagna contre Darius, dans les détroits de ces montagnes. Elles ſont au reſte ſi couvertes de nége, pour leur exceſſive hauteur, qu'on ne les peut gueres paſſer qu'en Eſté, & tellement entrecoupées de precipices, & ſi droites, & ſi eſcarpées, qu'elles ſont entierement inacceſſibles, excepté par trois paſſages extrêmement étroits, & de tres-difficile accez, qu'on appelle Pyles, ou Portes, par l'une deſquelles il faut neceſſairement que l'on paſſe, quand on veut entrer dans la Cilicie. Ce fut par celle de ces trois entrées qui regarde la Cappadoce, & la Lycaonie, que l'Empereur, aprés avoir repoſé quelque tems à Laranda, commença à s'engager dans les montagnes, qu'il ne puſt paſſer qu'en pluſieurs jours, avec une extréme difficulté. Il receut durant ce fâcheux paſſa-

ge, avec beaucoup de joye, Livon Prince d'Armenie, frere de Rupin de la Montagne, & les principaux du Païs; qui vinrent au-devant de luy, pour luy rendre leurs respects, & pour luy offrir tout ce qu'ils avoient de biens & de forces. Et aprés les avoir congediez, en retenant six d'entre eux, pour l'accompagner, il acheva enfin, le matin du dixiéme jour de Iuin, de se debarasser de ces rochers, & descendit dans la valées, qui est arrosée du fleuve Cydnus. 1190. Tagonon. Godefrid. Monach. Orr. a S. Blas.

Cette riviere sort du mont Taurus, du côté de la Capadoce; d'où estant entrée dans la Cilicie, par un des vallons que forment ces montagnes, elle roule doucement ses eaux, extrêmement pures & fraîches, dans un lit de gravier tres-net, & qui n'est pas trop spacieux, jusqu'à ce qu'ayant traversé la fameuse ville de Tharse, elle se décharge dans la mer. L'Histoire l'a renduë celebre, par l'extrême danger qu'Alexandre courut de la Strabo. Plin. Plut. in Alex. Qu. Cur. l. 3.

1190. vie, pour s'estre baigné dans ses eaux trop froides, durant la plus grande chaleur du jour, au cœur de l'Esté, & tout échauffé qu'il estoit de la marche qu'il avoit faite : mais l'accident encore beaucoup plus funeste qui survint à l'Empereur Frideric, pour la mesme cause, nous en doit rendre la memoire odieuse. Car ce jour-là mesme, qui estoit un Dimanche, veille de la feste de Saint Barnabé, ce grand Prince, aprés avoir dîné sur le bord de cette riviere, qu'il avoit déja passée, voyant cette eau, qui luy sembloit si agreable; & d'ailleurs ne pouvant souffrir la chaleur excessive qu'on sentoit en cette saison, sans y apporter un remede qui luy étoit si facile, & qu'il aimoit naturellement, se voulut absolument baigner, quelque chose qu'on luy pût dire pour l'en détourner : mais il ne fut pas si-tost dans le fleuve, au milieu duquel il se jetta, que le froid excessif de cette eau le saisissant tout-à coup,

Tagenon Anon. Ep. Godefr. Monach.

Ott. à S. Blas. Iac. de Vitr. Tagenon.

Ott. à S. Blas. Godefrid. Monach.

à-coup, & penetrant par les pores, que l'excés du chaud qu'il faisoit, avoit extrêmement ouverts, combattit avec tant de violence la chaleur naturelle, qu'il en tomba soudain en defaillance, & se laissa ensuite aller au fond de l'eau. On l'en retira neanmoins qu'il estoit encore en vie; & l'on asseure que quand la connoissance luy fut revenuë, il remercia Dieu de ce qu'il luy faisoit la grace de l'appeller au tems qu'il accomplissoit le vœu de son pelerinage; & ils ajoûtent, qu'en luy recommandant son ame, & luy offrant sa vie en sacrifice, pour la rémission de ses pechez, il expira. Je sçay que plusieurs Ecrivains rapportent la chose autrement, & qu'ils disent que son cheval s'étant abbatu sous lui, il se noya, comme il passoit en Armenie une riviére appellée Salef: mais comme les plus anciens Historiens, les contemporains, & même ceux qui y étoient presens, marquent positivement les uns le

1190. Ott. à S. Blaf.

Sanut.

Ott. à S. Blaf. Godefrid Monach. Tagenon. disc. Exp Asiat.

1190. fleuve Cydnus, & les autres une riviere auprés de Tarse, dans laquelle il se noya, en se baignant aprés dîner, & qu'un de ceux-là dit qu'il ne mourut que sur le soir; il n'y a pas lieu, ce me semble, de déliberer sur le parti que l'on doit prendre : outre qu'il n'est pas malaisé d'accorder ces Historiens, en disant ce que nous avons déja dit, que l'on confondoit, en ce tems-là, l'Armenie avec la Cilicie; & que ce fleuve Salef, est le Cydnus même, comme l'Annaliste Roger nous le fait assez connoître, par la description qu'il en a faite.

Roger. Ann. in Richard.

C'est ainsi que mourut l'un des plus grands Princes qui remplit jamais le Thrône des Cesars, l'Empereur Frideric Premier, en la soixante-dixiéme année de son âge, lors qu'il alloit cõbatre contre Saladin, pour reconquerir le Royaume de Jerusalem, aprés s'être préparé le chemin à cette importante victoire, par toutes celles qu'il ga-

1190.

gna glorieusement sur l'Empereur Grec, & le Soudan d'Iconium, alliez de Saladin. La seule renommée des grandes actions de cét invincible Prince, fit tant de peur à ce fameux Conquerant, qu'au bruit de sa venuë, desesperant de pouvoir conserver ses Places contre lui, il fit abatre les murailles de Laodicée en Syrie, de Giblet, de Tortose, de Biblis, de Beryte, & de Sidon; & songea même à se retirer en Egypte, pour n'être pas obligé de commettre sa fortune avec celle d'un si formidable ennemi. Heureux d'avoir glorieusement terminé une vie si illustre, dans le cours de ses victoires, avant que la fortune, qui n'aime gueres à s'attacher toûjours constamment à un homme, en eût interrompu le cours: mais plus heureux encore, d'estre mort plein de gloire, & de merites devant Dieu, puis qu'il est mort dans la poursuite du genereux dessein qu'il avoit fait, de rétablir, en quittant son Em-

Iac. de Vitr. Sanut. par. 10. l. 3. c. 2. Herold. dus.

1190. pire, celui de JESUS-CHRIST, dans ce misterieux milieu de la Terre, où il a voulu operer, par sa vie, & par sa mort, le grand ouvrage de nôtre salut. Car c'est ainsi qu'il faut juger de la mort de ce Prince, par les choses que nous voyons, & qui nous édifient; & non pas comme ceux qui se mêlant de vouloir penetrer dans les secrets incomprehensibles des jugemens de Dieu, ont osé dire qu'elle fut la punition de la guerre qu'il fit autrefois au Saint Siege. Grande presomption de l'esprit humain, qui sous pretexte de Religion, & de pieté, a l'audace de vouloir regler les arrêts de Dieu, & prevenir, par un jugement, qui de sa nature est extrêmement fautif, celuy que JESUS-CHRIST seul doit porter, & qu'il ne nous fera connoître qu'au dernier jour du monde.

Guil. Neubrig. & al. post eum.

Tagenon. S.

Aprés que l'on fut un peu re-[illegible]nu de la consternation generale, [illegible]st de l'extrême desespoir

Ott. Blas. Godefrid. Monach. Neubrig.

Vo[illegible] ou plu[illegible]

où l'armée se trouva durant quelque tems, aprés la mort de l'Empereur, les Princes, & les Officiers generaux s'étant assemblez, reconnurent, d'un commun consentement, pour chef Frideric Duc de Suaube, à qui l'Empereur son pere en mourant, avoit recommandé l'armée, dont il luy laissoit le commandement. Ce fut avec autant de joye qu'on en pouvoit avoir dans une si grande affliction, qu'elle luy presta le serment, le reconnoissant comme l'heritier, & l'image vivante de toutes les grandes qualitez & vertus de son pere; & ce Prince, qui en effet les possedoit dans un degré fort approchant de la perfection de cét admirable Empereur, fit bientost voir qu'il étoit son veritable successeur, en faisant largesse aux soldats de la plus grande partie du tresor que son pere avoit eu pour sa part du butin d'Iconium. Ayant en suite divisé l'armée en deux, la moindre partie s'embarqua sur les vaiss-

1190.

Sanut.

Tagenon.

Ott. à S. Blas.

1190. *Tagenon.* seaux que les Armeniens, qui tenoient alors quelques places dans la Cilicie, luy fournirent; & luy avec la plus grande partie, aprés *Ott. à S. Blas.* avoir fait enterrer à Tarse les intestins, & toute la chair du corps de l'Empereur son pere, emportant ses os, prit son chemin par terre, vers Antioche, où il n'arriva qu'aprés six semaines de marche, dans *Epist. Ahn.* laquelle il souffrit extrêmement, & par les ambûches des Turcs, & par la disette des vivres. Mais l'abondance qu'il trouva dans cette grande ville, où il fut magnifiquement receu, fut plus funeste à son armée, que n'avoient esté ni la famine, ni tant de combats, qu'on avoit donnez depuis Constantino- *Hist. Her. inc. Auth. Tagenon. Ott. à S. Blas. Godefrid. Monach. Herold.* ple jusques-là. Car les soldats étant passez tout-à-coup d'une extrêmité à l'autre, les maladies, & enfin la mortalité, & la peste s'y mirent si furieusement, que d'une armée, qui étoit si florissante, & si nombreuse, en entrant dans l'Asie, il ne resta pas plus de sept mille

hommes de pied, & cinq ou six cens chevaux, avec lesquels, aprés avoir encore marché sur le ventre à tout ce qui osa s'opposer à son passage, il arriva heureusement à Tyr. Ce fut-là qu'il rendit les derniers devoirs à son pere, dont il fit inhumer les os dans la grande Eglise, avec toute la magnificence, & toutes les ceremonies d'une pompe funebre digne d'un si grand Empereur, dont l'Archevêque de Tyr, qui lui avoit donné la Croix, voulut faire l'éloge. Aprés quoy le Duc Frideric alla joindre l'armée Chrétienne, qui depuis deux ans avoit entrepris & poursuivi le fameux siege de Ptolemaïs, de la maniere que je vais raconter. 1190. *Chroniq. I.Bromp. Guilel. Neubrig. Herold. Otto à S. Blas. Godefrid. Monach. Guil. Neubrig.*

Quand Saladin mit en liberté le Roy Gui de Lusignan, aprés un an de prison à Damas, il exigea de luy entre autres conditions, qu'il renonçât au Royaume de Jerusalem, & qu'il promît, avec serment, de repasser au plûtost la mer. Mais les Evêques déclare- *Hist.Hier. inc Auth. Guilel. Neubrig. Mat. Paris.*

1190. rent que ce serment ne le pouvoit nullement obliger, parce qu'on l'avoit tiré de luy par contrainte & que Saladin avoit luy-même le premier violé sa foy, n'ayant pas délivré son prisonnier, aussi-tôt aprés qu'on luy eût rendu Ascalon, comme il l'avoit promis. C'est pourquoy le Roy, qui s'étoit retiré à Tripoli, fit de nouveau la guerre, aprés avoir fait quelques troupes assez considerables, tant de ceux du Royaume, qui n'osant paroître auparavãt, accoururent à lui de toutes parts, que des Croisez, qui voyãt les François & l'Anglois en guerre, prirent le devant avec Geofroy de Lusignan son frere. Il eût même au commencement quelque avantage sur les Turcs, aprés quoi il s'alla presenter devãt Tyr, où le Marquis de Monferrat, qui prétendoit s'estre aquis la principauté de cette ville là, ne l'ayãt pas voulu recevoir, il en fut tellement outré, qu'encore qu'il n'eût pas assez de forces, il se campa devant la

Hist. Hier. in c. Auth.

ville, & se mit en état de l'assieger. 1190.
Mais le Patriarche Heraclius, & le Grand-Maître du Temple, luy remontrerent sagement qu'il étoit impossible d'entreprendre une pareille chose, sans se ruiner absolument lui-même, & tout ce qui restoit encore d'esperance aux Chrétiens dans la Palestine. Sur quoy desesperé de voir qu'il ne lui restoit pas une seule place dans son Royaume : car Tripoli appartenoit au Prince Raimond d'Antioche, il prit sur le champ conseil de son desespoir ; & tournant tout-à-coup à gauche, il mena sa petite armée droit à Ptolemaïs, esperant, ou de la surprendre, ou de l'insulter.

Chronic. I Bromp. Iacob. de Vitr Sanut.

Ptolemaïs, autrement Accon, ou Acre, qui tire son nom de celui d'un Roy d'Egypte, qui en fut le restaurateur, estoit en ce temslà une belle & grande ville, située sur le rivage de la mer de Phoenicie. Elle estoit de figure triangulaire, ayant sa base à l'Orient, les deux côtez vers le Septentrion

Histor. Hierosl. incer. Auth. Theat.

1190. & le Midy, & la pointe sur un rocher, qui s'avance dans la mer à l'Occident, où la ville se retressit le plus, & aboutit à une grande, haute, & forte tour, qu'on appelloit la Tour des mouches, parce qu'il y avoit eû autrefois en cét endroit un Temple dedié à Béelzebub, qui signifie le Dieu des mouches. Elle servoit aussi de phare, pour decouvrir l'entrée du port, qui est au Midy, dans un golphe, que la mer fait en cét endroit, & qui est tres-commode, & capable de recevoir un tres-grand nombre de vaisseaux. Elle avoit une enceinte de murailles entrêmement fortes, avec leurs barbacanes, ou leurs avant-murs, des fossez tres-larges, & tres- profonds, & de bonnes tours, à juste distance, pour s'entre-defendre, & dont la principale du côté de l'Orient, laquelle servoit comme de château, & de forteresse à la ville, estoit appellée la Tour maudite, parce
Hist. Hier. que le peuple, selon une vieille &

bizarre fable, qu'il prenoit bonnement, ſuivant ſa coûtume, pour 1190.
une veritable tradition, croioit que c'étoit-là que l'on avoit fabriqué les trente deniers, pour leſquels Judas avoit védu Nôtre Seigneur. Au reſte, tous les environs de la ville ſont parfaitement agréables, étant bâtie dans une belle & riche campagne, qui au Septentrion, eſt terminée par le Mont Saron, à deux lieuës de la ville; comme elle l'eſt, par le Mont-Carmel, au Midy, à la même diſtance. Vers l'Orient, elle s'étend juſques aux montagnes de Galilée, d'où naiſſent deux petites rivieres, l'une qui traverſant la ville, ſe va rendre dans le Port; & l'autre, appellée le fleuve Belus, qui coule à deux cens cinquante pas de la ville vers le Midy, & qui eſt ſi celebre, pour avoir eſté cauſe de l'invention du verre, en fourniſſant la matiere dont on le fait.

Car environ le milieu de ſon cours, il forme une eſpece d'é-

1190. tang, ou de marais, que Pline appelle la Palu-Cendevia, de figure ronde, qui peut avoir quelque cent coudées de tour, le fond duquel est toûjours rempli d'un certain sable, que les vents y poussent du sommet des collines dont il est environné, & où il prend certaines qualitez, qui le disposent à estre bientôt converti en verre : de sorte qu'étant cuit, & purifié dans une fournaise, il s'en forme une masse transparente, blanche, & luisante, & se tourne ainsi en crystal ; & ce qu'il y a de plus merveilleux, est que quelque morceau de ce crystal qu'on jette sur les bords de cét étang, il s'y change peu de temps aprés en sable commun, & reprend la même nature qu'il avoit avant qu'il fût poussé par les vents dans le fond du lac. Au reste, quoi que la campagne de Ptolemaïs sont assez égale & unie, jusques aux pieds des montagnes qui l'environnent, elle a neanmoins deux collines prés

de la ville ; l'une, qu'on appelloit Turon, que quelques-uns ont confonduë avec le celebre Chateau de Thoron, situé à trois ou quatre lieuës de là, dans l'extrémité des montagnes de Tyr, qui s'étendent jusqu'à la Galilée superieure ; & l'autre, appellée la colline de la Mosquée, au-delà du fleuve Belus, sur laquelle, outre la Mosquée des Sarasins, on voyoit alors un ancien sepulchre, qu'on disoit estre celui de Memnon, sans qu'on pût dire bien précisément sur quel fondement on avoit établi cette créance. Voilà la disposition de ce lieu, qui fut le theatre de mille belles actions qui se firent à ce siege de Ptolémaïs, qu'on peut dire avoir esté l'un des plus memorables dont l'Histoire ait jamais parlé. Elle fut surprise sur les Chrétiens environ l'an six cens trente-six, par Omar successeur de Mahomet, qui s'en rendit maître, sans peine, lors que tout plioit, en Asie, sous le joug de ce Conquerant. Le Roy Bau-

1190. *Hist. Hier.*

Adric.

Hist. Hier. Ioseph. l. 2. de Bell. c. 2. Roger. in Ricar.

1190. doüin Premier la reprit sur les Sarasins en l'année onze cens quatre, en vingt-quatre jours, avec le secours de l'armée navale des Genois, Saladin, aprés la bataille de Tiberiade, la contraignit de se rendre en deux jours, & les Chrétiens, sous le Roy Gui de Lusignan, pour la reprendre sur les Sarasins, y mirent le siege, qui dura prés de trois ans, & que les belles choses qui s'y firent de part & d'autre, avec toutes les forces de l'Europe & de l'Asie, qui y furent employées, pour l'attaque, ou pour la défense, ont rendu tres-celebre.

Le Roy étant donc résolu d'emporter cette Place, afin d'en avoir du moins une dans son Royaume; & une encore qui pût recevoir les *Hist. Hier.* secours d'Occident; commença à y mettre le siege sur la fin du mois d'Aoust de l'année onze cens qua- *Chronic. I. Brompt.* tre-vingts huit, avec sa petite ar- *Hist. Hier.* mée, dont les Sarasins de Ptolémaïs firent d'abord si peu d'état,

qu'ils ne daignerent pas même prendre la peine de fermer les portes. En effet, il n'avoit pas plus de sept cens chevaux, & huit à neuf mille hommes de pied, y compris les Pisans, que l'Archevêque de Pise avoit menez au secours de la Terre Sainte, & que le Marquis de Monferrat avoit chassez de Tyr, parce qu'ils tenoient le parti de Gui de Lusignan : comme l'Archevêque de Ravenne, avec les Venitiens, & les Lombards, qui suivoient, avoit embrassé celuy du Marquis. Il y avoit dans Ptolemaïs quatre fois autant de soldats, avec de tres-bons Chefs; que Saladin y avoit mis, pour les opposer à la garnison de Tyr, & pour se conserver un Port, qui étant au milieu de ses conquêtes, étoit le plus propre pour recevoir les flottes qu'il faisoit équiper en Egypte. Le Roy neanmoins, qui avoit de fort braves gens, & qui crût qu'il pourroit tirer avantage de la sotte pre-

1190.

Hist. Hier. Rad. de Dic.

1190. somption des ennemis, & du mépris qu'ils faisoient de ce peu qu'il avoit de troupes, ne laissa pas de faire d'abord attaquer la place; & on le fit si brusquement, les uns
Hist. Hier. donnant dans les portes qui étoient ouvertes, & les autres presentant l'escalade aux endroits où les murailles étoient plus basses, qu'il eût pris infailliblement la ville dans cette premiere fureur, si elle ne se fût rallentie, par un bruit qui courut parmi les troupes, & qui aprés se trouva faux, que Saladin, avec une puissante armée, les venoit prendre par derriere. Car, sans se donner le loisir d'examiner si ce bruit étoit veritable, ce pauvre Prince, qu'on n'accusoit pas d'être trop brave, eût tant de peur de cette seule ombre de Saladin, qu'il fit sonner sur le champ la retraite, & s'alla retrancher sur l'éminence du Turon, ne songeant plus qu'à y fortifier son camp, en attendant les secours des Croisez, qui durant la guerre que les deux Rois

de France & d'Angleterre se faisoient, arrivoient tous les jours, les uns aprés les autres dans la Palestine. 1190.

Ce fut là la premiere faute que Gui de Lusignan fit durant ce siege, pour avoir eu trop d'apprehension de ce qui n'étoit pas. Et en même tems Saladin n'en fit pas une moindre de son côté, pour n'en avoir pas eu assez de ce qui pouvoit arriver. Car ce Prince, qui assiégeoit alors la Forteresse de Beaufort, appartenante aux Chevaliers du Temple, sur le fleuve Eleutherus, à cinq ou six lieuës de Ptolemaïs, ayant appris que Gui de Lusignan avoit entrepris le siége de cette ville, remercia Dieu de ce qu'il luy mettoit entre les mains son ennemi, & tout le reste des Chrétiens, qui s'étoient venu jetter d'eux-mêmes dans les fers. Et comme ceux qui applaudissoient à cette parole, luy conseilloient de prendre promtement une si belle occasion de les

Hist. Hier. Adric.

Iacob. de Vitria. Sanut.

1190 défaire, il répondit que cette victoire ne luy pouvant manquer, il vouloit que son frere, qui le devoit joindre dans peu de jours, eût le plaisir d'y prendre part. Mais il il apprit par une fâcheuse experience un peu tard pour un si grand Chef, qu'on ne répare pas, à la guerre, le tems qu'on perd en different l'execution de ce qu'on peut faire en une certaine conjoncture, qu'on ne fixe pas à sa fantaisie, pour s'en servir quand on le veut; & que la victoire, qui est ordinairement attachée au point d'une occasion favorable, ne se peut non plus rapeller que ce moment precieux, quand ou l'insuffisance, ou la negligence d'un Capitaine, ou sa présomption, l'ont laissé une fois échaper. Car étant venu quelque tems aprés avec une armée de cent mille hommes, pour attaquer les Chrétiens, qu'il croioit défaire presque sans combat, il trouva qu'il avoit affaire à une armée, à la verité beaucoup moin-

Rad. de Dic.

dre que la ſienne, mais auſſi bien plus forte, & plus nombreuſe qu'elle n'eſtoit au commencement. Et de fait elle étoit compoſée de tres-vaillans hommes, qui s'étoient ſi bien retranchez ſur cette hauteur de Turon, que n'ayant jamais pû forcer leur camp, quelques furieux aſſauts qu'il y eut donnez de jour & de nuit, il fut enfin contraint de ſe retrancher lui-même au pied de la colline, qu'il environna pour aſſieger les aſſiegeans, ne doutant nullement qu'il ne les dût tous avoir à diſcretion, faute de vivres, dans tres-peu de jours.

1190.

Idem Hiſt. Hier.

Et certes, les Chrêtiens qui n'avoient, ni aſſez de forces, pour combatre en raze compagne contre une ſi puiſſante armée, ni aſſez de munitions, pour ſe tenir dans leurs retranchemens, alloient être reduits à de grandes extremitez, lors qu'on vit tout-à-coup paroître une flotte de plus de cinquante vaiſſeaux, qui le vent en poupe, & les voiles deployées, s'a- *Hiſt. Hier.*

vançoient vers la terre. Les Chré-
1190. tiens ; qui la découvroient toute entiere de leur champ sur le sommet de la colline, eurent d'abord quelque apprehension, que ce ne fût l'armée navale que Saladin attendoit de l'Egypte, & ceux de la flotte voyant de loin des gens armez, & des retranchemens sur la colline, craignirent aussi reciproquement que ce ne fût le camp des Turcs, qui ayant eu avis qu'on se preparoit en Europe pour le secours des Chrétiens de la Palestine, les attendissent-là, pour les combatre à la descente. Mais quand la flotte s'estant approchée, on apperceût de part & d'autre les Croix sur les pavillons des vaisseaux, & sur les drapeaux qui estoient plantez sur les retranchemens : alors il se leva sur la mer, & sur la colline, de grands cris de joye, qui apprirent à Saladin l'arrivée du secours, & qu'on redoubla peu de tems aprés, lors que, par une agreable surprise, on découvrit une autre flotte

encore plus nombreuſe,qui venoit du côté de Tyr, renforcer le camp des Chrétiens. 1189.

La premiere eſtoit la flotte des Danois, & des Friſons, auſquels s'étoient joints ceux d'entre les Anglois qui ne voulurent pas attendre que les deux Rois fuſſent d'accord, pour faire avec eux le voyage de la Terre Sainte. Ceux-ci eſtoient tous gens d'élite, reſolus d'employer juſqu'à la derniere goute de leur ſang, pour delivrer le Sepulchre de JESUS-CHRIST; & ils accomplirent ſi-bien le vœu qu'ils en avoient fait, que de douze mille maîtres qu'ils eſtoient ſur cette flotte, il n'en reſta pas plus de cent en vie à la fin de ce ſiege. Leur paſſage même fut glorieux, & tres-utile à la Chrétienté, ayant pris ſur les Saraſins la ville de Sylves en Portugal, laquelle ils remirent entre les mains du Roy Dom Sanche, fils du grand Alphonſe. Il arriva, par un bonheur extraordinaire, qu'ils furent

Mat. de Paris.

Rad. de Dicet. Chronic.
I. Bromp.
Guil. Neubrig.
Roger.

joints en même temps par plu-
1190. sieurs vaisseaux, qui portoient un tres-grand nombre de Noblesse volontaire, & de soldats, sous plusieurs Princes & Seigneurs François, dont les principaux étoient Robert II. Comte de Dreux, & son frere Philippe Evêque de Beauvais, cousin du Roy; Thibaud Comte de Chartres, son frere Estienne Comte de Sancerre,
Alber. Mno. M.S. Raoul Comte de Clermont en Beauvoisis, Thibaud Comte de Bar, Erard Comte de Brienne, & André son frere, l'un des plus vaillans hommes de son tems; Guillaume Comte de Châlon sur Saone, Geoffroy de Joinville Senechal de Champagne, Gui de Dampierre, Anseric de Montreal, Manassés de Garlande, Gui de Châtillon sur Marne, & son frere Gaucher III. celuy qui fut depuis Comte de Saint Paul, & qui se signala sous ce nom illustre par milles belles actions qu'il fit à la guerre contre les Albigeois, & en

ſervant Philippe Auguſte contre les ennemis de la Couronne, ſur tout à la fameuſe journée de Bovines, où il commandoit l'arriére-garde de l'armée royale.

1190. *Rigord. Guil. Brit. l. 10 V. du Chesne. Hist. de la mais. de Chast. l. 3.*

Gaucher II. ayeul de ces deux braves Seigneurs, & ſon frere Renaud de Chaſtillon, avoiét déja été de la ſeconde Croiſade, à la ſuite du Roy Loüis le Jeune. Gaucher perit au malheureux combat de de la montagne de Laodicée; & le vaillant Renaud, qui a eſté Prince d'Antioche, fut tué de la main de Saladin même, aprés la bataille de Tiberiade; & Gui de Châtillon, qui s'embarqua ſur cette flotte des Princes François, perdit la vie au ſiege d'Acre: de ſorte qu'il ſe trouvera peu de familles en France, qui ayent contribué tant de grands hommes pour la Guerre Sainte, qu'en a fournis cette illuſtre Maiſon de Chaſtillon, dont quelques-uns ont fait deſcendre le Grand Eudes de Chaſtillon Archidiachre de Reims, Prieur de

V. du Chesne. ibid.

Clugny, Cardinal d'Ostie, & enfin Souverain Pontife, sous le nom
1190. d'Urbain II. qui a esté le premier auteur des Croisades. Mais nous apprenons le contraire d'Alberic Moine des trois Fontaines, du Diocese de Châlons sur Marne, dans sa Chronique, qui n'est qu'une compilation de vieux Auteurs contemporains, & de laquelle j'ay eû depuis peu un tres-bon Manuscrit, qui m'a esté communiqué par M. Mabre Cramoisy Directeur de l'Imprimerie Royale du Louvre, lequel a imprimé cette Histoire. Cét Alberic, dans sa Chronique, sous l'année mil quatre-vingts sept, qui est celle de l'exaltation d'Urbain, produit, non pas Gui de Basoches, comme l'écrit l'Auteur de l'Histoire des Papes, mais un autre Ecrivain nommé Hugues, qui dit que ce Pape estoit né à Chastillon sur Marne, & fils du Seigneur de Lageri, dont il nous donne la posterité jusques à la cinquiéme generation, par Rodol-
phe

phe frere d'Urbain. Ainsi parce qu'Eudes, qui fut Moine de Clugny, prit son surnom du lieu de sa naissance, comme on faisoit souvent en ce tems-là, & comme l'on fait encore aujourd'huy dans quelques Monasteres, & que son pere, selon Pavinius, s'appelloit Miles ; un de nos plus celebres Genealogistes a voulu qu'il fût fils d'un Seigneur de Chastillon, qu'il appelle Miles, & qui ne fut jamais. En quoy il est tout évident qu'il s'est trompé, comme son fils même, qui est tres-sçavant homme, l'a reconnu de bonne foy, & comme il paroît manifestement en ce que Guibert Abbé de Nogent, Autheur de ce téms-là, dit qu'il étoit du territoire de Reims, où est la Seigneurie de Lageri. 1190. *L. 2. hist. Hier c. 1.*

J'ay voulu faire, contre ma coûtume, cette remarque genealogique, pour montrer qu'il est fort aisé de se tromper en ces sortes de choses; qu'il arrive souvent qu'on prenne le lieu de la naissance pour

celuy de la Seigneurie ; & que
1190. quand sur une pareille équivoque, on s'est persuadé qu'un homme est d'une certaine Maison, on a bientôt fait un Arbre, dans lequel on luy donne un pere, une mere, & des ayeuls, qu'il n'eut jamais, comme on a fait à ce Pontife. C'est pourquoy je n'ay pas voulu entrer dans la discussion des genealogies de ceux dont je parle dans cét ouvrage, parce qu'outre qu'elle est embarrassante, & ennuïeuse, tres-incertaine, & souvent inutile, & vaine, comme dit Saint Paul; elle n'est nullement propre d'un
Ad Tit. 3. Historien, qui doit laisser cette recherche à ceux qui font l'Histoire particuliere de quelque Maison.

Je rentre maintenant dans la suite
V. du Chesf. hist. de Chas. l. 3. de mon sujet. Jacques Seigneur d'Avesnes, & de Guise, l'un des plus renommez Capitaines de son siécle, voulant imiter le zele de
Alb. Aqu. l. 6. & 9. Gerard d'Avesne, l'un de ses ancêtres, qui fut de la premiere Croisade, se joignit à ces Princes avec

une bonne troupe de ses sujets. Ces genereux François faisoient tous ensemble plus de dix mille braves hommes, qui brûlant d'un ardent desir de combatre au plûtôt les Infidelles, ne purent attendre que les deux Rois fussent en état d'accomplir leur veu, & firent équiper quantité de vaisseaux à Marseille, d'où ils arriverent heureusement, & en trente-cinq jours, à la rade de Ptolemaïs, en même tems que les Danois, les Frisons, & les Anglois, y vinrent moüiller l'ancre : de sorte qu'ils ne faisoient plus ensemble qu'une même armée.

1190. Rad. de Dic. I. Brompt. Roger.

Guido ap. Alber. Monach.

L'autre flotte étoit celles des Allemans, qui avoient pris la mer, pour renforcer l'armée de l'Empereur, sous la conduite du Lantgrave de Thuringe, & du Duc de Gueldres, lesquels étant venu surgir au Port de Tyr, avoient enfin persuadé le Marquis de Monferrat, déja fort ébranlé par les frequentes sollicitations de l'armée

Herold.

Hist. Hie.

assiégée sur la colline de Turon,
1190. *Rad. de Dicet.* de joindre sa flotte à la leur : de sorte qu'ayant fait voile tous ensemble, avec environ vingt-deux mille combatans, ils parurent à la
Rad. de Dicet. veuë de Ptolemaïs, par une heureuse avanture, presque en même temps que l'autre flotte y arriva. Alors Saladin se voyant en teste deux puissantes armées navales, dont il ne pouvoit empescher la
Hist. Hie. descente, sans être attaqué par celle de terre, se retira sur une éminence, qui est plus avant dans les terres, à l'opposite de celle de Turon, & s'y campa, pour y attendre les nouvelles troupes qui luy venoient de tous côtez. Mais, peu de jours aprés, les Chefs de l'armée Chrétienne, qui avoit encore receu un nouveau renfort de Croisez François, & Italiens, voyant qu'ils avoient plus de forces que les Chrétiens n'en avoient jamais eu depuis leur entrée dans la Palestine, & qu'il leur seroit difficile de forcer la ville, à la veuë

d'une auſſi puiſſante armée que celle de Saladin, ſe reſolurent enfin d'en venir à la bataille, à laquelle ce Prince étoit déja tout diſpoſé. 1190.

Il y avoit entre les deux camps une grande plaine, où les deux armées ſe pouvoient aiſément ranger, & où elles deſcendirent, comme de concert, le quatriéme jour d'Octobre, au poinct du jour. L'armée Chrétienne étoit de quatre mille chevaux, & de cent mille hommes de pied. Elle fut diviſée en quatre grand Corps rangez ſur trois lignes. Le premier, qui faiſoit la pointe droite, que le Roy voulut commander, étoit composé de ſes troupes particuliéres, de celles des François, & des Chevaliers de Saint Jean. Le ſecond eut la pointe gauche, commandée par le Marquis de Monfarrat, ayant outre ſes propres troupes, qui eſtoient des meilleures du Levant, Eudes Archevêque de Ravenne, avec les Venitiens, &

Hiſt. Hier.

Radul. de Dicet.

1190. les Lombards, qui s'étoient attachez, comme lui, au parti du Marquis. Le corps de bataille étoit le troisiéme, formé d'une partie des troupes Allemandes, sous le Lantgrave, des Danoises, des Angloises, avec l'Archevêque de Pise, & les Pisans, qui tenoient le parti du Roy. Et le quatriéme, qui faisoit le Corps de reserve, *Hist. Hie.* étoit conduit par Gerard de Bidesford, Grand-Maître du Temple, acccompagné de ses Templiers, de l'autre partie des Allemans, sous le Duc de Gueldres, & des Catalans, qui s'étoient joints aux François à Marseille. Geoffroy de Lusignan, & Jaques d'Avesnes, avec ses troupes, demeurerent à la garde du Camp, pour le défendre contre ceux de la ville, qui pourroient l'attaquer durant la bataille. La Cavalerie fut rangée dans les intervalles des bataillons de la seconde ligne. Les Chevaux legers, tous archers, étoient aux premiers rangs, suivis de la Gendarmerie,

toute composée d'une Noblesse, 1190.
qui avoit aquis de l'experience
dans les guerres d'Europe, en quoy
consistoit la principale force de
l'armée.

D'autre part Saladin, qui avoit *Rad. de Dicet.*
beaucoup plus de troupes, ayant
cent mille chevaux, & plus grand
nombre encore de fantassins, partagea
cette grande armée en sept
Corps. Il en mit six sur deux lignes,
qu'il opposa à celles des
Chrétiens, & le septiéme servit *Hist. Hier.*
de reserve, outre les toupes qu'il
laissa pour la garde du Camp. On
ne vit jamais tant d'ardeur, & tant
d'allegresse, qu'il en parut ce jour-là
dans l'armée Chrétienne. Il n'y
eut pas un soldat qui doutât de la
victoire, & qui ne regardât l'armée
des Turcs comme un butin
qu'on luy abandonnoit, pour s'enrichir
de leurs dépoüilles. Il se
trouva méme un des Chefs, qui
voyant tant de braves gens si resolus,
dans la plus florissante armée
qu'on eût encore eüe dans la Terre

1190. Sainte, s'écria, par un horrible emportement d'orgueil & de présomption tres-criminelle : *Y a-t-il donc quelque Puissance dans toute l'Asie, qui soit capable de nous résister en l'état où nous sommes ? Je me moque de cette multitude d'ennemis que nous avons en teste : que Dieu nous laisse faire seulement, sans prendre parti, & sans ayder, ny les uns, ny les autres, & la victoire nous est asseurée. Il ne faut que nous seuls, pour marcher sur le ventre à cette armée.* Insuportable vanité de l'esprit de l'homme, qui se perd si facilement dans la sotte idée de ses propres forces, qui ne sont que foiblesse, & que neant, sans le secours de Dieu, comme il parut bientôt par l'issuë de cette bataille. Les deux armées étoient demeurées en presence jusques sur les neuf heures du matin, sans rien faire, lors que les premiers Bataillons Chrétiens s'estant ouverts, tout-à-coup, au signal qu'on leur dónna, la Cavalerie s'ébran-

Hist. Hier.

ſe, & commence le combat. Les 1190.
Chevaux legers ayant d'abord tiré leurs fléches, donnent, couverts de leurs boucliers, & le ſabre à la main, dans les premiers eſcadrons ennemis, ſans preſque leur donner le loiſir de faire leur premiere décharge. La gendarmerie qui les ſuivoit de prés, entra par les brêches qu'ils avoient faites, abbatant, & tuant, à grand coups de lance, tout ce qu'ils trouvent. En même tems les bataillons qui ſuivoient à grands pas leurs Cavaliers, ſe jettent ſur des gens déja ſi fort ébranlez, par ce premier choc, & les chargent, à grands coups de pique & d'épée, avec tant de furie, dans cette premiere ardeur du combat, qu'ils les font reculer, & un moment aprés, étant pouſſez toûjours plus vivement, ils ſe renverſent ſur ceux de leur ſeconde ligne, qui bien loin de les ſoûtenir, prirent l'épouvante, & ſe mettent en fuite, en leur laiſſant tout le camp libre pour fuir,

1190. comme ils firent, selon leur coûtume, aussi vîte qu'eux. Les Chrétiens, se croyant déja pleinement victorieux, font retentir tout le champ de Bataille de grands cris de joye, qui épouvantent encore plus leurs ennemis fuians à toute bride, sans que Saladin les pût arrêter dans un si horrible desordre, où il estoit luy-même entraîné par la foule des fuiards. Mais cette joye ne dura gueres, par un soudain changement de fortune qui se fit, pour trois ou quatre causes, qui concoururent presque toutes ensemble au malheur de l'armée Chrétienne.

Car premierement les soldats, au lieu de poursuivre leur pointe, & de donner la chasse aux ennemis, pour les empêcher de se rallier, s'allerent jetter sur le Camp, que la peur avoit déja fait abandonner à ceux qui le gardoient, & se mirent à le piller, principalement les tentes de Saladin, remplie d'une infinité de richesses,

ſans que les Capitaines puſſent jamais empécher ce deſordre, tant la vëuë de ces magnifiques pavillons, tout éclatans d'or & de ſoye, avoit enflammé la convoitiſe des ſoldats; qui n'écoûtoient plus que leur avarice. Saladin, qui vit ce deſordre, comme il eſtoit grand Capitaine, ne manqua pas d'en profiter, pour remettre en ordre ſes gens, qui ſelon la couſtume de ces Barbares, aſſez conforme à celles des anciens Parthes leurs prédeceſſeurs, ſe rallierent auſſi promtement qu'ils s'étoient diſſipez. De toute l'armée Chrétienne, il n'y avoit plus dans le champ de Bataille que le Grand-Maître du Temple, qui ſans courir au pillage, comme les autres, pourſuivoit en bon ordre la victoire. Saladin ſe voyant incomparablement plus fort que luy, aprés le ralliement qu'il avoit fait; & ne doutant point qu'il ne vint aiſément à bout de tout le reſte, s'il pouvoit defaire ce ſeul Corps, qui eſtoit 1190.

1190. encore en état de combatre, marche contre luy tête baissée, l'arrête au milieu de sa course, & l'oblige à changer sa poursuite en un combat reglé, qui fut quelque temps opiniâtré de part & d'autre, avec toute l'ardeur imaginable. Car les uns combattoient pour conserver leur avantage, & la victoire qu'ils tenoient déja; & les autres pour l'arracher d'entre les mains de ce peu de gens qui restoient en ordre de bataille, & qui ne pouvoient estre secourus. Mais enfin un nouveau secours que Saladin n'attendoit pas, & qui survint fort à propos dans le plus fort de la mélée, fit tourner la fortune de son côté. C'estoient cinq ou six mille hommes sortis de la ville durant la bataille, qui aprés avoir fait mine de vouloir attaquer le Camp, pour amuser ceux qui le défendoient, tournerent tout-à-coup à gauche, & vinrent prendre par derriere ceux qu'ils voyoient étre les seuls qui combattoient contre

Hist. Hier. Chron. I. Bromp. Bal. de Dicet.

leurs gens. Alors le petit nombre 1190.
accablé par la multitude de tant
d'ennemis qui l'environnent, fut
enfin contraint de ceder, & de se
sauver comme il pût, aprés avoir
laissé la plûpart de ses plus vail-
lans hommes étendus sur la place,
& entre autres le Grand-Maître &
le Senéchal de l'Ordre, & de dix-
huit ou vingt des plus braves
Chevaliers. Cela fait, Saladin sans
perdre tems, tourne tout court
vers son Camp, qui estoit rempli
de nos gens en desordre, & telle-
ment acharnez au pillage, qu'ils
ne s'appercevoient pas encore de
l'action de Saladin. Il y eut là
neanmoins quelque ralliement par
la diligence des Chefs, qui voyant
le danger où ils étoient, s'avan-
cerent avec ce qu'ils avoient pû
ramasser de troupes, pour soûte-
nir le premier effort de l'ennemi.
Les uns en suite survenant aprés
les autres, & se remettant d'eux-
mêmes en ordre de bataille, l'on
commençoit déja à combatre avec

1190. esperance de regagner l'avantage que l'on avoit perdu, lors que comme il arrive assez souvent, que les plus grands évenemens dependent des plus petites choses, un ridicule accident le fit perdre de nouveau, & mit tout en confusion. Comme les allemans, qui avoient esté des plus ardens à piller les tentes de Saladin, s'occupoient encore à ramasser, & à serrer leur butin avant que de retourner au combat, le plus beau cheval de tous ceux qu'ils avoient pris, s'étant échapé, plusieurs d'entre eux se mirent à courir aprés de toute leur force, pour le reprendre. Quelques-uns de ceux qui combattoient déja, les voyant se precipiter de la sorte, & courir en tumulte, & tout hors d'haleine, comme il n'y a rien qui trouble si soudainement l'esprit que la peur, se vont imaginer que la plus grande partie des ennemis les ayant investis, leur donnoit à dos, tandis que Saladin, aprés avoir taillé en

Hist. Hier. Iac. de Vitr.

piéces les Templiers les venoit attaquer de front. Cette imagination leur fait aussitôt tourner la teste, & voyant à ce moment même, que quelques autres suivoient ces premiers, en criant aprés ce cheval, il ne doutent plus qu'ils ne fuïent devant les ennemis qui les poursuivent, & sur cela, se mettent à fuïr eux-mêmes, & par leur fuite entraînent aussi celle de leurs voisins. 1190.

Il arriva même que comme on demandoit confusément, dans ce tumulte, *Qui a-t-il ?* quelqu'un dit que ceux de la ville s'estant jettez dans leur Camp, le pilloient. Alors ce bruit s'étant en un instant répandu dans toute l'armée, tout se débande, & court avec tant de précipitation & de desordre vers le camp, les uns pour le sauver, & les autres pour se sauver eux-mêmes, que tout eût esté perdu ce jour-là, si Geoffroy de Lusignan, & Jacques d'Avesne qui sortirent en bataille avec le Corps *Iacob. de Vitria. Sanut.*

1190. qu'ils commandoient, n'eussent arrêté les Turcs, qui poursuivoient en desordres les fuïards, & ne les eussent contraints de reprendre le chemin de leur camp, en fuïant eux-mêmes à leur tour. Ainsi finit cette bizarre journée, dont chacun voulut s'attribuer l'honneur, en faisant valoir, comme il pût, du moins quelque apparence de victoire; les Chrétiens, pour avoir pris & pillé le camp des Sarrazins, qui furent encore repoussez à la fin; & les Sarrasins, pour avoir mis en fuite les Chrétiens, les menant battant jusques dans leur camp. La perte neamoins des Sarrasins fut bien plus grande que celle des Chrétiens. Car ceux-cy ne trouverent à dire qu'environ deux mille soldats, avec le Grand-Maître du Temple; ses Chevaliers, & le Comte André de Brienne, qui fut tué, en voulant arrêter la fuite de ses gens. Mais Saladin, outre un nombre incomparablement plus grand de Turcs, qui furent tuez

Herold. Hist. Hier. Iac. de Vitr. Sanut.

Chronic. Io. Bromp.

dans le premier choc, y perdit Mirasalion son fils aîné, son neveu Texedin, & son Lieutenant General Migebat, tuez sur la place, avec la pluspart des Officiers, & des plus vaillans hommes de son armées, qui eurent honte de fuïr comme les autres, dés le commencement de la bataille. 1190.

Aprés cela, les uns & les autres s'étant éprouvez, ne songerent plus durant quelque tems, à se batre, mais seulemẽt à se fortifier; Saladin, en faisant venir de tous ses Etats de nouvelles troupes; & les Chrétiens, en travaillant à se bien retrancher devant la ville, comme ils fierent par de bonnes lignes de circonvallation, contre l'armée de Saladin, & de contrevallation contre ceux de la ville, qu'ils assiegerent alors tres-étroitement, en distribuant les quartiers entre les deux lignes en cette maniere. Le Marquis de Monferrat avoit son poste du côté du Septentrion, sur le chemin de Tyr, jusqu'au rivage

Hist. Hier. Iac. de Vitr. Sanut.

Chronic. I. Brompt. Rad. de Dicet. Roger.

1190. *Chronic. I. Brompt. Roger. Rad. de Dicet.* de la mer. Il avoit à sa gauche les Chevaliers Hospitaliers, qui campoient dans une belle Terre, qu'ils possedoient avant la perte de Ptolemaïs. Les Génois les suivoient sur une hauteur appellée le Mont Musard. Les François occupoient le poste qui est entre le Nord & le Levant, ayant à leur teste Robert Comte de Dreux, avec l'Evêque de Beauvais son frere. Les Comtes de Blois, de Clermont, de Bar, & de Brienne, Hugues de Gournay, & toute cette brave Noblesse, qui estoit venuë sur la flotte, équipée à Marseille; & ils avoient avec eux, pour les animer à bien combatre, les Archevêques de Besançon, de Nazareth, & de Montréal au-delà du Jourdain. Les Anglois étoient plus avant vers l'Orient, sous la conduite de Baudoüin Archevêque de Cantorbery, de Hubert Evêque de Salisbery, & de Ranulphe de Glanville. Les Flamans les suivoient, accompagnez de l'Evêque de Cambray, de

Idem. Roger. Chronic. I Brompton. Rad. de Dic.

Roger.

Roger.

Raymond II. Vicomte de Turenne, & du Seigneur d'Iſſoudun, qui s'étendoient jûſques à la colline de Turon, ſur laquelle étoit le quartier du Roy, qui, outre la Reine Sibylle ſa femme, Geoffroy & Aimar de Luſignan ſes freres, Hunfroy de Thoron ſon beau frere, Hugues Seigneur de Tabarie, Renaud de Sidon, le Patriarche Heraclius, les Evêques d'Acre, & de Bethleem, & tous les Grands de ſon Royaume, avoit encore auprés de ſoy le Vicomte de Chaſtelleraud, avec les troupes Poitevines, auſquelles il ſe fioit le plus, comme étant de même païs. Les Chevaliers du Temple étoient campez aprés ceux-ci, avec Jacques d'Aveſnes, & ſes Hennuyers, vis-à-vis de la Tour Maudite. Plus bas, vers le Midy, le Lantgrave de Thuringe, & le Duc de Gueldres ſe poſterent avec les Allemãs, les Danois, & les Friſons, ſur la hauteur de la Moſquée, au-delà du fleuve Belus. L'Archevêque de

1190.

Chronic. I. Brompt. Roger. Rad. de Dicet.

Hiſt. Hier. Rad. de Dic.

1190. Pise avec les Pisans se logea vers l'entrée du Port, & celuy de Ravenne avec les Venitiens & les Lombards, un peu plus bas, sur le rivage de la mer, où les lignes aboutissoient du côté du Midy.

Voilà quelle fut la disposition du camp des Chrétiens durant tout le siege, qui fut si long, principalement pour trois raisons. La premiere est, que Saladin, qui avoit renforcé son armée d'un prodigieux nombre de Soldats, qui lui venoient continuellement de toutes les Provinces de l'Afrique, & de l'Asie, attaquant les lignes toutes les fois que les Chrétiens attaquoient la ville, faisoit une si grande diversion de leurs forces, qu'ils n'en avoient jamais assez pour la prendre d'assaut. La seconde, que la garnison étant tres-forte, & composée des plus vaillans hommes qu'eût Saladin, sous le commandement de Caracos, le plus experimenté de ses Capitaines, & sous lequel il avoit appris

Hist. Hier.

Guil. Neubrig. Adric. Mon. f. Pont. M.S.

Radul. de Dicet.

luy-mesme à faire la guerre, elle se défendoit si bien, & faisoit de si furieuses sorties, & si à propos, ruinant les travaux, brûlant les machines, les tours, & les châteaux de bois élvez par les assiégeans, que ceux-cy, aprés bien du temps, & beaucoup de peine, & aprés la perte de bien du monde, se trouvoient toûjours à recommencer; ce qui en desesperoit tellement quelques-uns, que quittant là le siege, ils s'en retournoient en Occident, comme fit entre les autres le Lantgrave, aprés que les assiegez eurent mis le feu à une tour d'un prodigieux travail, qu'il avoit élevée plus haut que celles de la ville même. Et ce fut sans doute cette retraite si précipitée, qui donna lieu au faux bruit qui courut, qu'il avoit touché de l'argent de Saladin, pour laisser brûler une si grande & si formidable machine. Enfin, la troisiéme & la principale raison de cette longueur excessive, est que les uns &

1190.

Hist. Hie.

Radul. de Dicet.

Hist. Hie.

Guil. Neubrig.

1189. les autres recevoient de grands secours d'hommes, & de vivres, par la mer, où ils tâchoient de se rendre les plus puissans. Au commencement les Chrétiens en étoient absolument les maîtres : car peu de jours aprés la bataille, ils receurent un renfort de dix mille hommes de pied, & de cinq cens chevaux, avec toutes sortes de munitions ; & dans la premiere année il leur vint plus de cinq cens vaisseaux de la Poüille, de la Calabre, & de la Sicile, qui, aprés avoir déchargé des hommes & des vivres, retournoient, pour en charger d'autres. Mais le secours ayant manqué par la mort de Guillaume Roy de Sicile, & la flotte que Saladin avoit fait équiper en Egypte s'étant renduë maîtresse de la mer, les assiegez receûrent au contraire toutes sortes de rafraîchissemens, & les assiégeans furent affligez d'une si cruelle famine, qu'on en vint jusques aux carcasses des animaux, & qu'une partie même

Chronic. I. Bromp.

Guil. Neub.

de l'armée s'étant allé jetter, tout en desordre, & malgré les Chefs, sur le camp des ennemis; pour en remporter quelques vivres, tomba dans l'embuscade qu'on luy avoit dressée, & fut taillé en pieces. Cela pourtant ne dura gueres, par la bonne conduite, & par la vaillance du Marquis de Montferrat, qui estant revenu de Tyr, avec sa flotte qu'il y estoit allé mettre en ordre, défit celle de Saladin, à la veuë de la ville, & ravitailla le camp, qui receut, peu de jours aprés, un nouveau renfort d'excellentes troupes, sous la conduite du jeune Henri Comte de Champagne, & en suite les vivres, & les armes qu'on luy amenoit librement par mer. Ainsi comme les assiegez & les assiegeans estoient secourus, de tems en tems, par la voye de la mer, quand ils y étoient les plus fort; & que d'ailleurs Saladin, qui croyoit toûjours pouvoir lasser la patience des Chrétiens, & les affamer; n'en vouloit

1190. *Hist. Hier. Iacob de Vitr. Sanut.*

Hist. Hie.

1190. pas venir à une bataille decisive, les choses demeuroient presque toûjours en même estat, sans qu'un des deux partis pût jamais remporter sur l'autre aucun avantage considerable, dont il se pût promettre bientôt la victoire. Mais il arriva sur la fin de la seconde année du siege une nouvelle division entre le Roy & le Marquis de Monferrat, laquelle faillit à tout perdre.

La Reine Sibylle, & ses filles estant mortes des incommoditez d'un si long siege, Humfroy de Thoron, mary de la Princesse Isabeau, sœur de la feu Reine, lequel n'avoit pas eu le cœur d'accepter le Royaume qu'on luy presentoit, lors qu'il étoit en son entier, avant les victoires de Saladin, s'avisa d'y vouloir pretendre, lors que ce Royaume étoit reduit aux dernieres extremitez. Gui de Lusignan, quoy-qu'il eust perdu, avec la Reine sa femme, tout le droit qu'il tenoit d'elle uniquement,

ment, proteste neanmoins qu'aiant
esté & sacré & reconnu Roy, on 1190.
ne luy peut ôter cét auguste caractere, qu'il estoit fortement resolu de ne quitter jamais qu'avec la vie. Les Princes se partagent là-dessus, & prennent parti. Mais le Marquis de Monferrat, qui étoit & le plus puissant, & le plus adroit de tous, se mettant entre l'un & l'autre dans ce grand procés, pour les écarter tous deux, entreprend d'avoir tout ensemble, & la Princesse, & le Royaume. Quoy-que l'entreprise fut surprenante, & tres-hardie, elle ne luy parut pas pourtant trop difficile. En effet, étant brave, riche, liberal, heureux à la guerre, & de tres-grande reputation, il lui fut aisé de gagner une partie des Princes, qui ne voyoient point de comparaison à faire entre luy & ses deux rivaux: Gui de Lusignan n'avoit rien d'approchant de ses grandes qualitez; & Humfroy de Thoron, dans son visage, dans ses manieres, & dans Hist.Hie.

son humeur nullement guerriere,
1190. jointe à une grande jeunesse, avoit bien plus d'air d'une jeune fille, que d'un homme. D'ailleurs le Marquis s'entendoit déja parfaitement avec la Reine Mere Marie niéce de l'Empereur Manuel, & avec la Princesse Isabeau sa fille, qui ne le haïssoit pas. Comme ils eurent donc pris toutes leurs mesures, la Reine Marie, & la Princesse font citer Humfroy devant l'Evêque d'Acre, le Patriarche Heraclius estant alors malade à la mort; & sur le témoignage de Balian Seigneur d'Ybelin, qui avoit épousé la Reine Marie veuve du Roy Amauri, de Payen Seigneur de Caiphas, & de Renaud de Sidon, que le Marquis avoit gagnez, leur mariage est déclaré nul, sur ce qu'on pretendoit que la Princesse n'y avoit jamais consenti: qu'on l'avoit contrainte, encore extrêmement jeune, d'épouser Humfroy, & qu'elle avoit toûjours reclamé, & protesté, qu'on

V. l'Abbé. Lignage d'Outre-Mer.

la violentoit. Aprés quoy, le Marquis épouse publiquement Isabeau 1190. par le ministere de l'Evêque de Beauvais, & se porte pour Roy, *Rad. de Dicer.* au grand scandale de tous les gens de bien, qui voyoient manifestement, & detestoient une si honteuse collusion, & l'injustice qu'on *Iac. de Vitr. Sanut.* faisoit au pauvre Humfroy. On dit méme que Baudoüin Archevêque de Cantorbery, en fut si vivement touché, & de ce qu'il voyoit, & qu'il apprenoit tous les jours des horribles desordres de l'armée, qu'il en tomba malade, *Hist. Hier.* & en mourut quinze jours aprés; aussi saintement qu'il avoit vécu. Mais comme la pluspart étoient gagnez pour le Marquis, & que la fortune publique dépendoit de luy, principalement pour les vivres qu'on faisoit venir de Tyr, *Radul. de Dicet.* on fut obligé de dissimuler, en *Iac. de Vitr. Sanut.* faisant cependant une espece d'accommodement, par lequel l'un & l'autre demeurant en l'état où il se trouvoit, retiendroit ses preten-

tions, en attendant la venuë de
1190. l'Empereur, & des deux Rois,auſquels on laiſſeroit le jugement de cette affaire.

C'eſt en cét état que les choſes ſe trouvoient à ce fameux ſiege, lors qu'on y receut la nouvelle de la mort de l'Empereur & de l'arri-
Hiſt. Hie. vée du Duc de Suaube, que le Marquis alla prendre à Tyr avec ſes vaiſſeaux, ſur leſquels il le conduiſit au Camp, où il fut receu avec toute ſorte d'honneurs. Il prit ſon poſte parmi les Allemans, & les Danois, au quartiers qu'occupoit auparavant le Lantgrave, ſur
Rad. de Dic. la colline de la Moſquée, s'étendant juſqu'au Pont du fleuve Belus. Auſſitoſt que l'on eut receu un renfort ſi conſiderable, on reſolut, ſur la propoſition qu'en fit le Duc Frideric, de donner un aſſaut general. On le fit par terre, & par mer, avec toute l'ardeur imaginable; & les ſoldats, malgré toute la brave reſiſtance des aſſiegez, étant montez ſur les murailles en

plus d'un endroit, y arborérent 1190.
l'Etendard de la Croix. Ce fut en cette occasion qu'on dit que Leopol Duc d'Austriche, fit éclater son courage heroïque, par une action, dont les glorieuses marques, qui sont encore aujourd'hui les Armes d'une Maison, qui est devenuë si auguste, sous le nom d'Austriche, publieront éternellement la gloire. Il combatoit du haut d'un Chasteau de bois, qu'on avoit élevé à l'entrée du Port, sur le tillac d'un grand Navire, contre la Tour des Mouches. Il y étoit mesme déja monté, suivi de quelques-uns des siens; & comme ils furent tous tuez, se voyant seul, il fut enfin contraint de se precipiter dans la mer, tout rouge qu'il étoit de son propre sang, & de celuy des ennemis, à la reserve de l'endroit où il pourroit l'écharpe blanche, dont il étoit ceint. On dit aussi que Frideric, pour éterniser la memoire d'une si belle action, luy donna pour Armes, avec l'ap-

plaudissement de toute l'armée, un
1190. Ecu de gueules, à la fasce d'argent, que les Princes d'Austriche ont toûjours porté depuis ce tems-là. Le combat ne fut gueres plus heureux du côté de la terre, parce que Saladin ayant en méme tems attaqué les lignes, qu'il força méme en quelques endroits, on fut obligé de quitter l'assaut, pour repousser les ennemis, qui furent enfin cõtraints de se retirer. Saladin perdit la pluspart de ses Braves dans cette attaque; & luy-mesme, qui étoit des plus avancez, eut bien de la peine à se demêler de ceux qui l'alloient investir, & qui le poursuivirent méme assez loin au-delà des lignes.

Ce fut-là la derniere action militaire de Frideric, parce que comme on estoit déja dans l'Automne de la seconde année du siege, la maladie, qui se mit dans le Camp, l'enleva dans tres-peu de jours, avec un regret incroyable de toute l'armée, qui adoroit

Godefrid. Monach.

ce brave Prince, que sa rare vertu, qu'il fit éclater à sa mort, rendit encore plus illustre qu'il ne le fut durant sa vie, que milles belles actions avoient renduë tres-glorieuses. Car les Medecins du Levant l'ayant asseuré qu'il pouvoit aisément guerir par l'usage des femmes, il répondit, sans hésiter un seul moment, qu'il aimoit beaucoup mieux perdre la vie, que de la conserver par cette sorte de remede, en soüillant son ame & son corps, en méme temps qu'il tâchoit d'accomplir le Vœu de son pelerinage, pour plaire à Jesus-Christ, qui est le Roy, la Couronne, & l'Epoux des Ames chastes, & la pureté méme. Sur quoy il rendit à Dieu son esprit victorieux des deux plus formidables ennemis de l'homme, qui sont les plaisirs de la vie, & les douleurs de la mort, qu'il choisit plûtost, dans une florissante jeunesse, qu'une vie qu'on ne lui pouvoit sauver que par la perte de sa chasteté. Rare

1190.

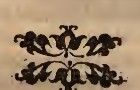
Idem.

1190. exemple, lequel ayant eſté ſuivi, environ trois cens ans aprés, & dans un pareil âge, par le Prince Caſimir, fils du Roy de Pologne Caſimir, & d'Elizabeth fille de l'Empereur Albert Archiduc d'Auſtriche, acheva dans luy cette haute ſainteté, qui a merité les honneurs ſuprêmes que l'Egliſe rend ſolennellement à ceux qu'elle croit être dans la gloire des Bienheureux. Toutefois cette mort, qui fut ſi glorieuſe, & ſi avantageuſe à Frideric, fut tres-funeſte & tres-pernicieuſe à l'armée, parce que les Allemans deſeſperez d'avoir perdu, & leur Empereur, & leur Prince, ne voulant plus reconnoître de Chef, quitterent une entrepriſe qui leur avoit eſté ſi malheureuſe ſur la fin, & s'en retournerent comme ils pûrent, en leur païs, à la reſerve de tres-peu, qui acheverent d'accomplir leur Vœu ſous le Duc Leopold d'Auſtriche. Ajoûtez à cét accident la maladie qui continuoit toûjours dans le

Godefrid. Monach.

Camp, & la famine que l'on y souffroit quelquefois, & qui eût fait perir l'Armée sans le Marquis, qui y ramenoit l'abondance, de tems en tems, avec sa flotte. Cela lui aquit absolument tous les Chefs, & tous les Soldats, qui prirent son parti contre Gui de Lusignan, lequel n'avoit plus qu'une vaine ombre de Majesté Royale, sans authorité. Ainsi l'armée étant extrémement diminuée, ne fit plus autre chose que de se défendre dans ses retranchemens, contre les insultes de Saladin, & contre les sorties des assiegez, jusqu'à l'arrivée des deux Rois, dont il faut maintenant que je raconte le voyage, & les actions.

1190. *Herold.* *Rad. de Dicet.*





HISTOIRE DES CROISADES POUR LA DELIVRANCE DE LA TERRE SAINTE.

LIVRE SIXIE'ME.

1190. LA Croisade que l'on avoit si solennellement jurée dans le Champ Sacré, & que la guerre, qui s'étoit allumée entre les deux Rois, avoit si long-tems retardée, eut enfin son effet, par la parfaite intelligence qu'il y eut durant quel-
1189. que temps, entre Philippe Augu-ste, & Richard, surnommé Cœur-

1190.

Rad. de Dicet. *I. Prompt.* *Guil. Neubrig.*

de-Lion, au commencement du regne du nouveau Roy. Car aussitôt qu'il eut receu l'Épée comme Duc de Normandie, dans Nôtre-Dame de Roüen, & la Couronne d'Angleterre à Vestmunster, avec l'applaudissement general de tous ses sujets, qui le virent prendre d'abord tout le contrepied de son pere, qui n'étoit pas aimé; il ne songea qu'à faire ses preparatifs pour la Guerre Sainte. Il s'appliqua sur tout à faire un grand amas d'or & d'argent, sans neanmoins charger son peuple, comme on avoit fait, par l'exaction rigoureuse de la Dixme Saladine, que l'on avoit toute employée à la guerre qui s'étoit faite entre les deux Couronnes. Pour cét effet, il s'avisa de vendre tout ce qu'il pût de Dignitez, de Charges, & de Terres de son Domaine, à un prix assez bas pour attirer l'avarice, ou l'ambition de ceux qui se laissoient prendre aisément à cette amorce, ne voyant pas qu'il avoit dessein de

Knyghtons Chron. *I. Brompton.* *Neubrig. l. 4.* *Roger. Ann. in Ricard.*

les retirer aprés son retou[illegible]mme
1190. il fit, sans les rembours[illegible] pre-
contant les jouïssances [illegible] le pied
de ce que ces Domaines & ces
Charges devoient valoir. Mais il
dissimula si bien, & fit paroître d'une part tant d'empressement à vendre tout ce qu'il pourroit, & de l'autre tant de marques d'une santé ruinée, ce que ses travaux à la guerre, & ses débauches faisoient assez croire : qu'on se persuada aisément qu'il ne retourneroit jamais de ce voyage, & qu'il ne songeoit qu'au present, n'esperant pas vivre longtems. C'est pourquoy l'on s'empressoit fort à profiter de cette occasion ; & luy cependant en tira des sommes immenses, faisant ainsi argent de tout, jusqu'à dire à ceux qui s'en étonnoient, que s'il trouvoit quelqu'un qui pût acheter la ville de Londre, il ne feroit nulle difficulté de la luy vendre.

Il profita sur tout de la vanité de plusieurs Prelats de son Royaume qui estoient fort riches, & des-

quels il tira tout ce qu'ils avoient d'argent, en leur vendant des Dignitez temporelles, qu'ils étoient bien-aises d'ajoûter à leurs Evêchez, ou à leurs Abbayes. C'est ainsi qu'il fit donner dans le piege l'Evêque de Durham, vieillard également avare, & ambitieux, en lui persuadant d'acheter le Comté de sa Province, qu'il feroit unir à son Evêché. Car ce Prelat, qui mouroit d'envie d'être Comte de Northumberland, luy donna pour cela tout ce qu'il avoit amassé, depuis tres-long-tems, du revenu de son Evêché, & des gains peu honnestes qu'il y avoit faits. Il y ajoûta tout l'argent qu'il avoit reservé pour faire le voyage de Jerusalem, renonçant à son vœu, à sa conscience, & à son honneur, pour devenir grand dans le monde, lors que son extrême vieillesse estoit preste de l'en chasser : ce qui fit dire au Roy assez plaisamment, quand il eut tout son argent, qu'il venoit de faire une espece de mi-

1190.

Guil. Neubrig. Henric. Knyghton. Roger.

1190. racle, en faisant d'un vieil Evêque, un jeune Comte. Il se saisit méme de tous les grands biens de Geoffroy Ridel, Evêque d'Ely, qui étoit venu au-devant de luy à Vvinchestre, avec un train & un équipage Royal, qui n'empécha pas que la mort, laquelle le surprit dans cette magnifique pompe, ne triomphât de cette vanité scandaleuse dans un Evêque. Ce Prince crût que ces grandes richesses seroient beaucoup mieux employées en s'en servant luy méme, pour fournir aux frais de son couronnement, afin d'épargner les siennes, qu'il reservoit pour son voyage de la Terre Sainte. Il rendit aussi à Guillaume Roy d'Ecosse, pour dix mille marcs de sterlins, les Châteaux de Roxesbourg, & de Bervich, qu'il avoit esté contraint de ceder, pour sa rançon, au feu Roy Henry II. qui l'avoit pris en guerre. Il lui quitta méme l'hommage, auquel il s'étoit encore obligé par force, pour le prix de sa delivran-

Chron. Gervas. Roger.

Guil. Neubrig.

Chronic. I. Bromp. Roger.

ce. Enfin, comme d'une part il ne 1190.
vouloit point de cette multitude embaraſſante de Croiſez, qui avoient plus nui que ſervi dans les autres Croiſades, & que de l'autre, il ſçavoit fort bien que pluſieurs des plus riches de ſon Royaume, qui s'étoient engagez depuis deux ans à faire ce voyage, ſeroient bien-aiſes d'en être diſpenſez, il obtint du Pape la permiſſion d'oſter la Croix à tous ces gens-là, qui ſeroient quittes de leur vœu, en contribuant quelque ſomme, à proportion de leurs biens, pour les frais de la Guerre Sainte.

Henric. Knyght. l. 2. Roger.

Chron. I. Bromp.

Tout cela joint au treſor de ſon pere, dont il s'étoit ſaiſi d'abord, & qui montoit à plus de neuf cens mille livres peſant d'or & d'argent, lui donna le moyen de faire la plus belle & la plus Royale dépenſe que pas un de ſes predeceſſeurs eût jamais faite. Auſſi fit-il équiper, dans tous les Ports d'Angleterre, de Normandie, de Bretagne, de Poitou, & de Guienne, un tres-

grand nombre de vaisseaux, pour
1190. en faire une des plus belles flottes qu'on eût encore mise en mer. Car lors qu'il sortit du Port de Messine, où il avoit passé l'hiver, elle se trouva estre composée de cent cinquante grands Vaisseaux, & cinquante-trois Galeres, outre les Barques & les Tartanes, & les autres petits Bâtimens qui suivoient, pour porter les vivres & les munitions. Il en donna la charge à Girard Archevêque d'Ausch, & à Bernard Evêque de Bayonne, ausquels il joignoit Robert de Sablé, Richard de Chamville, & Guillaume Fortz Comte d'Albermalle, trois excellens hommes de mer, qui eurent ordre de faire executer, sans remission, les belles Ordonnances qu'il fit publier, pour empécher les crimes, & le desordre dans la flotte. Il ne pût pourtant arrester celui qui se fit en méme temps presque par toute l'Angleterre contre les Juifs, & auquel il avoit donné luy-méme occasion,

I. Prompton. Roger. Rad. de Dicet.

Roger. Mat. Paris.

sans y penser. Car comme les Juifs, que son pere avoit toûjours favorisez, furent entrez le jour de son couronnement dans le Palais, contre la défense expresse qu'il en avoit faite, & qu'on en eût en suite repoussé, & fort maltraité quelques-uns; le Peuple qui s'imagina que le Roy vouloit que l'on exterminât cette perfide nation, qui étoit extrêmement haye, se jetta sur eux avec tant de fureur, qu'on ne pût jamais l'appaiser; & cét exemple s'étant repandu par tout, on en fit un horrible massacre dans plusieurs Villes, où les jeunes gens qui avoient pris la Croix, & n'avoient pas dequoy fournir aux frais de leur voyage, furent ravis de prendre cette occasion, pour piller leur maisons, & pour se mettre en équipage, aux dépens de ces ennemis declarez de JESUS-CHRIST.

1190. *Rad. de Dicet. Chronic. I. Prompton. Roger. Guil. Neub.*

Philippe Auguste cependant se preparoit d'une façon beaucoup plus reguliere, sans que, pour

1190. avoir de l'argent, il s'avisât de vendre les charges, & les dignitez temporelles aux Prelats de son Royaume, qui étoient plus reglez, & plus modeste que ceux d'Angleterre, ni de rien exiger pour la dépense du voyage de la Terre-Sainte, parce que tous les Seigneurs François qui s'étoient croisez, étoient resolus d'accomplir leur vœu. Il crût avoir assez de son Epargne, & de ce qui restoit encore dans ses coffres de la dixme qu'on avoit levée la premiere année. C'est pourquoy, comme il eut fait arrester, & jurer dans le Parlement qu'il tint à Paris, qu'on se rendroit à Vezelay dans l'Octave de Pasques, pour de-là commencer tous ensemble le voyage, il envoya Rotrou Comte du Perche, en Angleterre, pour en avertir Richard, qui de son côte fit arrester, & jurer aussi sur les saints Evangiles la méme chose, à Londres, dans son Parlement. Aprés cela, comme ce Roy eut recom-

Chronic. J. Brompt. Rad. de Dicet. Roger.

mandé ſon Royaume aux ſoins de la Reine Eleonor ſa mere, qu'il avoit d'abord delivré de la priſon où le feu Roy l'avoit tenuë quinze ou ſeize ans, & à Guillaume de Long-Champ ſon Chancelier, & Evêque d'Ely, il s'embarqua, le quatorziéme de Decembre à Douvre, & deſcendit le méme jour à Graveline, d'où il fut s'aboucher ſur la fin du mois, avec le Roy Philippe, à Nonancour. Ce fut-là, qu'aprés s'être donné reciproquement toutes les aſſeurances d'une inviolable amitié, ils firent expedier conjointement des Lettres Patentes au nom des deux Rois, par leſquelles ils fixent le terme de leur départ, avec tous leurs Sujets croiſez, & ſe promettent une ſincere & indiſſoluble amitié, ſelon la foy qu'ils s'étoient donnée l'un à l'autre; Philippe Roy de France à Richard Roy d'Angleterre, comme à ſon amy, & à ſon fidelle vaſſal; & Richard Roy d'Angleterre à Philippe Roy

1190. *Ibid.*

Rad. de Dicet.

1190. de France, comme à son Seigneur & à son ami. Ce sont les propres termes de ces Lettres datées du trentiéme de Decembre à Nonancour, selon qu'elles sont rapportées par Radulphe Doyen de Londres, qui écrivoit en ce tems-là les choses qu'il voyoit, & ausquelles mesme souvent il avoit bonne part. Mais comme on jugea que le terme qu'ils avoient pris étoit un peu trop court, pour les preparatifs qu'il falloit faire, ils se virent encore une autrefois, & remirent leur rendez-vous à Vézelay, jusques dans les octaves de Saint Jean Baptiste. Ils achevérent en méme temps leur Traité, qui portoit entre autres articles, que si l'un des deux mouroit durant la Guerre Sainte, l'autre se serviroit, & de l'argent, & de l'armée du defunt, pour achever la guerre. Que les Seigneurs des deux Royaumes entretiendroient une fraternelle correspondance, & que les Evêques excommunieroient ceux

Rad. de Dicet. Chronic. I Prompt. Roger.

qui entreprendroient quelque
chose contre les Croisez. Mais par- 1190.
ce que vers le tems de cette entre-
veuë, la Reine de France Isabelle
perdit la vie en la donnant à deux
jumeaux qui ne la survécurent que
de trois jours, on en tira un mau- *Rad. de Dicet.*
vais augure de ce voyage, soit par
une remarque superstitieuse du
peuple, qui aime à se faire des my-
steres de tous les accidens qui le
surprennent; soit par un certain
présentiment que Dieu donne
quelquefois de l'avenir, comme on
l'eut pour lors, & bien plus encore
quand on apprit que comme le
Roy d'Angleterre prenoit à Saint
Martin de Tours les marques de
son pelerinage de la Terre Sainte,
le Bourdon beni, sur lequel il vou- *Roger.*
lut s'appuyer, se rompit tout-à-
coup par le milieu. Ce presage
donna de l'horreur & de la crain-
te à tous les assistans, mais non
pas à ce Prince intrepide, lequel
n'étoit pas trop d'humeur à phi-
losopher sur ces sortes d'aventures,

qui ne luy donnoient nulle inquiétude.

1190.

Rigord. La devotion de Philippe Auguste fut bien plus tranquille, & plus édifiante. Il reçeut, au jour de la Fête de Saint Jean Baptiste, dans l'Eglise de Saint Denis en France, le sacré bourdon, de la main de Guillaume Archevêque de Reims, son oncle maternel, & prit luy-méme, sur l'Autel, la banniere Royale, avec toutes les marques les plus sensibles, & les plus touchantes d'une admirable pieté, implorant le secours de Dieu par ses prieres, & par ses larmes, qui produisirent de pareils sentiment dans l'ame de tous ceux qui assistoient à ce spectacle. En suite, ayant laissé le gouvernement du Royaume, durant son absence, à la Reine Adele sa mere, il se rendit à Vézelay, avec le Roy Richard, qui pour détourner l'effet du mauvais presage qu'il avoit eu à Tours, voulut recevoir de nouveau le bourdon de pelerin devant

Guilel. Armoric.

l'Autel de Sainte Magdeleine, dont on dit que le Corps reposoit alors dans cette Abbaye. Aprés quoy, les deux Rois allerent ensemble jusqu'à Lyon, où ils se separerent, pour la commodité des troupes qu'il menoient. Le Roy prit le chemin de Génes, & Richard celuy de Marseille; ces deux Villes ayant esté choisies, pour être le rendez-vous de leurs armées. Ils renouvellerent, en se separant, toutes les protestations d'une inviolable amitié, qu'ils s'étoient faites si souvent, & neanmoins elle se rompit presque aussitôt qu'ils se revirent. Et certes, on ne pouvoit raisonnablement esperer qu'elle dût fort long-tems durer entre deux Princes dont les interests, les temperamens, les humeurs, les sentimens, les inclinations, & les mœurs s'accordoient assez mal, comme on le peut aisément reconnoître dans leurs portraits.

1190. *Chronic. I. Bromp. Roger.*

Rigord. I. Brompt. Roger.

Philippe étoit en ce tems-là dans la fleur de son âge d'environ vingt-

1190. quatre ans, d'une riche taille, & d'une stature un peu au-dessus de la mediocre, d'un port extrémement majestueux, & d'un air fier & martial, qui n'avoit pourtant rien de rebutant, parce qu'il étoit joint à cette rare beauté, dont la nature l'avoit avantagé, ayant le tour du visage admirable, tous les traits reguliers & delicats, le front large, & uni, le nez tirant sur l'aquelin, les cheveux blonds, les joües vermeilles, les yeux vifs, & brillans d'un certain feu, qui avec la fermeté de ses regards, jointe à la couleur de son teint, marquoit assez la nature de sa complexion sanguine & bilieuse, & pour les deux petites tâches qu'on lui voioit dans le coin de l'œil gauche, bien loin d'en affoiblir la force, elles ne faisoient qu'en augmenter la blancheur & l'éclat, par l'opposition de leur couleur. Mais ce qui étoit l'ame de cette Royale beauté, & qui lui donnoit plus de grace que tous ces merveilleux dehors,

Paul. Emil. Portr. de Phil. du Cabin. du Roy.

Ricordan. L. Villar.

qui brilloient avec tant de charmes, estoient les admirables qualitez d'une ame incomparable, qui faisoit éclater dans ses actions & dans sa conduite, toutes les vertus les plus propres d'un grand Roy. Car il étoit extrêmement religieux & jaloux de la gloire de Dieu, pour lequel il avoit des sentimens infiniment tendres & respectueux; implacable ennemi des blasphemateurs, qu'il faisoit jetter dans la Seine, & des héretiques, qu'il exterminoit par le feu, aimant passionnément l'équité, la bonne foy, & la justice, qu'il faisoit rendre à tous ses sujets exactement, sans distinction de personne; misericordieux envers les pauvres, dont il fut le Pere; liberal, avec connoissance & discernement; magnifique au-delà de ce que portoit le genie, & la coûtume des Rois de son siecle, mais sur tout en dépense, pour entretenir des gens de guerre, & sa Maison, en fondations Royales, & en édifices publics,

1190.

Rigord.
Guilel.
Arnon.

1190. témoin les anciennes murailles de Paris, qu'il fit bâtir en méme tems qu'il entreprit la Guerre Sainte; au reste, également sage, prudent, & moderé dans les conseils, & prompt, ardent, & intrepide, dans l'execution, brave, & vaillant jusqu'à l'excés, cherissant les Lettres, qu'il fit refleurir, sur tout dans l'Université de Paris; affable, moderé, vigilant, actif, pourvoyant à tout, heureux à la guerre; & toûjours invincible, & victorieux, comme il avoit déja paru dans les guerres contre l'Anglois, & contre le Comte de Flandres, & comme il parut encore bien plus dans la suite de son Regne, par les glorieuses conquestes d'une grande partie du Poitou, & de la Guienne, de toute la Normandie, de l'Auvergne, de l'Artois, du Cambresis, du Boulonnois, & de tant d'autres Comtez qu'il a réünis à la Couronne, aprés commencé le premier des Rois de la troisiéme Race, le grand ouvrage que Louïs

le Grand a heureusement achevé
de nos jours, en rendant à la France ses anciennes bornes, depuis l'Ocean jusqu'au Rhin. Enfin Philippe, qui a toûjours triomphé de ses ennemis, eût pû vaincre celuy que son temperament ardent luy suscita dans luy-méme, je veux dire l'impatience, & la colere, qui prevenoit quelquefois dans luy la raison, & luy ôtoit pour quelques momens, la liberté d'agir selon ses belles inclinations, on pourroit dire que son portrait est celuy d'un Prince accompli dans toutes ses sortes de perfections qu'on peut souhaiter dans un Roy.

1190.

Il s'en faut beaucoup que celuy de Richard ne luy ressemble, ny pour le corps, ny pour l'ame, quoy-qu'on ne puisse nier que ce Prince n'ait eu de grandes qualitez. Mais elles étoient mélées de tant de defauts, & de tant de vices, encore plus grands que ses perfections, qu'elles en furent toutes obscurcies. Il étoit alors âgé

1190. *Chr Nicol. Trivet in Ricar. Guil. Ne..brig.* de trente-trois ans, de haute stature, mais d'une taille tres-peu proportionnée, étant devenu excessivement gros, soit par son intemperance, soit par une enfleure, laquelle luy estot restée d'une assez *Chr. Trivet.* longue fiévre quarte, qui luy avoit laissé un visage pâle, & plombé; ayant aussi les bras trop longs, mais fort nerveux, & les jambes trop écartées, les yeux pleins de feu, mais d'un feu aspre, & trop ardent, les cheveux d'un blond extrêmement fort, & tirant sur une certaine espece de roux, qui marquoit sa complexion excessivement billeuse, & naturellement robuste, si la violence de ses exercices, de ses passions, & de ses débauches excessives, ne l'eussent *Guil. Neubrig.* tellement ruinée, qu'il en paroissoit tout défait, & languissant. On disoit mesme qu'il avoit tout le corps couvert de caûtéres, pour se décharger continuellement des humeurs corrompuës qui l'accabloient, tant la longueur de sa

fiévre, & les desordres de sa vie, avoient alteré le fonds de santé, & la beauté des traits de visage, que la nature luy avoit donnez. Ce fut au reste un Prince magnanime, hardi, entreprenant, brave, intrepide, & d'un courage indomtable, qui luy aquit le surnom de Cœur-de-Lyon, que les Anglois, & les Normans luy ont donné, & que la memoire des belles choses, qu'il a heureusement, & courageusement executées, luy à conservé jusqu'à maintenant. On ne peut neanmoins disconvenir, qu'il n'y ait eu de la ferocité, & méme de la brutalité mêlé dans ce courage de Lyon, étant tres-certain qu'il fut tres-violent, precipité, turbulent, emporté jusqu'à la fureur, dur & severe jusqu'à la cruauté, qui le rendit tres-odieux, outre qu'il étoit inconstant, & de peu de foy, sans amitié, sans tendresse, & sans naturel, jusqu'à violer tous les droits les plus saints de la nature, en s'armant contre

1190.

Chr. Triv.

Gervas. Chronic.

Neubrig. Roger. I. Bromp. Henric. Knyghton.

1190. son propre pere : sur tout, aussi ardent à tirer de l'argent de tout côté, qu'il étoit prodigue à le dissiper ; présomptueux, superbe, & arrogant ; voluptueux, & débauché, au-delà méme de l'excés ordinaire, & se mettant si peu en peine de sauver les apparences, qu'il tournoit ses crimes en raillerie : témoin ce qu'il répondit un jour au saint homme Fouques de Neüilly, lors que prêchant en Normandie, il l'avertit qu'il étoit tems qu'il songeât serirusement à mettre ordre à ses affaires, en se défaisant de trois dangereuses filles qu'il avoit, & qui seroient la cause de sa ruine, s'il les retenoit plus long-tems. Richard, qui prenoit la chose à la lettre, croyant qu'il luy estoit aisé de le convaincre d'imposture, *Tu mens, hypocrite,* luy va-il-dire, *je n'ay point de filles,* *Pardonnez-moy Sire*, repliqua le bon-homme, *vous en avez trois fort méchantes, qui sont vôtre arrogance vôtre avarice, & vôtre lu-*

Chronic. Knygthon. I. Brompt. Roger,

xure, qui vous perdront pour peu que vous les reteniez encore. Hé bien, 1190.
luy répond Richard, en riant, au lieu de ſonger ſerieuſement à ſe convertir, *il faut donc s'en défaire; & pour cela je donne dés maintenant mon arrogance aux Templiers, mon avarice aux Moines, & ma luxure aux Prelats de mon Royaume.* Mais comme d'une part, nonobſtant toutes ſes débauches, il avoit le principe de la Foy bien avant enraciné dans l'ame, & que de l'autre, ſelon ſon naturel impetueux, il donnoit d'ordinaire dans l'excés, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal; il avoit quelquefois de ſi grands tranſports de devotion, & concevoit ſi bien l'énormité de ſes pechez, que pour en témoigner ſon repentir, & ſatisfaire à Dieu, il faiſoit des choſes, que certainement les plus ſeveres Directeurs de conſcience ne ſe fuſſent jamais aviſez d'exiger d'un Roy, & ce qu'il y a d'infiniment avantageux pour ce Prince, eſt que ce prin-

Chron. Henr. Knyghr.

1190. cipe de Foy reprenant toute sa force, dans son ame à l'heure de la mort, lui fit faire une penitence si rigoureuse, qu'il y en a peu de semblables dans l'Histoire des plus grands Saints. Ainsi, tandis qu'un homme, & principalement un Prince, conserve la Foy, par la soûmission de ses sentimens à ceux de l'Eglise, on peut toûjours esperer, qu'à quelque infirmité qu'il soit sujet, ce germe de vie luy fera produire, dans son tems, les fruits d'une veritable conversion, comme une plante qui garde sa seve, quelque morte qu'elle paroisse durant l'hiver, lors qu'elle est dépoüillée de ses fleurs, & de ses feüilles, ne laisse pas de refleurir au retour du printemps.

Voilà quels étoient ces deux Rois qui dans une si grande difference de temperamens, & de mœurs, ne pouvoient étre fort long-tems en bonne intelligence, comme il ne parut que trop dans la suite de leur voiage. Philippe, dont la flotte l'at-

tendoit à Génes, partit le premier 1190.
avec une belle & floriſſante armée, composée d'une grande partie de ſa Nobleſſe, & de Soldats choisis, dont il ſeroit difficile de dire bien préciſement le nombre, parce qu'il n'a pas plû aux Ecrivains de ce temps-là de nous en informer. Ce qu'il y a de bien certain eſt, qu'il étoit accompagnée des plus Grands du Royaume, dont les *Rigord.*
principaux furent Eudes Duc de *Roger.*
Bourgogne, Pierre Comte de Nevers, Renaud Comte de Chartres, Geoffroy Comte du Perche, Aubry de Boulogne Maréchal de France, Mathieu de Montmorency, qui fut depuis Connétable de France, les Comtes de Beaumont, de Rochefort, & de Valery, Dreux de Mello, Seigneur de Loches & de Chaſtillon ſur Indre, & Guillaume de Mello ſon frere. Sa flotte fut batuë d'une furieuſe tempête, qui luy donna lieu de faire éclater la grandeur de ſon ame, en ce *Rigord.*
qu'il donna magnifiquement à ceux

M v

1190. dont on avoit jetté l'équipage en mer, dequoy reparer la perte qu'ils avoient faite. Il vint enfin, le seiziéme de Septembre, surgit au Port de Messine, où les deux Rois avoient concerté de se rendre. Cependant Richard, aprés avoir attendu huit jours inutilement sa flotte à Marseille, poussé de son impatience naturelle, s'embarque, le septiéme d'Aoust, sur trente vaisseaux marchands, qu'il y fit freter; & aprés avoir côtoyé la riviere de Génes, la Toscane, & la Champagne de Rome, arrive heureusement à Naples, d'où il passe jusqu'à Salerne, pour y attendre des nouvelles de sa flotte, dont un si long retardement luy donnoit une extrême inquiétude.

Rad. de Dicet.

J. Bromp. Roger.

Elle s'étoit mise en mer dés la semaine de Pasque; & comme elle eut esté batuë d'une grande tempête, laquelle à ce qu'on dit, fut miraculeusement calmée par Saint Thomas de Cantorbery, qui s'apparut à ceux qui estoient dans le

Chronic. J. Prompt. Roger. Mat. Paris.

grand navire de Londres ; ce vaiſ-
ſeau ſe trouva prés du Cap de 1190.
Saint Vincent, vis-à-vis de la ville
de Sylves, & neuf autres entrerent
dans la riviere de Liſbonne, où ils
jetterent l'ancre. Le Miramolin,
ou le Roy des Sarraſins de l'Afri-
que Occidentale, faiſoit pour lors
la guerre, avec une puiſſante armée,
au Roy Sanche de Portugal, qu'il
avoit ſurpris, & qui s'étoit jetté
avec peu de troupes, dans Santa-
ren. Ce Prince croyant que le
Ciel luy envoyoit ce ſecours d'é-
trangers, comme il avoit fait au-
trefois, au feu Roy Alfonſe ſon
pere, les prie de le ſecourir en cet-
te preſſante neceſſité. Cinq cens
des plus braves le vont trouver,
tandis que quatre-vingts vaillans
jeunes hommes du vaiſſeau de Lon-
dres ſe jettent dans Sylves, pour la
défendre ; mais la fortune, ſans qu'il
fût beſoin qu'il tiraſſent l'épée, ter-
mina cette guerre heureuſement,
en un inſtant, par la mort ſubite du
Miramolin, aprés laquelle ſon ar-

1190. mée se dissipa. Les Anglois retournez à leurs vaisseaux ; qui étoient au Port de Lisbone, y trouvent soixante-trois autres de leurs navires, qui s'y étoient venu rafraîchir, & toute cette grande Ville en armes contre leurs gens, qui y avoient commis de grandes insolences. Il y eut du sang répandu de part & d'autre, des maisons pillées, & brûlées, & des Anglois faits prisonniers ; mais les choses s'étant pacifiées, par la prudence du Roy Sanche, qui sceut calmer les esprits des uns & des autres, les Anglois reprirent leur route le vingt-cinquiéme de Juillet ; & le méme jour s'étant joints à trente-trois grands Navire du General Guillaume Fortz, qui les attendoit avec son escadre à l'emboucheure du Tage, ils continuerent heureusement leur voyage jusqu'auprés de Salerne. Ce fut-là que le Roy Richard s'alla rendre à sa flotte ; & le vingt-troisiéme de Septembre, il entra dans le Port de Messine, où

il fut receu des François & des Siciliens, avec toute sorte d'honneur, & de témoignage d'une sincere & parfaite amitié : mais elle ne dura gueres, & cette bonne intelligence, qui parut d'abord entre ces trois Nations, fut bientôt rompuë par deux grandes querelles qu'eut Richard, & qui furent cause que les deux Rois, au lieu d'achever promptement leur voyage, furent obligez de le differer jusqu'à l'année suivante, & de passer tout l'yver à Messine. Voici le sujet de ces deux querelles. 1190.

Guillaume Roy de Sicile étant mort sans enfans, les Siciliens, qui vouloient un Roy de la race de leurs Princes Normans, avoient mis sur le Trône son cousin Tancrede, fils naturel de Roger Duc de la Poüille, quoy-que Guillaume, avant sa mort, eut fait reconnoître pour Reine sa tante Constance, femme de l'Empereur Henry VI. laquelle il avoit declarée son heritiere. Richard, sans pren- Chronic. I. Brompt. Roger. Neubrig. Trivet. Polyd. Virg.

dre encore aucun parti dans ce
1190. grand differend entre l'Empereur & Tancréde, vouloit, avant toutes choses, que ce nouveau Roy luy rendit la Reine Jeanne sa sœur, fille de Henry II. Roy d'Angleterre; & veuve de defunt Roy Guillaume, & qu'il luy donnast son doüaire, avec beaucoup d'autres choses qu'il pretendoit, & sur tout les cent vaisseaux que le feu Roy avoit promis à Henry Roy d'Angleterre son beau-pere, pour le voyage du Levant. Comme Tancrede, qui luy renvoya la Reine, differoit à le satisfaire sur le reste de ses pretentions, Richard qui vouloit qu'on luy fit raison, se saisit de deux Places fortes sur le Détroit : ce qui donna tant de jalousie à ceux de Messine, qui ne sont pas naturellement trop endurans, qu'ils prirent les armes contre les Anglois, & les chasserent de leur ville. Ceux-cy du moins aussi ardens, & beaucoup plus braves que ces Bourgeois, courent aussi de-

leur costé aux armes, sortent en 1190.
bataille de leur Camp, repoussent cette populace dans la ville, & se mettent en état de l'insulter. Il y eut bien quelque momens de tréve, par l'entremise de Philippe Auguste, qui vouloit accommoder ce differend : mais Richard ayant découvert, ou du moins ayant crû que les Messinois l'avoient voulu surprendre durant le pourparler de paix, fit recommencer sur le champ l'attaque avec tant de furie, que la ville fut emportée de vive force. Il en sortit neanmoins aussitost aprés qu'il eut receu les excuses, & la satisfaction que luy firent les Magistrats, & rendit ce respect au Roy Philippe, qui avoit son quartier dans cette ville, & qui n'approuvoit pas un procedé si violent. C'est pourquoy Richard, pour se fortifier encore contre luy de l'alliance de Tancrede, accorda la paix à ce Roy, qui luy offroit, outre ses vaisseaux, vingt-mille onces d'or pour toutes ses preten-

1190. tions, & vingt mille autres pour le mariage de sa fille avec Artur Duc de Bretagne, neveu de Richard : de sorte que la fin de cette querelle fut le commencement d'une autre encore incomparablement plus dangereuse, qui nâquit entre les Rois de France & d'Angleterre.

Car Tancréde voïant que le François n'avoit pas lieu d'être satisfait de ce mariage, qui s'estoit fait sans sa participation, & qui choquoit directement ses interêts, tâcha de s'attacher encore plus fortement l'Anglois, comme il fit, en l'aigrissant contre Philippe, avec une extrême malice. En effet, comme il vit que ces deux Princes étoient déja broüillez, au sujet de *Roger.* la prise de Messine, où Richard avoit fait d'abord arborer ses Etendards, que Philippe voulut que l'on ostât, il va trouver l'Anglois, *Chron. I. Brompton. Roger.* & luy montre des lettres qu'il asseuroit être du Roy de France, par lesquelles il luy offroit de le secou-

rir de toutes ses forces, s'il vouloit faire la guerre à Richard, qui ne songeoit qu'à l'amuser, sous la belle apparence d'une fausse paix, pour s'emparer de son Royaume. 1190.
Richard, quoy-qu'extrêmement irrité de ce procedé, en fut pourtant bien-aise, pour avoir une si belle occasion de quereller Philippe, qui avoit un tres-veritable sujet de se plaindre de luy, de ce qu'ayant depuis si long-tems fiancé la Princesse Alix sa sœur, il vouloit maintenant épouser Berengere, fille de Garcie Roy de Navarre, suivant le conseil de la Reine Eleonor, qui luy amenoit elle-méme cette Princesse. Les plaintes qu'on faisoit de part & d'autre sembloient avoir beaucoup de fondement; les esprits étoient fort aigris; & la ligue Sainte couroit grand danger de se rompre, par une guerre funeste entre ces deux grands Princes, qui eut absolument ruiné toute l'esperance de pouvoir jamais rétablir les affaires des Chré-

1190. tiens dans la Palestine. Mais enfin, l'on trouva les voyes de terminer cette grande querelle, par un amiable éclaircissement, qui pacifia les esprits, du moins en apparence, & pour un tems. Richard protesta qu'il eût inviolablement gardé la promesse qu'il avoit faite, d'épouser la Princesse Alix, si l'on n'eût sceû de toute certitude depuis ce temps-là que le feu Roy d'Angleterre, qui l'avoit eu en garde, & que l'on sçavoit en avoir esté extrêmement amoureux, l'avoit violée. Il ajoûta qu'on sçavoit bien qu'aprés cela toutes les loix des plus saintes de la nature s'opposoient à ce mariage; mais que comme cette Princesse étoit tres-innocente de ce crime, auquel elle n'avoit jamais consenti, outre qu'il rendroit le Véxin qu'elle avoit eu pour dot, il luy donneroit encore dix mille marcs d'argent. Enfin il donna sa parole, comme le Roy Philippe le vouloit absolument, que sans plus

Chron. I. Brompt. Roger.

Rigord.

differer, il partiroit au printems comme luy pour achever leur entreprise de la Terre Sainte. Philippe aussi de son côté protesta que les Lettres, dont on se plaignoit, étoient supposées; & que luy-méme s'étoit plaint d'abord, de ce qu'on recouroit à un si lâche artifice, pour le commettre avec le Roy d'Angleterre son allié, & son compagnon d'armes dans la guerre Sainte. Ainsi les deux Rois s'étant accordez, renouvellerent inutilement les protestations d'une amitié, qui ne pouvoit pas durer long-tems, entre deux Princes qui avoient une invincible antipathie, & cependant ils ne laisserent pas de passer un peu plus tranquillement le reste de l'hyver à Messine, où l'on dit que le celebre Abbé Joachim leur predit le peu de succés qu'ils devoient attendre de leur voyage.

1190.

I. Brompt

Cét homme, qui a fait durant sa vie tant de bruit dans le monde, & qui est encore aujourd'huy

Vid. Alph. a Castr. l. 2. Baron. ad hunc. an.

1190. un grand probléme aprés ſa mort, étoit Calabrois, Abbé d'un Monaſtere de Ciſteaux, dans ſon païs, d'une vie & d'une conduite tout-à-fait extraordinaire, & duquel on n'a jamais rien dit de mediocre, ſoit pour le bien, ſoit pour le mal. Car les uns l'ont voulu faire paſſer pour un des plus ſignalez Docteurs, des plus inſignes Prophetes, & des plus grands & miraculeux Saints que l'Egliſe de Dieu ait jamais eus. Les autres au contraire le tiennent pour un impudent impoſteur, un méchant hypocrite, un tres-dangereux heretique Trithéite, & pour le plus ſuperbe, le plus arrogant, & le plus preſomptueux de tous les hommes. Mais ceux, qui ſans preoccupation, ont examiné tout ce que l'on a dit de part & d'autre touchant ce fameux Abbé, croient que ſans luy faire injuſtice, on peut dire, en gardant un juſte milieu entre ces deux extrémitez, que c'eſtoit un hardi & ignorant vi-

Bellar. Ann Ciſt. t 2. & 3. Antonin. p. 2. t 17. S Th in 4. diſt. 43. ar. 3 q. 1. ad 3. Trith. Poſſevin. in App.

Anon. M. S. Vict. ap. I. Picard. innoc ad Ep. D. Bern.

ſionnaire, qui ayant la tête un peu 1190.
creuſe, & l'imagination fort vive, avec tres-peu de ſcience, & de ſolidité de jugement, pour la ſçavoir regler, prenoit toutes ſes meditations, ou plûtôt toutes ſes réveries, pour des oracles, & comme il vouloit faire des predictions, que parmy cent choſes qu'il avançoit, il étoit impoſſible que le hazard ne fît que quelqu'une fût veritable, ceux qui y trouvoient leur compte, le loüoient comme un grand Prophete; & les autres, qui ſe trouvoient trompez auſſi bien que luy, le traitoient de fourbe, & d'impoſteurs, ne voyant pas, ny les uns, ny les autres, qu'il ſe pouvoit faire qu'il ne fût ny Prophete, ny trompeur, mais ſeulement viſionnaire, & trompé luy-méme, par une ridicule illuſion, qui eſtoit peut-être l'effet d'une geande foîbleſſe, & tout enſemble d'une grande preſomption.

Et certes, il eſt conſtant, qu'étant allé viſiter les lieux Saints à

1190. Jerusalem, à l'âge de quinze ans, lors qu'il ne sçavoit encore pour le plus que la Grammaire, il s'alla mettre dans l'esprit que Dieu luy avoit donné dans l'Eglise du Saint Sepulcre, une connoissance infuse, & parfaite, de tous les mysteres cachez de l'Ecriture, & sur tout de l'Apocalypse, dont il croyoit avoir la clef, que personne n'avoit pû encore trouver. Que sur cela, sans autre étude, il commença à travailler sur les visions de ce Livre, lesquelles il ajustoit aux siennes, comme il luy plaisoit, prenant ses réveries pour le vray sens de ces sacrez Mysteres. Qu'il disoit, qu'à la verité il n'avoit point de revelations, ny méme de don de Prophetie, mais qu'il avoit receu de Dieu l'esprit d'intelligence, pour entendre aussi clairement tout ce qui étoit contenu dans les Propheties, de l'un & de l'autre Testament, que les Prophetes mémes qui les avoient écrites par l'esprit de Dieu. De plus, il est certain

que c'étoit un homme tres-singulier, & qui ne vouloit rien que de tres-extraordinaire, & dans sa conduite, & dans sa doctrine. Que celle-cy fut déclarée dans le Concile de Latran, sous Innocent III. manifestement heretique, à l'égard de ce qu'il osa soûtenir, & écrire du grand mystere de la Trinité, contre le Maître des Sentences, & qu'elle donnoit tout ouvertement dans le Trithéisme, en voulant que chaque personne de la Trinité eût sa propre essence particuliere, dont l'une engendrat l'autre. Qu'il fut deferé au Saint Siege, & accusé par les Religieux méme de son Ordre, dans lequel il fit un dangereux Schisme. Qu'enfin il se méloit eternellement de predire, avec trop d'affection ; & que si quelques-unes de ses predictions se sont trouvées veritables par hazard, il y en avoit d'autres si obscures, & si ambiguës, qu'on les pouvoit tourner comme on vouloit, & plusieurs méme des plus

1190.

Tit. 1. l. 1. decr. c. damnam. V. Petau. tom. 2. dogm.

celebres, & de celles qu'il publioit
1190. le plus hardiment, & avec plus d'éclat, ont esté convaincuës de fausseté, par les évenemens, durant sa vie. Ce que l'on ne peut voir plus clairement, que par cette celebre conference qu'il eut à Messine avec le Roy Richard.

Comme on parloit par tout de cét Abbé Joachim, qui étoit alors dans sa plus haute reputation, particulierement en Italie, où tout le peuple l'écoûtoit comme un Prophete; Richard pria le Roy Tancréde de l'appeller à Messine, afin que l'on pût apprendre de luy quel seroit le succés de cette guerre, qu'on entreprenoit, pour retirer Ierusalem d'entre les mains des Infidelles. Car c'est assez la coûtume des hommes, & sur tout des Grands, de vouloir penetrer dans les secrets impenetrables du tems à venir, par une vaine & dangereuse curiosité, laquelle entreprend sur les droits de Dieu, qui s'est reservé la connoissance de ces

choses,

choses, & qui ne manque gueres aussi de punir cette hardiesse, par un malheur, ou conforme ou contraire à la prediction que l'on a faite. Ce qui donnoit encore plus d'envie à Richard de consulter ce fameux Abbé, étoit la nouvelle qu'on avoit apprise du funeste accident qui avoit enlevé du monde l'Empereur, au milieu du cours de ses victoires; & qu'on asseuroit que l'Abbé avoit predit clairement que ce Prince n'auroit pas un heureux succés de son entreprise. Cela confirmoit bien des gens dans l'opinion qu'on avoit conceuë que cét homme avoit le don de Prophetie. Il vint donc, & prenant, à son ordinaire, un ton de Prophete, il dit d'abord aux deux Rois, d'un air fort serieux, & sans hésiter un moment, que c'étoit inutilement qu'ils alloient à la Terre Sainte pour délivrer Jerusalem, parce que le tems marqué pour sa delivance n'étoit pas encore venu. Philippe Auguste, qui

1190.

Chron. Henric. Knyghton.

Chron. I. Brompt.

Ann. Roger.

Chr. Trivet.

Chron. H. Knyghton.

1190. avoit l'esprit tres-solide, & qui ne songeoit qu'à donner bon ordre au present, pour s'asseurer de l'avenir, en quoy consiste l'art de bien prédire ne se mit pas extrêmement en peine de ce que disoit cét Abbé, auquel il n'avoit pas grande creance. Mais Richard, qui avoit de la foiblesse pour ces sortes de Propheties, voulut penetrer plus avant, pour apprendre de luy, sur quelle sorte de connoissance il fondoit la prédictión qu'il venoit de faire avec tant d'asseurance. Alors ce Visionnaire, qui n'avoit le cerveau rempli qui de ses chiméres, & de ses ridicules réveries qu'il avoit faites sur l'Apocalypse, dont il croyoit avoir l'intelligence aussi parfaitement que Saint Jean qui l'avoit écrite, se mit à luy interpreter les visions contenuës dans ce Livre, & sur tout, celle de cét horrible Dragon à sept testes qui vouloit engloutir l'enfant, qui devoit naître de la femme revêtuë du Soleil. Il dit, que la sixiéme

teste de ce monstre étoit Saladain,
qui avoit pris Jerusalem ; qu'il se- 1190.
roit à la verité détruit par les Chrêtiens, qui reprendroient cette Sainte Cité ; mais que selon le mystere des nombres marquez dans cette vision, ce ne seroit qu'aprés que sept ans seroient accomplis depuis sa prise. Si cela est, luy dit brusquement Richard, en l'interrompant, pourquoy sommes-nous donc venus si-tôt ? Vôtre voyage, luy répondit-il, étoit necessaire pour vôtre gloire, parce qu'en le faisant, Dieu vous fera triompher de ses ennemis, & vous élevera par-dessus tous les Princes de la terre. Les événemens ont fait voir que ces deux premieres predictions étoient tres-fausses, puis que Jerusalem n'a pas encore esté reprise depuis ce tems là, & que le voyage fut à la fin tres-malheureux pour le Roy, qui tomba entre les mains de ses ennemis, qui le maltraiterent.

Mais son illusion, ou plûtost son

1190. extravagance, & sa folie parut bien davantage, lors que voulant poursuivre à donner l'interpretation de ce mystere, selon les caprices de son imagination toute en desordre, il ajoûta que la septiéme teste du dragon étoit l'Antechrist, qu'il étoit déja né dans Rome, & qu'il seroit Pape. Car ce dangereux dévot osa méme prescher cette folie, & asseurer hardiment que cét ennemy de JESUS-CHRIST, étoit déja dans l'âge de l'adolescence; qu'en l'année onze cens quatre-vingts-dix-neuf, le sixiéme sceau du livre fatal se romproit, & que bientost aprés on verroit le regne, la persecution, & la mort de l'Antechrist, & l'Evangile avant cela publié par toute la terre. Il pût bien voir luy-méme avant sa mort, la fausseté de sa prediction; & dés ce moment qu'il l'a soûtenoit avec tant de hardiesse, & si peu de vray-semblance, il fut puissamment refuté par les Archevêques d'Ausch & de Roüen, par

Anony. M. S. Vict. ap. Picard. in not. ad Ep. 96. D. Bern. V. Ann. Cister. t. 1. ad hunc. an.

Roger.

les Evêques d'Evreux & de Bayonne, & par d'autres ſçavans Eccle- 1191.
ſiaſtiques, qui ſe trouverent à cette Conference, & qui luy montrerent la fauſſeté de ſes vaines & temeraires imaginations par l'Ecriture, qu'il dit clairement que le temps qu'il oſoit marquer, n'eſt connu de perſonne. De ſorte que Richard, qui ſe mit luy-méme à le refuter, n'en fit non plus d'état aprés tout, que le Roy Philippe, qui ne s'amuſa pas comme les autres, à l'écoûter. Voilà quel fut cét Abbé Joachim, & la creance qu'il gagna dans l'eſprit des François, & des Anglois, qui n'étoient pas tout-à-fait ſi credules que les Italiens, dont toutesfois pluſieurs ne croyent pas trop en ſes ſonges, que le Peuple prenoit pour des oracles. Mais on a toûjours veu que c'eſtoit-là la deſtinée de ces gens qui ſe mêlent de propbetiſer, ou même d'expliquer les choſes preſentes, en dévelopant les myſteres de l'Apocalypſe,

1190. de perdre enfin la meilleure partie de leurs bon sens, & de leur raison, contre cét écueil des esprits sottement curieux, & d'aquerir dans le monde la reputation de Visionnaires extravagans.

Les deux Rois donc, sans s'arrêter aux prédictions de cét homme, le renvoyerent dans sa solitude de Haute-Pierre en Calabre, où il écrivit sur les Prophetes, & sur l'Apocalypse, & resolurēt de poursuivre leur voyage aussi-tôt que la mer seroit ouverte. Philippe, qui pressoit toûjours le Roy d'Angleterre, de ne pas differer plus longtems, partit le premier, au mois de Mars, avec toute sa flotte, & arriva heureusement, en vingt-deux jours, la veille de Pasque, devant Acre, où il fut receu des Croisez, avec des trāsports incroiables d'allegresse, comme un Ange venu du Ciel au secours de l'armée Chrêtienne, qui assiégeoit cette importante Ville, il y avoit déja prés de trois ans. Aussi-tôt qu'il fut arrivé,

Ann. Cist. tom 3.

Ann. 1191. *J. Brompt. Roger. Rigord.*

il visita tous les travaux, & prit son quartier si prés des murailles, que les fléches & les traits des ennemis donnoient jusqu'à son logement, & au-delà. Il fait ensuite dresser ses perrieres, ses mangoneaux, & ses autres machines, les fait joüer si à propos, & bat si furieusement la Place, qu'il fait, en peu de jours, une brêche tres raisonnable. En méme tems, les François se presentent pour donner l'assaut, resolus de perir, ou d'emporter la Place, avec tout l'honneur de ce siége; & l'on ne doute nullement que la Ville n'eût esté prise ce jour-là, dans cette grande ardeur que témoignoient tant de braves gens, tout frais, & si resolus, si Philippe, qui agissoit toûjours de bonne foy, ne l'eût voulu garder un peu trop scrupuleusement en cette occasion, méme contre le bien public. Car comme un des articles du Traité qu'il avoit fait avec le Roy d'Angleterre, portoit qu'ils partageroient également leurs con- 1191.

I. Brompt. Roger. Trivet.

1191. quêtes, il étendit cét article jusqu'à la gloire, & voulut que Richard partageât encore avec luy, celle de la prise de cette Ville, qu'il eût pû emporter sans luy. C'est pourquoy il se contenta de se loger au pied de la muraille, & voulut que l'on differât l'assaut jusqu'à son arrivée.

Rigord.

A la verité, ce Prince étoit resolu de se mettre en mer aussi-tôt aprés Philippe; mais il fut obligé de differer encore un peu, à cause que la Reine Eleonor sa mere, qui luy amenoit la Princesse Berengere, arriva le jour même que Philippe Auguste partit. Il fit recevoir magnifiquement ces deux Princesses à Messine, où il fiança sa nouvelle Epouse: aprés quoy la Reine Eleonor ayant repris la route d'Angleterre, il fit prendre le devant à la Reine Jeanne sa sœur, & à la Princesse Berengere, avec une partie de ses vaisseaux; & luy, avec le reste de sa flotte, partit enfin en Avril, le Mercredi Saint, dix-huit

Chronic. I. Brompton.

Guil. Neubrig. I. Brompton. Roger. Chr. Triv.

jours aprés le départ de Philippe Auguste. Il est vray que la mer ne luy fut pas cette fois si favorable : car il fut surpris d'un furieux orage le Vendredy Saint. Mais comme jusqu'à lors il avoit toûjours été fort heureux, il tira même un tres-grand avantage de ce malheur ; & cette tempête, qui dissipa sa flotte, luy valut la conquéte de l'Isle de Chypre, de la maniere que je vais briévement raconter. 1190. *I. Brompt.*

L'Isle de Chypre, l'une des plus belles, & des plus grandes de la Mer Mediterranée, à quelque cent milles de la Syrie, étoit en ce tems-là sous la domination des Empereurs de Constantinople, qui y envoyoient des Ducs, ou des Lieutenans, pour la gouverner. Isaac Prince de la Maison des Comnénes, du costé de sa mere, qui étoit fille d'un autre Isaac, frere de l'Empereur Manuël, s'étoit emparé de ce Gouvernement, sous l'Empire d'Andronic, en vertu des *Nicetas in And l. 1.*

1191. Lettres Patentes de cét Empereur, que ce fourbe avoit contrefaits ; & peu de tems aprés, il en avoit tout ouvertement usurpé la domination, en prenant méme le nom d'Empereur. Aprés la mort de ce malheureux Prince, il se maintint dans sa violente usurpation, contre toutes les forces d'Isaac l'Ange, qu'il défit, par le secours de Margarit, General de la flotte de Guillaume Roy de Sicile. Aprés quoy, comme ce Cyran, qui étoit le plus méchant de tous les hommes, se vit asseuré dans son nouvel Empire, & que le propre de la tyrannie, est d'employer toutes sortes de crimes indifferemment, pour joüir du premier qu'on a commis, en se revoltant contre son Maître, il n'y a sorte de méchanceté, d'injustice, de brigandage, d'extorsion, de lubricité, de violence, & de cruauté, qu'il n'exerçât contre ces pauvres insulaires, qu'il reduisoit au desespoir. Il n'en usoit pas méme plus hu-

I. Brompt. Roger. Trivet.

Nicet. in Isaac. l. 1.

mainement envers les étrangers. Car trois grands Vaisseaux de la flotte Angloise ayant esté poussez par la tempeste, & brisez, sur les costes de Chypre, à la veuë de Limisso, auprés de l'ancienne Amathus, au costé Méridional de l'Isle; ce Barbare, qui accourut aussitôt en armes sur le rivage, fit prendre tous ceux qui s'étoient sauvez du naufrage, & aprés les avoir inhumainement dépoüillez de tout ce qu'ils avoient sur eux, & dans les vaisseaux, les fit jetter, pieds & points liez, dans des fonds de fosse, pour les y faire miserablement perir de faim. Il ne voulut pas méme permettre qu'un grand navire, sur lequel étoient les deux Princesses, & qui couroit un manifeste danger de se perdre, prit port à Limisso, comme elles avoient envoyé luy en demander la permission: Il voulut qu'elles demeurassent exposées à la merci des vents, & des flots, afin d'avoir le plaisir brutal & cruel, de les voir

1191.
Chron I. Bromp.
An Roger.
Chr.Triv.
Chron c.
H.Knyght.
Guil.Neub.
Ibid.

ou couler à fond, ou donner contre les rochers.

1191. I.Prompton. An.Roger.

Cependant, la tempeste s'étant appaisée, Richard, qui avoit pris port dans l'Isle de Candie, & delà dans celle de Robert, où il rassembla ses vaisseaux, ayant appris le mauvais traitement que l'on avoit fait aux siens dans l'Isle de Chypre, se vint presenter, avec tout le reste de sa flotte, en bon ordre, devant Limisso, le sixiéme de May, envoye demander au Tyran satisfaction de l'injure qu'on luy avoit faite, & la liberté de ses gens, avec la restitution de tout ce qu'on leur avoit pris. Le brutal répond fierement aux Envoyez du Roy, qu'il veut qu'ils disent à leur Maître, que bien-loin de le satisfaire, on luy fera le même traitement qu'aux autres; & marche en suite vers le rivage de la mer, avec tout ce qu'il avoit de troupes reglées, & une multitude confuse de gens, & mal armez, & mal en ordre. Mais il ne sçavoit pas en-

Chr. Triv.

core à quel homme il avoit affaire, Car Richard, serieusement irrité de cette réponse, donne ordre par tout qu'on descende dans les barques, & dans les chaloupes; & se mettant au premier rang des barques, à la teste de ses Archers, il fait décharger, en voguant contre l'ennemy, une effroyable nuée de fléches, à la faveur de laquelle il saute le premier à terre, & suivi courageusement des siens, qui ne trouvérent plus rien qui s'opposast à leur descente; donne brusquement, l'épée à la main, dans les bataillons chancelans de ces lâches Grecs. Il les met d'abord en desordre, & un moment aprés en fuite, les poursuit, avec grand carnage, jusqu'aux montagnes où ils se sauvent, & entre en suite, sans resistance, dans Limasso, que les soldats avoient abandonné. 1191.

Un si heureux commencement fut aussitôt aprés suivi d'une fin encore plus heureuse: car dés la nuit suivante, il surprit Isaac, qui aiant

1191. rallié ses gens, s'étoit venu camper à cinq mille de Limisso. Il luy tailla en piéces la plus grande partie de son armée, dissipa l'autre, prit tout son bagage, & contraignit enfin ce miserable abandonné des Cypriots, qui dés le lendemain de la victoire vinrent rendre hommage à Richard, de luy demander la paix, laquelle il obtint à ces conditions honteuses, qu'il offrit luy-méme, dans son desespoir, par une extrême lâcheté : *Qu'il reconnoîtroit le Roy d'Angleterre pour son Souverain, & luy feroit hommage de l'Isle de Chypre, sous le titre de Royaume. Qu'il donneroit sa fille unique & son heritiere en mariage à celuy que Richard voudroit choisir. Qu'en delivrant les prisonniers qu'il avoit faits, il payeroit vingt-mille marcs d'or, pour le dédommagement de ceux qu'on avoit pillez aprés leur naufrage. Qu'il iroit servir le Roy en personne dans la Terre Sainte avec mille soldats choisis. Que pour gage de sa parole, il remettroit, des*

I. Bromp. Anon. Roger.

cette heure, toutes ses Places entre les mains du Roy, & que reciproquement aussi le Roy les luy rendroit de bonne foy, aussitost qu'il auroit accomply toutes ses promesses. Et pour commencer par la plus honteuse, il alla rendre hommage sur le champ à Richard, en presence de Gui Roy de Jerusalem, & de Geoffroy de Lusignan son frere, de Raimond Prince d'Antioche, de Boëmond Comte de Tripoli son fils, d'Aufroy de Thoron, & des autres Seigneurs qui venoient d'arriver en Chypre, pour attirer le Roy d'Angleterre dans leur parti, contre celuy du Marquis de Monferrat Prince de Tyr, que Philippe Auguste favorisoit.

1191.

N. Trivet.

Mais cette paix ne dura gueres: Car soit que ce malheureux Tyran eût honte de sa lâcheté, ou que quelqu'un luy eût fait entendre, sous main, qu'on le vouloit retenir prisonnier, il s'enfuit dés le méme jour, & fit dire à Richard, qu'il ne garderoit jamais un Trai-

Roger.

Chronic. I. Bromp. Roger. Triver. Neubrig.

1191. té si injuste, qu'il n'avoit fait que par force, & par un soudain desespoir, qui luy avoit troublé le jugement. C'est pourquoy Richard, qui aimoit bien mieux la guerre, contre un ennemy si foible & si lâche, qu'une paix, laquelle, toute avantageuse qu'elle luy étoit, ne laissoit pas de luy ravir une conqueste qui ne luy pouvoit mãquer, se mit à le poursuivre sur le champ; & il le fit avec tant d'ardeur & de promptitude, par terre & par mer, en faisant tout le tour de l'Isle avec ses troupes partagées en plusieurs corps, que tout fuïant devant luy, & toutes les places ouvrant leurs portes, aussi-tôt que luy, ou ses Lieutenans paroissoiẽt, le misérable Isaac, abandonné de tout le monde qui l'avoit en horreur, fut enfin contraint de se rendre. La Princesse sa fille, qui s'étoit enfermée dans le Chasteau de Chérin, extrêmement fort, fut la premiere à implorer la clemence du Roy, qui la receût avec toute

ſorte de civilité, & la fit conduire 1191.
à Limiſſo, où étoit la Reine ſa ſœur, & la Princeſſe Berengere. Aprés quoy le Tyran, qui n'avoit plus, pour toute retraite, qu'au Monaſtere fortifié ſur un rocher, voyant qu'on l'y alloit forcer, & ne pouvant ſe reſoudre à mourir du moins honorablement, en s'y défendant, aima mieux demander, avec une extrême baſſeſſe, une vie qui lui devoit être plus inſupportable que mille morts. Il ſortit donc *Trivet.* en habit de deüil, les cheveux, & la barbe negligez, & les larmes aux yeux; & ſe jettant honteuſement, comme un eſclave, aux pieds du Roy, luy qui avoit eu l'audace de prendre le titre d'Empereur; il *Roger.* ſe ſoûmit entierement à ſa miſeri- *I. Bromp.* *Guil.* corde, & ſe contenta de luy de- *Neub.* mander la vie, ajoûtant ſeulement, qu'il le prioit, pour toute grace, qu'on ne le mit pas dans les fers, parce que c'étoit la choſe du monde qu'il craignoit le plus, & qui aſſeurément le feroit mourir de

1191. douleur. Alors Richard, qui aimoit naturellement à se divertir des choses même quelquefois les plus serieuses, & que bien-loin d'être touché de la misere de cét infame, ne le pouvoit souffrir, pour son extrême lâchaté, se mit à dire, en riant, à Raoul son Chambellan, auquel il consigna ce miserable, qu'il luy ordonnoit de le traiter en Empereur, & que pour cela il vouloit qu'il fît faire, des ceps, des menotes, & une chaîne d'argent, pour distinguer un prisonnier de cette qualité : ce que Raoul ne manqua pas d'executer fort serieusement.

Roger.

Ainsi le Royaume de Chypre fut conquis, sans aucune perte considerable, en moins de trois semaines, par le Roy Richard, qui en méme tems épousa, dans Limisso, la Princesse Berengere, & la fit Couronner Reine d'Angleterre & de Chypre, avec toute sorte de magnificence, comme s'il eût voulu triompher aprés une si

I. Brompt. Roger.

heureuse conqueste. Cela fait, il fait partir les deux Reines, & la Princesse fille d'Isaac, avec une partie de sa flotte, qui arriva devant Acre le premier de Juin, veille de la Pentecoste. Il faut conduire en suite le Tyran prisonnier à Tripoli; & pour luy, aprés avoir réglé les affaires de son nouveau Royaume, qu'il laissa sous la conduite de deux Gouverneurs, il receut de ses nouveaux Sujets la valeur de la moitié de tous leurs meubles, qu'ils luy offrirent d'eux-mémes, pour avoir la confirmation des privileges, dont ils joüissoient sous l'Empire de Manuel; puis il partit, le cinquiéme de Juin, avec le Roy de Jerusalem, & les Princes Levantins. Le lendemain il passa devant Tyr, où les gens du Marquis Conrad, craignant qu'il ne s'en emparât, ne le voulurent pas recevoir. Le jour suivant, comme il approchoit d'Acre, il rencontra le plus grand de tous les vaisseaux qu'il eût encore veus sur ces mers,

1191.

Guil. Neubrig. I. Prompt. Roger. Trivet. Henric. Knyght.

1191. qui avoit arboré le Pavillon de France ; mais ſe doutant du ſtratagême, & l'ayant fait reconnoître, ſe trouva que c'eſtoit en effet un vaiſſeau de Saladin, qui portoit quinze cens hommes d'élite, des vivres, des armes, des munitions, des feux d'artifice, & méme deux cens ſerpens tres-venimeux dans des phioles, pour les jetter dans le camp des Chrétiens. Richard le fit attaquer par ſes galeotes ; & aprés un long & furieux combat extrêmement opiniâtré, par des gens qui ſe defendoient en deſeſperez, il fut percé, à grands coups de pointe d'éperons, en tant d'endroits, qu'il coula à fond ; & tous les ſoldats & les mariniers, qui ſe jettoient dans l'eau, & méme dans les vaiſſeaux Chrétiens, pour ſe ſauver, furent, ou noyez, ou tuez, à la reſerve de deux cens des principaux, tant Officiers qu'Ingenieurs, qu'on retint priſonniers. Ainſi Richard ayant pris terre dés le lendemain

Chronic. Henr Knyghon.

huitiéme de Juin, entra comme en triomphe, chargé de dépoüilles & de gloire, dans le camp, devant Acre. 1191.

Philippe Auguste le receut avec de grandes demonstrations de joye & d'amitié. Mais ce Prince trop genereux apprit bientôt, par une dangereuse experience, qu'un excés de vertu, qui fait perdre une belle occasion, principalement à la guerre, est toûjours une grande faute. Et certes il ne devoit pas avoir fait scrupule de prendre, comme il le pouvoit, la ville d'Acre, sans Richard, lequel il attendit inutilement si long-temps, tandis que ce Roy, plus fin, & moins scrupuleux, & qui n'avoit pas pour les autres des égards si delicats, prenoit sans luy tout un Royaume. Car enfin, pour avoir manqué cette occasion, il arriva beaucoup de choses, qui faillirent à ruiner entierement cette entreprise. En effet, les assiegez profitant du repos & du loisir qu'on Neubrig. Sanut. p. 10. l. 3.

1191. leur donnoit durant une si longue tréve, dont ils ne pouvoient découvrir la cause, reparerent si bien leurs bréches, & se fortifierent tellement par de petits secours qu'ils recevoient de tems en tems, qu'ils se trouverent en état de repousser tres-souvent, comme ils firent, les grands assauts qu'on leur donna, quand il n'étoit plus tems. De plus, le Roy de France premierement, & puis quelque tems aprés celuy d'Angleterre, tomberent malades de cette dangereuse maladie qui fait tomber les ongles, les cheveux, & la peau, par la malignité d'un air trop subtil, & trop corrosif, qui consume dans le corps humain toute la matiere qui sert à luy donner ces parties necessaires, ou pour l'ornement, ou pour la défense. Mais le mal le plus dangereux de tous, & qui pensa tout perdre, fut la division qui se renouvella, plus grande que jamais, entre les deux Rois. Les vieux Historiens Anglois de ce tems-là en rejettent toute la

Chronic. I. Prompt. Roger.

Iid.

Guiliel. Armor. Mag Chr. Belg.

faute sur Philippe; & les François, 1191.
qui écrivoient en méme tems, la font retomber sur Richard, parce que les uns & les autres vivoient en un tems, où la crainte, & l'esperance, l'amour & la haine, leur ôtoient le pouvoir & la liberté de bien demêler, ou d'écrire sincerement la verité. Pour moy, qui outre que je l'aime naturellement, ay toûjours fait profession & de la dire, & de l'écrire, quand il en a esté besoin, avec cette belle & honneste liberté, que l'on ne peut jamais ôter à un homme de bien: je n'ay pas lieu, ce me semble, d'apprehender qu'on croye qu'aucune de ces passions me puisse empêcher de la dire, à l'égard de ces deux Rois, lors qu'il n'y a plus rien à esperer, ny à craindre d'eux, & que l'on ne s'avise gueres plus de quatre cens ans aprés leur mort, de prendre trop d'interêt à ce qui les touche.

Je diray donc qu'aprés avoir exactement consideré tout ce qui

s'est écrit de part & d'autre sur ce
1191. grand differend, je trouve que Richard en usa d'abord assez mal à l'égard de Philippe, auquel il devoit tant de respect, comme à son Souverain, pour tant de belles & grandes Provinces, qu'il tenoit de luy. Car comme il avoit amassé des sommes immenses en Angleterre, dans la Sicile, & dans l'Isle de Chypre, il n'épargna rien pour luy débaucher tout ce qu'il avoit de plus braves gens, & pour les attirer à son service par ses profusions excessives, & par les avantages extraordinaires qu'il leur faisoit; jusques-là, que sçachant que Philippe donnoit par mois trois écus d'or à chaque Cavalier, il en promit quatre à ceux qui le quitteroient pour prendre service sous luy: de sorte qu'il sembloit avoir entrepris de l'emporter de hauteur par-dessus son maître, & de le rendre méprisable. Mais aussi d'autre part, Philippe, qui avoit le cœur grand, & qui portoit fort impa

Iac. de Vitr.

Chr. Triv.

impatiemment de son vassal cette espece d'insulte, en témoigna tant de chagrin, qu'il donna lieu de croire à ceux que les profusions de Richard avoient gagnez, & singulierement aux Levantins, qui en étoient charmez, que par un sentiment d'envie, il ne pouvoit souffrir la grandeur & le merite d'un Prince qui luy faisoit ombre. D'ailleurs, comme Philippe, avant l'arrivée de l'Anglois, avoit si fort avancé les travaux, & tellement batu la Place, & ruiné ses défenses, qu'il étoit aisé de comprendre, que si on la prenoit d'abord, toute la gloire luy en seroit deuë; Richard, à qui l'on avoit donné le moyen d'y prendre part, ne vouloit point, par un étrange effet de sa jalouse ambition, que la Ville fût prise aussitôt qu'elle le pouvoit être: de sorte que quand les François donnoient un assaut, ce Prince jaloux défendoit aux Anglois, ny de les soûtenir, ny de donner de leur côté, selon qu'on l'avoit

1191.

Neubrig. Roger.

Iac. de Vitr.

1191. réſolu dans le conſeil. Cela donna lieu au dépit, aux reproches, & aux querelles qui s'allumoiét pour cela tous les jours de plus en plus, entre ces deux Nations, que la guerre avoit commencé à broüiller enſemble, ſous le Roy Henri, & qui n'ont pas déja naturellement trop de ſympathie.

I. Bͬompt. Roger. Trivet.

Ce qui augmenta la diviſion, fut celle qui étoit entre Gui de Luſignan, & le Marquis Conrad de Monferrat pour le Royaume de Jeruſalem, que l'un prétendoit retenir, & que l'autre vouloit avoir. Car le Roy Philippe portoit tout ouvertement le Marquis pour le droit de ſa femme; & parce qu'étant grand homme de guerre, qui avoit, par ſa bonne conduite, conſervé ce peu qui reſtoit de ce pauvre Royaume, il valoit beaucoup mieux qu'il l'eût de ſon Rival, qui l'avoit laiſſé perdre malheureuſement, par ſon peu de cœur, & par ſa mauvaiſe conduite. Au contraire, l'Anglois pour cela

méme ne vouloit nullement d'un homme aussi brave que le Marquis,& soûtenoit de tout son pouvoir Gui de Lusignan ; parce que ce malheureux Prince ayant beaucoup de foiblesse,& peu de merite, Richard esperoit par là disposer du Royaume à sa volonté, comme il le prétendoit. Enfin,la nouvelle conquête que l'Anglois venoit de faire de l'Isle de Chypre, qu'il vouloit retenir, ne plaisoit pas trop à Philippe, qui demandoit la moitié de ce Royaume, en vertu du Traité, par lequel ils s'étoient obligez de partager entre eux également, tout ce qu'ils gagneroient en ce voyage. Mais Richard soûtenoit; ou que ce partage ne se devoit entendre que des conquêtes qu'ils feroient sur les Infidelles, ou que par la méme raison il devoit partager avec le Roy la succession du Comte de Flandres, qui étoit mort de maladie au Camp, puis que Philippe pretendoit qu'elle luy étoit aquise;

1191.

1191. & dans cette division, les esprits s'aigrirent si fort, qu'on en vint jusqu'à se reprocher de part & d'autre qu'on entretenoit une secréte intelligence avec les Infidelles, & qu'on recevoit des presens de Saladin. Et en effet, comme ce brave Prince Sarasin étoit naturellement genereux, & qu'il faisoit la guerre en honnête homme, il envoyoit, de tems en tems, des plus excellens fruits de Damas, aux deux Rois, qui le regaloient aussi reciproquement de quelques raretez d'Europe.

Iidem. Guil. Armor.

Ainsi bien-loin de profiter de ces deux puissantes armées qui venoient d'arriver au Camp, & qui avec les forces du Levant, & les autres secours qui étoient venus de l'Europe, faisoient ensemble prés de trois cens mille hommes, les choses y estoient ridicules en plus mauvais estat qu'auparavant, par cette fatale discorde, qui partageoit tous les Seigneurs Chrétiens & les armoit les uns contre les au-

Mag.Chr. Belgic.

tres. Les Chevaliers du Temple, 1191.
& les Génois, le Duc de Bourgogne, tout le parti du Marquis Conrad, & les Allemans, s'étoient declarez pour Philippe. Richard avoit de son côté les Hospitaliers, les Pisans, ceux d'entre les Princes Levantins qui favorisoient le parti de Gui de Lusignan, les Flamans, qui étoient pour le jeune Baudoüin, neveu de leur defunt Comte, celuy qui fut douze ans aprés Empereur de Constantinople, & mêmes quelques François, & entre les autres Henri Comte de Champagne, qu'il avoit gagné par ses excessives liberalitez. Ainsi le Camp sembloit estre plus assiegé que la ville méme, estant attaqué au dehors par l'armée de Saladin, & plus dangereusement encore au dedans par cette funeste division, lors que Dieu, qui ne laissoit pas de vouloir couronner le zele de ces deux grands Princes, malgré tout le desordre que faisoient leurs passions, appaisa tout-

1191. à-coup cette tempeste, & rendit le calme, par l'entremise des plus sages, & des plus gens de bien des deux armées, qui accorderent les Rois en cette maniere. Il fut arrêté, *Qu'ils confirmeroient leur premier Traité, & qu'on le garderoit exactement de part & d'autre, en partageant entre eux, de bonne foy, ce qu'on gagneroit sur les Infidelles. Que quand un des deux Rois donneroit un assaut à la ville, l'autre s'opposeroit à Saladin, pour défendre les lignes; & que pour le different qui étoit entre Gui de Lusignan, & le Marquis de Monferrat, il seroit terminé par des Juges choisis de part & d'autre.* En effet, ils rendirent peu de temps aprés, un jugement solennel, par lequel il fut dit, *Que Gui de Lusignan demeureroit Roy de Ierusalem le reste de sa vie, sans que ses enfans, s'il se remarioit, pûssent pretendre à cette succession, qui appartiendroit au Marquis, & aux enfans qu'il auroit de la Princesse Isabeau sa femme, sauf*

I Brompt. Roger.

de la feu Reine Sibylle, Que cependant il auroit la moitié des revenus du Royaume, avec la Principauté de Tyr, de Sidon, de Baruth relevant de la Couronne, & que Geoffroy de Lusignan auroit aussi, à la même condition, les Comtez de Iaffe & de Césarée. 1191.

Cela fait, & la paix étant établie de la sorte, du moins en apparence, & pour un tems, entre les deux Rois, on ne songea plus qu'à presser le siége; & on le fit avec tant de vigueur, en batant continuellement la Place nuit & jour, & en redoublant les attaques, que les Sarasins assiégez, desesperant de la pouvoir défendre plus long-tems contre tant de forces unies, offrirent de la rendre, pourveû qu'on leur laissât seulement, avec la vie, la liberté de se retirer où ils voudroient, sans emporter autre chose que leurs habits. Les Rois, qui se tenoient asseurez d'emporter la place, pour profiter de ce desespoir où étoient

1191. tant de braves gens, que Saladin apparemment ne voudroit pas laiſſer perir, ne voulurent rien accorder, qu'on ne promît qu'il rendroit, avec la vraye Croix, & Jeruſalem, & toutes les villes qu'il avoit priſes depuis la bataille de Tibériade. Saladin, qui étoit preſſé de tourner ſes armes contre les fils de Noradin, qui venoient de luy enlever la Méſopotamie, y conſentoit, pourveû que les Rois le ſecouruſſent en perſonne, avec une armée de trente mille hommes, contre ſes ennemis. Il ſe relâcha méme, juſqu'à ſe contenter qu'ils y envoyaſſent leurs Lieutenans avec beaucoup moins de troupes, qu'il s'offroit à ſoudoïer, pourveû qu'elles le ſerviſſent toute une année. Mais ſoit que ces Princes jugeaſſent qu'il étoit indigne de leur Majeſté qu'ils s'abbaiſſaſſent juſqu'à ſervir un Infidelle; ou que les fils de Noradin les ſollicitant d'autre part de ſe joindre à eux contre Saladin, ils crûſſent, qu'à

Roger.

la faveur d'une si puissante diver- 1191.
sion, on prendroit aisément toutes ces villes, ils refuserent absolument cette condition. C'est pourquoy l'on commença plus vivement que jamais les attaques, en l'une desquelles Alberic Clement Maréchal de France, qui avoit déja gagné la muraille, fut tué dans la ville même où il s'estoit jetté. Ce qui servit extrêmement aux assiégeans, fut qu'un Chrêtien déguisé, qui estoit dans la ville, & qui entroit au Conseil, les avertissoit par des lettres qu'il jettoit dans le Camp, de toutes les resolutions que prenoient les Sarasins; de sorte qu'on rendoit toutes leurs entreprises inutiles. L'on ne pût neanmoins recompenser un service si important, parce que l'on ne pût jamais apprendre aucunes nouvelles de ce Chrêtien, aprés la prise de la ville, qui fut enfin contrainte de se rendre. Car d'une part Saladin s'estoit retiré, ayant fait dire aux assiégez qu'il fissent leur

1191. traité comme ils pourroient. De l'autre, ils ne pouvoient plus esperer aucun secours par mer, où les Chrêtiens étoient les maîtres; & les François, qui par un prodigieux travail, estoient arrivez, en creusant toûjours, jusques sous les fondemens de la Tour Maudite, & des murailles voisines, à droit & à gauche, les avoient renversées l'onziéme de Juillet, & en alloient faire autant de la Tour, en mettant le feu à leurs étançons. C'est pourquoy les cinq Admiraux, ou Emirs, qui commandoient la garnison, Caracos, Mestock, Helfedin, Limathos, & Jordic, demanderent à parlementer; & aprés avoir conferé avec les Commissaires des deux Rois, le lendemain matin, on demeura enfin d'accord de ces conditions. *Qu'ils rendroient sur le champ la Place avec tout l'or & l'argent, & les meubles, les munitions, les vivres, & les armes qu'ils y avoient, sans emporter autre chose que leurs habits. Qu'ils*

I. Brompt. Roger. Rigord. Trivet.

feroient en ſorte que Saladin rendroit la vraye Croix, & tous les Chrêtiens qu'il tenoit captifs ; & qu'il payeroit aux Rois deux cens mille de ces pieces d'or qu'on appelloit bezans, du nom de Conſtantinople, autrefois Byzance, où elles étoient fabriquées au coin de l'Empereur. Qu'en attendant l'accompliſſement du traité, ils demeureroient priſonniers avec toute la garniſon ; & que ſi Saladin ne l'accompliſſoit dans quarante jours, ils ſeroient tous à la diſcrétion des Rois, qui diſpoſeroient de leur vie, & de leur liberté comme ils jugeroient à propos. Ainſi la ville de Ptolemaïs, ou Acre, fut enfin repriſe par les Chrêtiens, aprés un des plus longs & des plus memorables ſiéges qu'on ait jamais veûs, & avec la perte de plus de braves gens qu'il n'en falloit pour conquerir toute l'Aſie. Car outre une infinité de ſoldats, de Gentils-hommes, & de grands Seigneurs Allemans, Anglois, Italiens, Flamans, & Lé- 1191.

1191. vantins, qui perirent durant ce siége, ou dans les combats, ou de maladie; les François y perdirent, entre les personnes de la plus grande qualité, les Comtes Thibaud de Chartres, & de Blois, Estienne de Sancerre, Jean de Vendôme, Rotrou du Perche, Erard de Brienne, Raould de Clermont, Gilbert de Tiliéres, le Comte de Ponthieu, les Vicomtes de Turenne & de Castellane, Alberic Clement Maréchal de France, & Adam Grand Chambellan, les Seigneurs Jocelin de Montmorency, Gui de Chastillon, Florent d'Augest, Bernard de Saint Valery, Enguerand de Fiennes, Gautier de Moy, Geoffroy de la Briere, Anselme de Montréal, Gui de Dane, Hugues de Hoiry, Raoul de Fougéres, Eude de Gonesse, Raoul de Hauterive, & Renaud de Magni, dont j'ay trouvé les noms dans quelques Ecrivains de ce tems-là, & que je n'ay eû garde de supprimer en mon Histoire,

Rigord. I. Brompt.

Roger. Mar. Paris.

afin de ne pas priver mon Lecteur 1191.
du plaisir qu'il aura peut-être de
reconnoître parmi ses ancêtres, en
consultans sa genealogie, quelqu'un de ces illustres, dont la glorieuse memoire doit honorer éternellement sa Maison.

La Ville étant prise, les Rois, selon leur Traité, partagerent également tout le butin, les prisonniers, & même les maisons. Le Cardinal Evêque de Veronne, Legat du Saint Siége, les Archevé- *Roger.*
ques de Tyr & de Pise, & les Evêques de Beauvais, de Chartres, d'Evreux, de Bayonne, de Sarisberi, & de Tripoli, réconciliérent solennellement toutes les Eglises, dont les Sarasins avoient fait autant de Mousquées. On assigna aux Venitiens, aux Génois, aux Pisans, aux Chevaliers du Temple, & à ceux de l'Hospital, les quartiers & les droits qu'ils devoient posseder dans Acre. Enfin, tout se passa fort paisiblement, & dans l'ordre, excepté que Ri-

chard, qui se laissoit trop aisément
1191. emporter à son naturel extrêmement prompt & colere, fit deux actions d'une furieuse violence, dont l'une luy fut quelque tems aprés tres-funeste, & l'autre le fut dés ce moment même au Chrétiens. En même tems que les François, ayant renversé les murailles qui tenoient à la Tour Maudite, alloient forcer la ville, si les assiégez, qu'ils obligérent à capituler, ne se fussent rendus, Leopold Duc d'Austriche, qui attaquoit la place d'un autre côté, s'étoit emparé d'une autre tour, en laquelle il fit arborer son étendard, qui y parut aprés la réduction de la ville. Richard, qui d'ailleurs étoit irrité contre Leopold, parce qu'il tenoit le parti de Philippe contre luy, comme les autres Allemans, prenant cette occasion de luy faire insulte, comme s'il eût entrepris sur l'autorité des deux Rois, fait enlever cét étendard de vive force, le fait mettre en piéces, fouler in-

Rigord. Chron. H. Knyght. Herold.

dignement aux pieds, & puis jetter dans un égoust, par le plus sanglant de tous les affronts que l'on pouvoit faire à un grand Prince, qui aimoit la gloire. Aussi les Allemans, qui sont naturellement fort jaloux de l'honneur de leur nation, & incapables de souffrir, je ne diray pas une injure atroce comme celle-cy, mais la seule ombre d'un mépris, n'eussent pas manqué dans tirer raison sur le champ, par les armes qu'il prenoient déja contre les Anglois. Mais Leopold, qui étoit du moins aussi brave, & beaucoup plus dissimulé que Richard, aima mieux differer à un autre temps la vengeance qu'il esperoit d'en prendre, dans quelqu'autre occasion, où il n'y eût que le coupable qui portât la peine de cette horrible violence, sans que les Chrétiens en souffrissent, comme ils eussent fait, par une guerre civile, & comme ils firent, peu de jours aprés, par un autre effet plus cruel de l'hu- 1191.

1191. *I. Brompt. Roger. Guilel. Armoric.*

ment violente de ce Prince. Car voyant que Saladin refusoit toûjours de ratifier les articles de la capitulation que les assiegez avoient faite, il en conceut tant de dépit, qu'il fit inhumainement trancher la teste à plus de cinq mille prisonniers qu'il avoit pour sa part. Il ne pût estre retenu par les consideration de tant de captifs Chrétiens, ausquels Saladin, comme il l'en avoit menacé, fit le même traitement, par une espece de cruelles represailles, dont on rejette la faute, & le blâme sur celuy qui commence. Et certes, on a toûjours veu que ces dangereux exemples, qu'on donne en guerre à son ennemy, qui croit toûjours avoir droit de rendre la pareille, pour la seureté de ses gens, ont esté condamnez des deux partis qui y ont le méme interêt, & que ceux mêmes qui les donnent, sont enfin contraints de s'en abstenir les premiers, mais trop tard, & aprés qu'il en a couté la vie à des

Roger.

malheureux, qui perissent, ou par l'emportement de l'un; ou par la vengeance que l'autre en prend. Aussi Philippe, qui étoit plus moderé, en usa beaucoup plus humainement, s'étant contenté de laisser ses prisonniers entre les mains du Marquis Conrad; en passant par Tyr, lors qu'il s'en retournoit en France. 1191.

Ce Prince, extrémement sage, voyoit d'une part que Richard, devenu encore plus fier & plus violent depuis la prise d'Acre, gardoit peu de mesures, & qu'il étoit bien difficile que l'on fût longtems d'accord avec luy; de l'autre, il consideroit que se sentant tous les jours plus affoiblir par la maladie dans laquelle il étoit retombé, il couroit fortune de mourir dans la Palestine, sans pouvoir servir la Chrétienté, & que cependant on pouvoit profiter de son absence, pour envahir le Comté de Flandres, qui devoit retourner à la Couronne, par la mort du

Rigord. Guilel. Amor. I Brompt. Roger. Trivet. Herold.

1191. Comte Philippe. Il fit entendre sur cela fort civilement au Roy d'Angleterre, que comme pour sa maladie il se sentoit desormais incapable de servir les Chrétiens dans la Terre Sainte, & qu'il jugeoit plus à propos qu'un seul Chef achevât la guerre; il luy en laissoit toute la conduite, avec une bonne partie de son armée, sous le commandement du Duc de Bourgogne. Il ajoûta que pour luy ôter tout le prétexte qu'il pourroit avoir de se plaindre de son départ, sur ce qu'il faisoit semblant de craindre qu'on ne retournât en France, que pour assaillir ses Etats durant son absence, il l'asseuroit que s'il avoit à luy faire la guerre, ce ne seroit jamais que plus de quarante jours apres son retour. Apres quoy, ayant laissé cinq cens gendarmes, & dix mille fantassins au Duc de Bourgogne, & quelques troupes entretenuës pour prés d'un an, au Prince d'Antioche, il s'embarqua, le premier jour

I.Brompt. Roger.

d'Aoust, sur treize galeres, avec le reste de ses gens;& aprés avoir côtoyé la Syrie, l'Asie Mineure, la Grece, l'Epire, & la Calabre, en s'arrêtant de tems en tems, pour reprendre ses forces & sa santé, il alla faire ses devotions à Rome. Il y fut receu avec toute sorte d'honneur, du Pape Celestin III. qui approvant son retour, luy donna, & à tous ceux de sa suite, des palmes, selon la coûtume, & des Croix, pour marque qu'ils avoient accompli leur Vœu. Delà s'étant rendu par terre, dans le mois de Decembre en France, il celebra les Fêtes de Noël à Fontainebleau, d'où il fut aussitôt aprés à Saint Denis; & là prosterné devant l'Autel des Saints Martyrs, sur lequel il offrit son manteau Royal, il rendit grace solennellement à Dieu, de ce que l'ayant delivré de tant de dangers qu'il avoit courus par terre, & par mer, il l'avoit enfin ramené heureusement en son Royaume. Voilà

1191. *Rigord.* *Roger.* *J. Brompt.* *Rigord.*

1191. quelle fut la fin de la sainte entreprise de Philippe Auguste. Et encore qu'absolument on puisse dire qu'elle fut heureuse par la reduction de la ville d'Acre, il est pourtant certain qu'elle l'auroit été bien davantage, s'il l'eût faite avec ses seules forces. Car étant composées de l'élite de la Noblesse Françoise, & conduites par le plus sage, & par le plus vaillant de tous les Rois de ce tems-là, elles eussent aisément triomphé de Saladin, si la jonction d'un puissant Rival ne les eût affoiblies, par cette funeste division que causa son humeur altiére, jalouse, ambitieuse, & violente. Mais enfin, ç'a presque toûjours esté la fatalité de ces sortes d'unions, qui se font entre des Etats, & des Princes differens, pour une méme fin, de faire naître la discorde, laquelle ruine entierement l'unité de sentimens & de desseins, si necessaire pour réûssir, principalement à la guerre, & qui ne peut s'accom-

moder de la multitude des Chefs, 1191.
qui luy eſt toûjours oppoſée.

Mais cependant le Roy Richard, quoy-qu'il demeurât ſeul chef de l'armée Chrétienne dans la Syrie & dans la Paleſtine, fut encore plus malheureux à la fin de ſon entrepriſe, parce qu'il eſtoit agité de tant de paſſions tumultueuſes, & violentes, qu'il n'eſtoit gueres plus d'accord avec luy-méme, que s'il eût été ſon propre rival. D'une part ſon ambition,& l'amour de la gloire, mélez avec un peu de pieté & de religion, le portoient à pouſſer plus outre ſes conqueſtes, contre Saladin, & ſur tout à prendre Jeruſalem, qui eſtoit la fin de cette Croiſade. Mais d'autre part la jalouſie d'eſtât, la crainte des armes du Roy Philippe, qu'il ſçavoit en ſa conſcience être juſtement aigri contre luy ; la défiance où il étoit toûjours des François, qu'on luy avoit laiſſez ſous la conduite du Duc de Bourgogne,grand amy du Marquis Prince de Tyr,

1191. son ennemy mortel ; enfin son avarice, qui étoit sa passion dominante, & la convoitise des sommes immenses qu'il pouvoit tirer des Satrapes Sarasins prisonniers, qu'il avoit reservez, & de Saladin méme, en faisant la paix à laquelle ce Prince le sollicitoit sans cesse : toutes ses passions, dis-je, le tentoient fortement de faire du moins quelque tréve avec les Sarasins, & de rapasser au plûtost en Europe. Il faut avoüer neanmoins, à la loüange de ce Roy, qui fut un des plus braves de son siecle; que sa plus noble passion, qui étoit l'amour de la gloire, & peut-être aussi celle qu'il avoit pour le bien de la Religion, l'emporterent enfin sur toutes les autres, & le firent résoudre à la guerre, qu'il commença d'une maniere tres-glorieuse.

Roger. Guil. Neubrig. I. Brompt. Chron. Trivet.

Il employa d'abord quelque six semaines à reparer les bréches d'Acre, & à rafraîchir l'armée, qui aprés la retraite du Marquis Con-

rad, de presque tous ses Italiens, 1191.
& de plusieurs autres Croisez, ou
pauvres, ou mécontens, ou las
d'une si penible guerre, se trouva
étre encore de cent mille hommes.
Ensuite, il se mit en marche sur *Trivet.*
la fin d'Aoust, & prit à droit,
le long de la mer, pour s'emparer
des places maritimes, que Saladin
avoit fait démolir. Il étoit côtoyé
de son armée navale, qui luy fournissoit des vivres. Mais il avoit
aussi à sa gauche, l'armée de Saladin, qui le côtoyoit sur les montagnes, pour le harceler cõtinuellement par de petits combats, en
attendant quelque occasion favorable de donner bataille à son
avantaga. Il crût l'avoir trouvée le *Rad. de Dicet.*
septiéme de Septembre, au passage d'une riviere, qui se décharge *Roger. Neubrig. Trivet.*
dans la mer auprés d'Antipatride.
Saladin, qui avoit prés de trois
cens mille hommes dans son armée, avoit pû aisément la diviser
en trois corps, dont l'un étoit au-deçà du fleuve, pour en empêcher

1191. l'entrée, & l'autre au-delà, pour repousser ceux qui entreprendroient de le passer, aprés avóir rompu le premier corps; & luy, avec le troisiéme beaucoup plus grand que les deux autres, & où étoit toute l'élite de ses troupes, se tenoit à côté, couvert des montagnes, que l'armée Chrétienne avoit à sa gauche, prêt de donner sur l'arriere-garde en méme tems que les autres seroient aux mains avec les siens pour tenter le passage.

Chronic. I Brompt.

Richard, qui s'étoit arrété quelques jours à Cesarée, tant pour s'y rafraîchir, que pour en réparer les ruines, étant arrivé à la veûë du fleuve, dont il vit les deux rives bordées d'ennemis, se resout aussitôt à la bataille, parce qu'il ne pouvoit ny s'arréter, en perdant la commodité de l'eau, ny reculer sans se mettre en un évident danger d'être investi de tous côtez, & mis en desordre sur sa retraite. Comme il marchoit toûjours en bataille, de peur d'être surpris, son armée

armée se trouva bien-tôt rangée
comme elle le devoit être. Le vaillant Jacques d'Avesne avoit ce jour là l'avant-garde, avec ce qui luy restoit de Danois, de Brabançons, de Flamans, & de Holandois. Le Roy commandoit le corps de bataille, où étoient les Anglois, les Normans, les Poitevins, les Gascons, & les troupes Levantines, ayant auprés de sa personne le jeune Henri Comte de Champagne son neveu, qui s'étoit entierement donné à luy, au préjudice même de ce qu'il devoit au Roy Philippe son Souverain, qui étoit aussi son oncle, ce jeune Prince étant né de la sœur du Roy, fille de la Reine Eleonor, & de Loüis le Jeune. L'arriere-garde étoit commandée par le Duc de Bourgogne, General de l'armée de France, accompagné des Templiers, & des troupes Allemandes, qui suivoient le Duc d'Austriche Leopold, & n'abandonnoient jamais les François, avec lesquels ils furent tres-

1191.

Trivet.

étroitement unis, durant cette
1191. Croisade. Aussi-tôt qu'on fut en presence, comme il étoit déja midy, on ne differa pas long-tems à combatre. Jacques d'Avesne, qui étoit un des plus braves, & des plus sages Capitaines de son tems, donne si furieusement dans les premiers escadrons ennemis qui étoient au-deça de la riviere, qu'il
I. Bromp. les perce deux fois, abbatant, & tuant tout ce qui s'opposoit à son passage. Mais, comme emporté par l'ardeur de son courage, il retournoit pour la troisiéme fois, peu suivi, contre ceux qui, pour leur effroiable multitude, remplissoient aisément la place des premiers escadrons rompus; il receût un grand coup de sabre, qui luy coupa la jambe. Il se soûtint pourtant encore, par la force invincible de son courage; & ne laissa pas de combattre, & de tuër, à droit & à gauche, tout ce qu'il pouvoit atteindre de son épée, jusques à ce qu'elle tomba avec la main, qu'il

perdit par un autre coup de cimeterre, & qu'accablé de la multitude, 1191.
& percé de mille coups, il mourut glorieusement en ouvrant un chemin à la victoire, par le carnage qu'il fit des plus courageux d'entre les Sarasins, & par la fuite des plus lâches.

Car Richard, qui le soûtenoit, & qui l'entendoit crier hautement un peu avant que de mourir, *brave Roy, viens venger ma mort*, entre tout en furie dans le gros des ennemis, comme par la brêche que cét illustre mort y avoit faite, en le perçant jusques à trois fois, & fait une si terrible charge à ceux que les Flamans, desesperez d'avoir perdu leur General, avoient déja mis en desordre, qu'aprés avoir fait une horrible boucherie de ceux qui oserent luy resister, tout le reste se mit en fuite, & courut se sauver dans les montagnes. Alors toute la rive êtant netoiée d'ennemis, ce vaillant Prince, sans laisser ralentir un seul

1191. moment l'ardeur de ses Anglois, qui combatoient tres-vaillamment, se jette le premier dans la riviere, qui estoit assez basse en cette saison, & entraînant aprés soy toute la bataille, avec l'avant-garde, qui n'avoit plus d'autre General que luy, il s'avance vers ce grand corps de Sarasins, qui pretendoient defendre l'autre bord. Il le fit avec tant de resolution, qu'ils n'eurent pas seulement l'asseurance de l'attendre, & tout se dissipa dans un instant, sans qu'il se mît en peine de courir aprés ces fuyars. Ainsi le Roy se trouvant maître des deux bords de la riviere, sans qu'il parût plus aucun ennemi sur le champ de bataille, croyoit déja sa victoire complete, lors qu'il apperceût de fort loin, au-deça de la riviere, une prodigieuse nuée de poussiere, mêlée de fléches, & de traits qu'on entrevoyoit voler de tous côtez, & qu'il oüit un bruit confus d'instrumens de guerre, de cris d'hommes, & de hen-

nissemens de cheveux, qui le surprit. C'étoit la plus grande partie 1191.
de l'armée des Sarasins commandée par Saladin méme, qui étant descendu de la montagne dans la plaine, avoit investi l'arriere-garde, laquelle ne pouvoit plus etre secouruë par le corps de bataille, qui s'en estoit trop éloigné. Saladin, qui estoit grand homme de guerre, l'ayant coupée si à propos, & envelopée en rase campagne, ne doutoit point du tout de sa defaite, & qu'il ne dût, ou la tailler en piéces, ou luy faire rendre les armes. Mais il trouva qu'il avoit affaire à des gens aguerris, qui s'étant rangez d'eux-mémes, sans confusion, en quatre grands bataillons, soûtenus à droit & à Guil. Neubrig.
gauche, de ce qu'ils avoient de cavalerie, firent face de tout côté, & soûtinrent, avec peu de perte, tous les efforts des Sarasins, qui se croyoient déja victorieux, jusqu'à ce que Richard averti du danger de ces braves gens, ayant

repassé promtement le fleuve, vint
1190. en courant à toute bride, à leur
secours.

Ce fut pour lors que le combat recommença plus âpres & plus sanglant qu'il ne l'avoit encore esté, les deux Rois animant leurs gens du geste & de la voix, & beaucoup plus par leur exemple. Car aprés avoir fait tout ce qu'on peut attendre de deux grands Capitaines, en pourvoyant à tout, en menant par tout du secours où il en falloit, & en donnant eux-mêmes les premiers coups; comme ils se furent rencontrez, & reconnus aux marques qui les distinguoient, ils eurent tous deux la méme pensée; chacun crût qu'il avoit trouvé un ennemi digne de luy, & qu'il pouvoit combatre avec honneur, en soldat & en Roy. Ils comprirent méme fort bien que la victoire generale dependoit de ce combat particulier; & que celuy qui remporteroit l'avantage, auroit la gloire d'avoir vaincu luy

ſeul, pour tous les autres. Là deſſus, chacun ayant pris ſa lance, ils coururent furieuſement l'un contre l'autre. Comme ils étoient tous deux de puiſſans hommes, tres-avantageuſement montez, & excitez par un ardent deſir de gloire qui les animoit, ſans toutefois que la haine y eut part; le choc fut extrêmement rude, leurs lances volerent en éclats, Richard fut ébranlé du coup qu'il receût, & le ſien fut porté avec tant d'adreſſe, & de force, que l'homme & le cheval furent renverſez. Alors il ſe fit un grand cry de part & d'autre, comme ſi Saladin eût été tué, & la foule des Saraſins qui accoururent, ou pour le relever, s'il étoit en vie, ou pour l'enlever s'il étoit mort, fut ſi grande, que Richad, qui venoit ſur luy l'épée haute, pour achever de vaincre, fut contraint de la tourner contre de moindres ennemis, dont il fit un horrible maſſacre. Saladin, à qui la bonté de ſes armes avoit 1191.

1191. sauvé la vie, étant remonté par les siens sur un puissant cheval, acheva de donner aux Chrêtiens une pleine victoire par sa fuite. Car voyant qu'une partie de ses gens, épouvantez par la creance de sa mort, avoit lâché le pied, & que l'autre déja fort ébranlée, ne faisoit plus que reculer, il ne songea plus luy-même qu'à se sauver; & tout se mit aussi-tôt tout ouvertement en fuite aprés luy. Ainsi l'armée Chrêtienne demeura victorieuse de tous les côtez, avec une si grande perte des ennemis, que tant à la bataille, qu'à la fuite, il y en eut plus de quatante mille de tuez, entre lesquels on comta jusqu'à trente-deux Emirs étendus sur le champ de bataille. Une si grande victoire ne coûta que tres-peu de soldats aux Chrêtiens, & pas un homme de condition, excepté le vaillant Jacques d'Avesne, qui fut tué dés le commancement de la bataille à l'avant-garde.

I. Brompt. Chr. Triv.

Mais il faut avoüer que si le

Roy Richard sceut vaincre en cette celebre journée, avec toute la gloire qu'on peut aquerir en une pareille occasion, il ne sceut point du tout l'art de profiter d'une si memorable victoire. Car si au lieu de s'amuser, comme il fit, à rebâtir les villes maritimes, que Saladin faisoit ruiner, ce qu'il eût pû faire beaucoup plus commodement dans un autre temps, il fût allé droit à Jerusalem, il est asseuré qu'il l'eût prise, presque sans resistance, parce que Saladin s'en estoit fuy dans les montagnes, & ceux qu'il y avoit laissez pour sa defense, ne pouvant esperer sitôt de secours, & craignant qu'on ne leur fit le méme traitement qu'à ceux qui avoient si bien soûtenu le siege d'Acre, n'eussent pas eu le cœur de se defendre. Mais soit que la prosperité, & la joye excessive que donne une grande victoire, éblouïsse l'esprit, qui ne s'occupe qu'à goûter le plaisir qu'il y a d'avoir vaincu; soit qu'aprés 1191.

1191. avoit beaucoup fait, on aime naturellement à prendre le parti le plus facile, pour ne pas hazarder la gloire qu'on vient d'acquerir, c'est une faute qu'on a reprochée, presque dans tous les siécles, aux plus grands hommes, & qu'on fera pourtant encore tres-souvent, d'avoir perdu l'occasion de terminer la guerre, comme on le pouvoit, en attaquant, aprés un grand succés, l'ennemi par la teste. Ainsi Richard, aprés une si belle victoire, perdit le reste de l'année à rebâtir, & à repeupler les places maritimes, & principalement Jaffa, qui est l'ancienne Joppé, où il fit venir les deux Reines, & où cependant il courut un plus grand danger, qu'il n'eût fait en assiégeant Jerusalem.

Chronic. I. Prompt. Chron. Trivet.

Un jour qu'il estoit à la chasse, comme il fut tombé avec cinq ou six de ses Gentilshommes dans une grande embuscade de Sarasins, il eut esté pris infailliblement, & emmené captif à Saladin, si l'un des

I. Brompt.

Seigneurs qui l'accompagnoient, 1191.
appellé Guillaume des Pourcellets, Guilel. de Purçellis.
Gentilshomme Provençal, qui s'étoit dévoüé à son service, n'eût fait une action qui merite bien que l'Histoire la propose à la posterité, comme un illustre exemple de l'inviolable fidelité que les serviteurs doivent à leurs Maîtres, beaucoup plus les Sujets à leurs Souverains, aux dépens même de leur vie. Car voyant que le Roy, qui se defendoit vaillamment à grands coups d'épée, alloit être pris, ou tué, comme quatre des siens, qu'on avoit étendus morts à ses pieds, il se prit à crier en langage Sarrasin, *Je suis le Roy*. Alors tous voulant avoir quelque part à la prise d'un si grand Prince, Richard eût le moyen de se sauver, tandis que, sans se soucier des autres, on emmenoit, avec precipitation, celuy qu'on prenoit pour le Roy. Saladin, qui n'avoit rien du tout de barbare dans sa conduite, agissant en Prince genereux, fit à son Pri-

sonnier le traitement que meritoit
1191. une si belle action. Richard aussi de son côté ne manqua pas de la recompenser d'un honneur proportionné à la grandeur de son merite : car il donna pour son échange, les dix plus grands & plus riches Satrapes d'entre ses Prisonniers, afin de montrer par là l'état qu'il faisoit d'un homme, qu'il vouloit être compté tout seul pour dix Princes, de la rançon desquels on eût tiré de grands tresors C'est la gloire que la vertu de ce brave homme luy aquit pour lors, & qu'il a laissée à son illustre Maison, qui conserve encore aujourd'huy son éclat, & son rang, parmi les plus anciennes & les plus nobles de la Province.

Cependant Saladin continuoit toûjours à desoler tout le païs, pour ôter aux Chrêtiens les moiens de subsister, & à ruiner les villes de la Palestine, à la reserve de Jerusalem, & de deux ou trois forteresses, pendant que Richard con-

ſtimoit le tems inutilement à rebâtir une partie de ces places, qui étant démolies, ne luy pouvoient nuire dans ſa principale entrepriſe. Il ſe laiſſa même amuſer à un traité de paix extrêmement avantageux, que Saphadin frere de Saladin, fit ſemblant de negocier, & par lequel il propoſoit au Roy de luy ceder tout le païs au-deçà de Jourdain, juſqu'à la mer, pourveû qu'Abſalon, qu'on demoliroit, ne fût ny aux uns, ny aux autres. Le parti parut ſi avantageux, que Richard, qui s'étoit déja broüillé avec les François, étoit tout diſpoſé à conclure avec Saphadin. Mais il s'aperceût enfin qu'il étoit trompé, & que ce Barbare plus fin que lui, n'avoit noüé cette negotiation, que pour gagner du tems, & pour le jetter dans l'hiver. Il en eût un extrême dépit, & comme le dépit eſt un tres-mauvais conſeiller, qui fait qu'on ne garde aucunes meſures, pour ſatisfaire cette impetueuſe paſſion,

1191. Chron. I. Brompt. Chr. Triv.

il la ſuivit aveuglement, & entre-
1192. prit, à contre-tems, le ſiége de
Jeruſalem, qu'il eût pû faire heu-
reuſement; s'il eût conſulté la rai-
ſon, qui vouloit qu'on le fît trois
ou quatre mois auparavant. Il part
Ann. donc precipitammẽt, dans le mois
1192. de Janvier, avec toute l'armée,
déja beaucoup diminuée par le dé-
part de pluſieurs Croiſez, qui s'en-
nuïoient d'être appliquez ſi long-
tems à remuër la terre, & à bâtir;
& paſſant par Rama, que Saphadin,
en ſe retirant, avoit démolie, il
s'avance juſqu'à trois ou quatre
lieuës de Jeruſalem. Tous les ſol-
dats témoignoient une extrême
joie, de ſe voir à la veuë de cette
ville, où ils eſperoient d'adorer
bientoſt le ſacré Sepulchre de Je-
sus-Christ, tant ils ſe tenoient
aſſeûrez de la victoire. Mais quand
on eût aſſemblé le Conſeil, où la
paſſion de Richard s'étant un peu
ralentie, l'on examina la choſe de
ſang froid, la pluſpart des Chefs
trouverẽt que cête entrepriſe étoit

temeraire, & qu'elle ne pouvoit réüssir. *On y remontra que la ville étoit tres forte, & bien munie; que Saladin s'y trouvoit en personne avec l'élite de ses troupes, ne doutant point du tout qu'il n'y fût en toute seureté en l'état où étoient les choses, & dans une saison où une armée ne pouvoit entreprendre de l'y assiéger, sans se mettre, contre toute les regles de la guerre, en un danger trop manifeste de perir. Qu'en effet, le païs estant entierement ruiné par le degât que Saladin y avoit fait, on n'y pourroit trouver de-quoy faire subsister l'armée un seul jour; & que dans le fort de l'hyver où l'on estoit, il n'y avoit nulle apparence que l'on pût avoir des vivres par mer. Et pour cette ardeur extraordinaire que les soldats témoignoient, on ajoûta que cela méme devoit étre suspect, parce qu'on sçavoit qu'aussitost qu'ils auroient visité le Saint Sepulchre, ils quitteroient la Palestine, pour s'en retourner en leur païs, & abandonnant leur nouvelle con-*

1191.

Sanut.

I. Bromp. Trivet.

quête aux Sarasins, qui reprendroient
1191. *tout plus facilement que l'on ne l'auroit pris. C'est pourquoy l'on conclut qu'il valoit mieux differer ce siége jusqu'au Printems, & continuer cependant à fortifier les places démolies, & sur tout Ascalon, qui serviroit infiniment, pour empécher les secours qui pourroient venir de l'Egypte aux ennemis, & pour recevoir ceux que l'on envoyeroit de l'Europe.*

Cette resolution étant prise, on l'executa sur le champ, avec une douleur inconcevable des soldats, & sur tout des François, qui murmuroient ouvertement contre Richard, qu'on accusoit de s'entendre avec Saladin. On disoit méme hautement, qu'on étoit fort bien informé que Saladin ne se fût pas enfermé dans Jerusalem, s'il n'eût esté bien asseuré qu'il n'avoit rien à craindre d'un si obligeant ennemy. Qu'en tout cas, il estoit prêt d'en sortir, si l'armée se fût un peu plus approchée, & que

la garnison avoit resolu de le suivre, ou de se rendre, de peur qu'il ne l'abandonnât, comme celle d'Acre, à la discretion du vainqueur. Quoy-qu'il en soit, aussitôt qu'on fut à Rama, une grande partie de l'armée se dissipa. La pluspart des François se retirerent à Jaffa, à Tyr, & dans Acre. Richard, selon qu'on l'avoit resolu, ne laisse pas d'aller à Ascalon, avec le Comte de Champagne son neveu, qui luy fut toûjours extrémement fidelle. Les Ducs de Bourgogne & d'Austriche l'y accompagnerent aussi, mais ils le quitterent bien-tôt ; celuy d'Austriche, parce qu'il en avoit esté de nouveau tres-indignement outragé, pour n'avoir pas voulu prendre une partie de la ville à fortifier : ce qui l'obligea de se retirer avec tous les Allemans, en son païs ; & celuy de Bourgogne, parce que l'ayant prié de luy prêter quelque argent pour payer ses troupes, il l'en refusa brusquement

1192.

I. Bromp.

1191. avec des paroles desobligeantes. Cela fut cause que ce Duc, qui d'ailleurs n'aimoit pas Richard, emmena le reste des François dans Acre, où peu de tems aprés il arriva une chose qui apporta un grand changement aux affaires.

Roger. Chronic. I Brompt. Chron. Trivet.

Les Pisans & les Génois, ausquels on avoit assigné leurs quartiers dans cette ville-là, & qui avoient depuis long-tems querelle, avoient pris les armes les uns contre les autres, & en étoient venus aux mains, avec un assez grand meurtre de part & d'autre. Les Génois, qui avoient toûjours tenu, avec les François, le parti du Marquis Conrad, l'appellérent à leur secours. Mais le Roy d'Angleterre, au service duquel les Pisans s'étoient dévoüez, accourut si promptement avec son armée pour les soûtenir, que Conrad, qui s'étoit déja campé devant la ville, se sentant trop foible pour luy résister, fut contraint de se retirer à Tyr. Peu de jours aprés, sur la

fin d'Avril, comme ce Marquis retournoit de chez l'Evêque de Beauvais, qui l'avoit traité à dîner, il fut tué en pleine ruë par deux assassins du Vieil de la Montagne. Ce Prince estoit Seigneur d'un petit Etat, situé dans les montagnes de la Phœnicie, entre Tortose & Tripoli, & qui ne consistoit qu'en dix Châteaux bâtis sur des rochers inaccessible, & en quelques bourgades, dans des vallées tres-belles, & tres-delicieuses, entre ces montagnes. Ces peuples, que l'on appelloit Assissins, ou Capyciens, d'un mot Persan, & qui pouvoient faire environ soixante mille ames, estoient venus des confins de Perse vers Babylone, depuis quatre ou cinq cens ans du tems que les Arabes, successeurs de Mahomet, se rendirent Maîtres de l'Orient; & s'étant cantonnez dans ces montagnes, dont ils avoient rendu les avenuës inaccessibles, s'y estoient si bien fortifiez, qu'ils s'étoient mainte-

1192. *Rad. de Dicet. Roger. 1 Prompt. Trivet. Guil Tyr. l. 20. c. 31. Iacob. de Vitri c. 14.*

nus jusqu'alors dans leur liberté,
1192. indépendans des Califes, & des Soudans, & des Rois de Jerusalem. Ils élisoient leur Prince, qui ne prenoit point d'autre nom que celuy d'Ancien, ou de Vieux pour marque, non pas de son âge, mais de son autorité.

Elle étoit si grande, & si fort respectée de ses sujets, qu'il n'y a sorte de dangers, ausquels ils ne s'exposassent tres-librement, pour executer ses commandemens, quoyqu'ils fussent souvent les plus injustes & les plus barbares du monde; jusques-là qu'ils se précipitoient eux-mémes du haut d'une tour, au moindre signe qu'il leur en faisoit. Tant avoit de force sur leur esprit cette fausse créance qu'ils avoient receuë de leurs peres & en laquelle on prenoit grand soin de les élever, qu'en mourant de la sorte, pour executer, sans aucune exception, & sans discernement, tout ce que cét Ancien leur ordonnoit, ils alloient joüir

Sanut.

Jacob de Vitr.

d'une vie infiniment heureuse dans le Ciel. Ainsi quand il les envoyoit à la Cour de quelque Prince, soit Chrétien, soit Sarasin, dont il se tenoit offensé, & qu'il leur avoit ordonné de le tuer; il n'y a sorte de déguisement, d'artifice, & de trahison, dont il ne se servissent, pour executer cét ordre execrable, sans se soucier des tourmens les plus atroces qu'on leur faisoit souffrir, & au milieu desquels ils témoignoient le plaisir qu'ils avoient de s'être fidellement aquitez de leur commission. 1192.

Il est certainement étrange, que les Princes qui avoient le plus d'interêt à exterminer une si pernicieuse nation, l'ayent si long-tems soufferte, & qu'ils l'ayent méme renduë, en quelque façon, maîtresse de leur vie, par la crainte qu'ils témoignoient avoir de ces assassins, ausquels ils faisoient des presens, afin qu'il leur plût de les laisser vivre. Car il n'y eut que les Templiers, qui osassent les ar- Guil. Tyr. Iacob. de Vitr.

1192. taquer, & faire le degât dans leurs vallées; encore se contenterent-ils de les obliger à leur donner tous les ans deux mille écus, pour se racheter du pillage. Mais il firent une action bien plus lâche,& bien plus méchante, & qui a merité d'attirer sur eux la haine, & la malediction de Dieu & des hommes. Durant le regne d'Amauri, Roy de Jerusalem, le Vieil de la
Guil.Tyr. Montagne, homme d'esprit, ayant comparé l'Evangile avec l'Alcoran, envoya dire à ce Roy, qu'il étoit tout prêt d'embrasser le Christianisme, avec tout son Peuple, pourveu qu'en méme tems qu'il recevroit la liberté des enfans de Dieu, par le Saint Baptême, on le delivrât de cét espece de tribut, qu'il estoit contraint de payer aux Templiers. Le Roy ne doutoit point du tout que ces Chevaliers, qu'il s'offroit méme de dédommager, ne receussent, avec joye, une proposition si avantageuse à tous les Chrétiens, & principale-

ment aux Princes, qui avoient toûjours lieu de craindre tout de ces deſeſperez. Mais l'avarice, qui avoit déja commencé à corrompre cét Ordre, les aveugla tellement, qu'un d'entre eux, dont le Grand-Maître ne voulut jamais permettre qu'on fît juſtice, aſſaſſina l'Ambaſſadeur, qui étoit venu propoſer une condition ſi raiſonnable. Cela irrita tellement ces Peuples, qu'ils devinrent plus obſtinez dans le Mahometiſme ; plus ennemis des Chrétiens, & plus aſſaſſins qu'ils ne l'avoient jamais été. 1191.

Ce fut auſſi pour une ſemblable injuſtice que ces deux meurtriers tuerent le Marquis Prince de Tyr. Car un navire chargé de riches marchandiſes, qui appartenoit à un Sujet du Vieil de la Montagne, ayant eſté contraint par la tempeſte, de relâcher au Port de Tyr, le Marquis s'en ſaiſit, & l'on ſoûtenoit méme qu'il avoit fait tuer le Maître du vaiſſeau, qui ſe plaignoit de cette violence. Le Prin-

Sanut. Epiſt. Vet. de Mont. ap. I. Brompt. Trivet. Neubrig. l 5 c. 14. & Rad. de Dic. ad an. 1194.

ce des Assissins ayant envoyé de-
1192. mander qu'on restituât tout ce qu'on avoit pris, & qu'on luy fît satisfaction de meurtre de son Sujet; le Marquis se moqua de ses Envoyez, & vouloit même qu'on jettât dans la mer un de ceux-là qui étoit venu demander la même chose pour la seconde fois. C'est pourquoy le Vieil de la Montagne envoya deux de ses dévoüez à Tyr, où il se firent baptiser, pour mieux couvrir leur trahison. Puis ayant trouvé moyen d'entrer au service du Marquis Conrad, qu'ils accompagnoient ordinairement, ils le tuérent à coups de coûteau; & quelques tourmens qu'on leur fît souffrir, jusqu'à les écorcher tout vifs, ils n'accusérent jamais personne d'avoir été de leur intelligence. On ne manqua pas néanmoins d'en soupçonner aussitôt le Roy d'Angleterre, qu'on sçavoit être l'ennemy déclaré du Marquis. Le bruit courut par tout le monde, que Richard étoit l'autheur de

cét

cét aſſaſſinat. On l'écrivit au Roy Philippe Auguſte, & on l'aſſeura que ce Prince, avec lequel il avoit eû de ſi grand démêlez, avoit ſuborné le Vieil de la Montagne, pour luy en faire autant. 1192. Roger. I Bompt. Trivet.

On ne peut aſſez prendre de précautiōs, pour conſerver la perſonne ſacrée des Roys, d'où dépend le ſalut de l'Etat. Il fallut que Philippe prît des Gardes, comme il fit, en cette occaſion; pour ſe mettre à couvert d'une pareille trahiſon, & d'un ſi damnable attentat. Mais ni l'Hiſtoire, ni l'Hiſtorien en cette qualité, ne doivent jamais prendre parti entre les Princes, & les Nations, afin de s'attacher uniquement à celuy de la verité. Je me ſens obligé de dire, pour l'interêt de celle-cy, que Richard, quoy qu'il n'aimât point du tout, ni Philippe, ni le Marquis, ne fut pas toutefois coupable, ni de l'un, ni de l'autre crime. Le Vieil de la Montagne en rendit, quelque tems aprés Ep. Vet de Mont. loc. citat.

1192. authentiquement témoignage par ses lettres, où il declara la veritable cause de ce meurtre, de la maniere que je l'ay racontée. Il faut méme avoûër de bonne foy, que de l'humeur dont étoit Richard, il n'étoit pas capable d'une si noire trahison, parce qu'encore qu'il fût d'un naturel extrêmement impetueux, & violent, il avoit pourtant l'ame grande, & faisoit profession d'attaquer ouvertement, & en galant homme, ceux lesquels il croioit qu'il devoit tenir pour ses ennemis.

Aussi, par la même grandeur de courage; méprisá-t-il tous ces faux bruits, & cependant il ne manqua pas de tirer, en habile politique, tout l'avantage qu'il pût de cét accident, auquel il n'avoit nulle part. Car il fit si bien, qu'il persuada, sans beaucoup de peine, la Princesse Isabeau, veuve du Marquis Conrad, d'épouser Henri Comte de Champagne., à qui, parce qu'il étoit tout à luy, il avoit

Iac. de Vitr. Sanut.

resolu de laisser, en s'en retournant, tout ce qui restoit de la Terre Sainte aux Chrêtiens. La promesse qu'il fit à la Princesse de la faire Reine de Jerusalem, à l'exclusion de Guy de Lusignan, comme elle le souhaitoit passionnément, fut une puissante raison, pour luy persuader ce mariage. Il ne luy fut pas difficile de luy tenir parole, parce que d'une part le Comte Henri étoit fort aimé des Grands du païs, qui n'étoient pas contens de Lusignan ; & que de l'autre, promit à celuy-cy, au lieu d'un Royaume presque tout perdu, de luy donner celuy de Chypre, pourveu qu'il payât aux Templiers la somme pour laquelle il le leur avoit engagé. Ce Prince dépoüillé, & dont la fortune dependoient absolument de son Protecteur, accepta volontiers cette offre. En suite on celebra le mariage du Comte de Champagne, & de la Princesse Isabeau, qui prit dés-lors le titre de Reine de Jeru-

1192.

Rad. de Dic. Roger. I. Brompt. Chr. Trevet.

Sanut.

1192. salem, quoy-que Henry, par modestie, ne voulût prendre que celuy de Prince. Ainsi toutes les forces du Royaume étant reünies par cét accommodement, Richard se met en compagne, au commencement du mois de Juin, assiege, & prend, en quatre jours, la forteresse de Darum, la meilleure qu'eût Saladin; se rend maître de quelques autres places, qu'il remit entre les mains de son neveu; puis se rend à Ascalon, où le Duc de Bourgogne le vint joindre avec les François. Alors, pour sauver du moins les apparences, & faire voir qu'il n'avoit pas tenu à luy que l'on ne prit Jerusalem, il agit comme s'il eût resolu tout de bon de l'assieger, & de la prendre: ce qui réjoüit infiniment toute l'armée, qui ne respiroit qu'aprés cette prise. Pour cét effet, il part d'Ascalon, & s'avance jusqu'à Bethonopolis, entre Jaffé & Jerusalem, à l'endroit même où il s'étoit posté d'abord, quand il prit

Roger. Chronic. I. Prompton. Trivet.

Roger.

Idem.

la premiere fois le dessein de l'assieger. Puis comme il eût appris qu'une partie de l'armée des Sarasins étoit campée derriere les montagnes voisines pour le surprendre, quand il penseroit faire ses quartiers; il va luy-même brusquement à eux, en taille la plus-part en pieces, met le reste en fuite, prend tout leur bagage, & retourne chargé d'un grand butin. Sur ces entrefaites, on luy vint dire que la Caravane d'Egypte, escortée de plus de dix mille hommes, avec toutes sortes de munitions pour Jerusalem, approchoit. A cette nouvelle il prend cinq mille chevaux, la va rencontrer la veille de Saint Jean Baptiste, la surprend, & donne dessus si à propos, qu'aprés avoir tué, sans perte, dix sept à dix-huit cens Cavaliers, la plusspart des gens de pied, & dissipé le reste, il prit jusques à quatre à cinq mille chameaux, & une infinité de [illegible] sommes, chargez d'or

1192.

Roger.
Dicet.
I. Trompe.

& d'argent, de précieuses marchandises qui venoient des Indes par le Golphe Arabique, & de toutes sortes de rafraîchissemens, non seulement pour la necessité, mais encore pour les délices : ce que Richard fit distribuer liberalement à toute l'armée, sans se rien reserver du plus grands butin qu'on eût jamais fait en toutes les batailles qu'on avoit gagnées.

1192. Il sembloit à la verité qu'aprés ces deux grandes victoires, & la prise d'un si riche convoy, il n'y eût pas lieu de douter que l'on ne dût prendre Jerusalem. Mais la joye de toute l'armée, qui alloit à ce siége avec une ardeur incroyable, fut bientôt changée en une extrême douleur qu'elle eut, lors qu'on declara la resolution qu'on avoit prise de retourner à Ascalon, suivant l'avis de vingt Capitaines, que Richard avoit fait choisir, pour déliberer sur le siége de Jerusalem, pendant qu'il iroit attaquer la Caravane. Ils conclurent

tous, qu'on ne devoit pas entreprendre ce siege, pour des raisons, qui n'étoient, dans la verité, que de faux & foibles pretexte; & l'on ne disoit pas la veritable, qui est, que le Roy d'Angleterre avoit déja fortement resolu de s'en retourner au-plûtost dans ses Etats; & tout ce qu'il venoit de faire, n'étoit qu'un jeu, pour amuser le monde, & luy faire accroire qu'il vouloit assieger Jerusalem. Car il avoit receu avis deux fois, depuis Pasque, par deux hommes venus exprés d'Angleterre, que Jean son frere, aprés avoir chassé du Royaume l'Evêque d'Ely, Chancelier, & les principaux Officiers, tendoit manifestement à se faire Roy. On l'asseuroit même; qu'il étoit puissamment protegé par le Roy de France, qui étoit prêt de reprendre par force le Vexin, parce qu'on refusoit de le luy rendre selon le traité de Messine. Sur cét avis, Richard, qui étoit extrêmement promt, vouloit s'embarquer

1192.

I. Brompt. Roger. Trivet.

1192. sur le champ, en laissant au Comte de Champagne, avec les places de la Palestine, trois cens Gensdarmes, & deux mille piétons Anglois, pour les defendre, avec les forces du païs. Mais un Ecclesiastique, fort habile homme, qu'il tenoit auprés de sa personne, & auquel il se fioit extrêmement, luy persuada de differer un peu son départ, afin qu'il pût sauver son honneur, en faisant quelque mouvement, par lequel on pût croire dans le monde, qu'il n'avoit pas tenu à luy que l'on ne prît Jerusalem. C'est pour cela qu'il fit tout ce que je viens de dire, & qu'il voulut que ces vingt Capitaines choisis, dont il étoit fort asseuré decidassent l'affaire du siege de Jerusalem, qu'ils n'aprouverent pas; disant qu'il valoit mieux continuer à fortifier Ascalon, & Gaze, qui étoient les deux clefs du Royaume, du côté de l'Egyte, & les mettre hors de danger d'être insultées par Saladin, avant que

d'entreprendre le siege de la Capitale. Alors Richard faisant semblant de deferer à l'avis de tant d'hommes qu'on avoit choisis entre les Chevaliers de l'Hôpital, & ceux du Temple, entre les Seigneurs du païs, & ceux qui étoient venus de l'Europe, declara publiquement, que puis qu'on ne jugeoit pas à propos de s'attacher pour lors au siege de Jerusalem, il laisseroit le Comte de Champagne son neveu, pour le faire en son tems; & que cependant, il iroit defendre ses Etat, contre les entreprises de ceux, qui à ce qu'il venoit d'apprendre, tâchoient de profiter de son absence, pour les envahir. 1192.

On ne peut exprimer le mal que causa cette imprudente declaration, qu'il ne falloit faire, qu'aprés avoir traité avec Saladin, qui dans le danger où il se voyoit de tout perdre, se fût accordé, pour s'en garantir, à des conditions tres-avantageuses pour les Chrêtiens.

1192. Mais comme il vit qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour luy, & que Richard étant resolu de partir, toute l'armée se dissiperoit bientôt d'elle-même; il se tint si ferme, & si fier, qu'il fallut enfin que l'on acceptât une tréve de la maniere qu'il luy plût, & qui fut tout-à-fait indigne de la Reputation, & du courage du Roy d'Angleterre. C'est pourquoy l'armée des Croisez furieusement irritée de voir qu'on luy ravissoit encore une fois la gloire de délivrer le Sepulcre de JESUS-CHRIST, laquelle elle étoit venu chercher par tant de perils, se rompit d'elle-même,& la plusspart des Croisez ne songerent plus qu'à retourner en leur païs, en donnant mille
I.Brompt. maledictions à Richard, qu'ils accusoient, plus que jamais, d'avoir fait assassiner le Prince de Tyr, d'avoir attenté sur la vie de Philippe Auguste, & vendu la Terre Sainte à Saladin,avec lequel il s'entendoit. Richard, par grandeur

d'ame, & par sa fierté naturelle, s'inquiétoit peu de ce que la haine, & la colere, & ce plaisir malin que les hommes prennent à parler mal de ceux que la fortune, ou le merite éleve au-dessus d'eux, faisoient penser, & dire si outrageusement de sa conduite, & il fit bientôt voir, par une action tres-glorieuse, que cette derniere accusation étoit aussi calomnieuse que les deux premieres. 1192.

Comme il fut arrivé dans Acre, où le Duc de Bourgogne, & les François, s'étoient aussi rendus, pour donner ordre à leur retour, il eût avis que Saladin, voyant l'armée Chrétienne dissipée, avoit mis le siege devant Jaffa. A cette nouvelle, il prend tout ce qu'il avoit encore de gens de guerre, les divise en deux troupes; en donne une au Comte de Champagne, pour la mener par terre, & prend l'autre, qu'il conduit par mer, avec l'élite des Seigneurs François, & Flamans, qui le voulurent suivre

Rad. de Dicet. Roger. Rigord. Trivet. I. Brompt.

Chronic. de Fland. c 9.

dans cette grande occasion. Ceux
1192. qui firẽt paroître le plus d'ardeur,
& qu'il choisit entre les autres,
pour se tenir auprés de sa personne, furent, Gaucher de Chastillon, qui avoit perdu son frere au siege d'Acre, les Comtes de Cleves, & de Limbourg, le Baron d'Estanfort, Valeran de Luxembourg, Guy de Montfort, Barthelemy de Mortemar Raoul de Mauleon, Guillaume de l'Estang, André de Savigni, Henry de Neufville, Dreux de Mello, & Guillaumes des Barres. Il fut arrêté quelque tems par les vents contraires, & n'arriva justement que la veille du jour, auquel ceux qui s'étoient retirez dans le Château, aprés la prise de la Ville, avoient promis de se rendre, s'il ne leur venoit du secours. Les Sarasins le voyant venir s'étoient mis en bataille sur le rivage, pour luy empêcher la descente. La pluspart la tenãt pour impossible, conseilloiẽt au Roy de s'en retourner. Mais ce Prince in-

Chronic. Triver.

trépide, ayant veû que le Château 1192.
tenoit encore, fait avancer sa Galere, saute le premier dans la mer, attire tous les autres aprés luy, plus encore par la grandeur du peril auquel il s'exposoit, que par la force d'un si bel exemple; & aprés avoir dissipé, en un instant, les Sarasins épouvantez d'une si prodigieuse hardiesse, force la Ville, par les mémes bréches qu'ils y avoient faites, taille en pieces tous ceux qui assiegeoiét encore le Château, & contraint Saladin de se retirer avec le reste de ses troupes, en desordre, sur les montagnes.

Il fit bien plus: car trois jours aprés sept mille chevaux choisis d'entre les plus braves de l'armée de Saladin, l'ayant pensé surprendre de grand matin dans son quartier, comme il dormoit encore, il rangea si promtement ce qu'il pût ramasser d'infanterie autor de soy, & en forma si à propos un grand bataillon quarré, qu'ils n'oserent jamais l'approcher, parce qu'il a-

1191. voir mis, par tout, entre deux piquiers, qui avoient un genou en terre, deux Arbalestriers, dont l'un ne faisoit que preparer les arbalestes, & l'autre que tirer sans cesse; & luy en suite, voyant que les ennemis écartez à grand coups de trait, ne faisoient que caracoller au-tour de ce grand bataillon, qui faisoit front de tout côtez, osa bien par un excés de hardiesse, ou plûtost de temerité, se jetter au milieu d'eux; quoy-qu'il n'eût avec soy que dix Seigneurs à cheval comme luy, dont les plus signalez étoient les Comtes de Champagne, & de Leicestre, Barthelemi de Mortemar, Raoul de Mauléon, André de Savigni, Guillaume de l'Estang, & Henry de Neuville. Il fit là des prodiges de valeur, avec ces genereux Seigneurs, qui combatoient, à son exemple, comme des lions. Il releva Robert Comte de Leicestre, qu'on avoit abbatu de son cheval. Il coupa bras & jambes à ceux qui emmenoient

Chronic. Trivet.

prisonnier le Seigneur de Mauleon. 1192.
Il se fit jour par tout ; & courant droit au General des Ennemis, qui reprochoit aux siens leur lâcheté, il luy coupa, d'un grand coup de sabre, la teste & le bras droit, au dessous de l'épaule. Un si terrible coup épouvanta si fort les Sarasins, que faisant large par tout, ils n'oserent plus l'attaquer, que de loin, à coups de flêche. Et lui enfin, las de tuer, retourna dans son Camp, sur son cheval, dont le caparasson étoit tout hérissé de flêches ayant laissé sept cens des ennemis, en cette journée, étendus sur la place, sans avoir perdu que deux hommes.

A la verité une si belle & si heroïque action, fit bien voir qu'il n'étoit point du tout d'intelligence avec Saladin, contre lequel, si cela eût esté, il n'eût pas combattu avec un si visible danger de se perdre, pour le chasser de Jaffa, qu'il avoit déja prise. Mais tout cela n'empêcha pas que Saladin,

qui voyoit fort bien que Richard, lequel étoit tombé malade aussitôt aprés ce combat, non seulement avoit resolu, mais aussi s'étoit mis dans la necessité de s'en retourner en Europe, ne l'obligeât enfin d'accepter la tréve aux conditions qu'il luy plût de luy prescrire, comme s'il eût esté son vainqueur. Ces conditions furent, *Que les Chrêtiens demoliroient toutes les places dont ils s'étoient emparez depuis la prise d'Acre, & sur tout Ascalon. Que toute la côte depuis Jaffa jusques à Tyr, demeureroit au pouvoir des Chrêtiens, & tout le reste de la Palestine à Saladin, excepté Ascalon, qui seroit aprés la tréve expirée, à celuy qui se trouveroit alors le plus puissant; & que cependant Richard seroit recompensé des frais qu'il avoit fait à fortifier cette Place; & que durant la tréve, qui seroit de trois ans, trois mois, trois semaines, & trois jours, à commencer à Pasque de l'année suivante, & les Chrêtiens pourroient en-*

1192. *Rad. de Dicet. Roger. & alii. Herold.*

trer librement, à petites troupes, dans Jerusalem, pour y faire leurs devotions. Ainsi cette grande Croisade, où toutes les forces de l'Allemagne, de la France, & de l'Angleterre, furent employées sous les trois plus grands Princes de la terre, contre un seul Conquerant, n'aboutit enfin qu'à la prise d'une seule place, avec la perte d'une infinité de braves hommes, dont la moindre partie, si elle n'eût eû qu'un seul Chef, pouvoit aisément conquerir l'Empire de tout l'Orient. Mais on ne doit pas esperer que la haine, l'envie, l'ambition, la jalousie d'Etat, & la diversité d'interêts, qui ne manquent gueres de se glisser où il y a pluralité de Chefs, souffre longtems ces sortes d'unions, qui, par une espece de prodige, font naître ordinairement la division, laquelle seule est capable de ruiner les plus grandes armées, sans que d'autres s'en mêlent. De sorte qu'avec de moindres forces, un seul

1192. triomphera toûjours de cette multitude liguée contre luy, pourveu qu'il donne le loisir à la discorde d'entrer dans le camp de ses ennemis, pour les defaire par eux-mêmes.

La tréve étant signée, Richard, qui se trouvoit toûjours plus mal dans le mauvais air de Jaffa, se fit porter à Caïphas, ou Saladin, qui avoit naturellement l'ame tres-genereuse, l'envoya visiter, avec de grands témoignages d'affection, d'estime, & de respect. Il receut aussi tres-civilement à Jerusalem, l'Evêque de Sarisberi, qui y étoit allé avec les autres Pelerins, pour y porter les Vœux du Roy, qui étoit encore malade. Aprés avoir entretenu fort humainement ce Prelat, il l'obligea à luy demander tout ce qu'il voudroit; & luy accorda, de bonne grace, sa demande, qui fut que non seulement dans l'Eglise du Saint Sepulcre, mais aussi dans celles de Nazareth, & de Bethléem, il y eut deux

Guil. Neubrig.

I. Brompt. Nic. Trivet.

Prêtres Latins, & deux Diacres, 1192.
auſquels il fût permis d'y faire librement, & publiquement, le Service Divin. Aprés cela, le Roy, qui commençoit à ſe mieux porter, ſe rendit à Acre, où le Duc Roger.
de Bourgogne étoit mort de maladie; huit jours aprés qu'il y fut arrivé. Il y fit équiper ſa flotte, ſur laquelle il fit partir avant luy les deux Reines, avec la pluſpart de ſes gens, qui arriverent quelque temps aprés, heureuſement en Angleterre. Et pour luy, il partit enfin. ſur le commencement d'Octobre, avec le déplaiſir d'avoir fait une tréve deſavantageuſe aux Chrêtiens; mais auſſi d'autre part avec la gloire, & le plaiſir d'avoir donné en partant, deux Royaumes; celuy de Jeruſalem à la verité fort affoibly, mais neanmoins toûjours Royaume, au Comte de Champagne ſon neveu; & celuy de Chypre, qui fut ſa conqueſte, à Gui de Luſignan, dans la maiſon duquel il eſt demeuré plus de

1192. deux cens quatre-vingts ans. C'est ainsi que Richard abandonna la Terre Sainte, aprés avoir promis à ces deux Princes qu'il reviendroit avec de plus grande forces, avant que la Tréve fût expirée ; & que pour faire entendre à tout le monde, que c'étoit-là sa resolution, il continueroit à porter la Croix de Pelerin sur ses habits.

I. Brompt.

Au reste, son impatience naturelle, & sa temerité luy firent commettre deux fautes, qui rendirent son retour tres-malheureux. Car premierement, au lieu de s'embarquer en Roy, sur une grande flotte, pour s'en retourner seurement & magnifiquement comme il étoit venu, il se contenta d'un seul grand vaisseau, dans lequel il pouvoit être pris sur mer par ses ennemis, ou par des pirates ; & puis trouvant, quand il fut à Corfu, que son navire alloit trop lentement, il se jetta, pour aller plus viste, dans une galeotte, qui fut poussée par la tempeste dans le

Rad. de Dic. Neubrig. Roger. I. Brompt. Trivet.

Golphe de Venise, où il fit nau- 1192.
frage, entre cette ville & celle
d'Aquilée. Et aprés avoir couru
mille dangers, en voulant traver-
ser toute l'Allemagne, en habit de-
guisé, la pluspart de ceux qui l'ac-
compagnoient ayant esté pris par
les Allemans, qui couroient aprés
luy, & qui l'attendoient à tous les
passages, il fut enfin reconnu au-
prés de Vienne par des gens du
Duc d'Austriche, son ennemy, qui
le fit prisonnier, le traita tres-in-
humainement, & le mit, quelque
temps aprés, entre les mains de
l'Empereur Henry VI. Ce Prin- *A. n.*
ce, pour couvrir son avarice, qui 1193.
luy faisoit si injustement retenir ce
Roy, pour en tirer une grosse ran-
çon, publioit par tout, que c'é-
toit pour tirer raison de tout ce
qu'il avoit fait à son préjudice
dans la Sicile, de l'assassinat du
Marquis de Monferrat, & des au-
tres crimes, dont on l'avoit accu-
sé dans la Palestine. Mais Richard,
qui étoit naturellement éloquent,

1192. fit si-bien connoître son innocence, en pleine Diéte, à Spire, devant les Princes de l'Empire, que toute l'Assemblée en fut touchée jusques aux larmes, & supplia l'Empereur de le traiter desormais en Roy, comme il fit.

Le Pape Celestin, sollicité continuellement par les Lettres infiniment pressantes de la Reine Eleonor, qui sont toute du stile un peu fort de Pierre de Blois, qui les écrivit, & par les prieres de Gautier Archevêque de Roüen, & des Evêques de Normandie, qui témoignerent en cette occasion, le plus d'ardeur & d'affection pour le service de Richard, fit tout ce qu'il pût, pour obtenir sa delivrance. Il en vint même jusqu'à foudroyer d'anathéme le Duc d'Austriche, pour avoir osé faire prisonnier un Roy pelerin, contre l'article exprés de la Croisade, qui portoit excommunication contre ceux qui attenteroient sur la personne, ou sur les biens des Croi-

Ap. Petr. Bles. E. 144. 145.

Roger. V. Baron. ad an. 1193. n. 18.

sez, durant leur voyage. Il mena- 1193.
ça l'Empereur d'interdire tous ses
États, s'il ne relâchoit au plûtost
ce Prince, qui venoit d'emploier
son sang, & ses biens, contre les
Infidelles, & sur lequel il n'avoit
aucun droit. Mais tout cela ne fit
aucun effet sur ces Allemans, qui
étoient accoûtumez, depuis long-
tems, à ne se mettre pas beaucoup
en peine des foudres de Rome. Composi. Iur. Henr. & Rich. Ap Roger. Rad. de Dic.
Nonobstant toutes ces menaces,
le pauvre Richard ne fut delivré
qu'aprés plus d'un an de prison,
en payant cent mille marcs d'ar- Ann.
gent, avant que d'en sortir, & en 1194.
laissant cinquante ôtages, entre les-
quels fut l'Archevêque de Roüen,
pour cinquante autres mille, dont
le Duc d'Austriche en toucheroit
vingt, outre le tiers des cens mille Rad. de Dicet. Chr. Triv.
marcs, que l'Empereur avoit déja
receûs. Il fallut pour cela cottiser
toute l'Angleterre, & fondre jus-
ques aux Calices, & aux autres
vases sacrez; tant ce Prince, qu'on
accusoit si faussement d'avoir ven-

1193. du la Palestine à Saladin, avoit peu profité de la Croisade, où il avoit consumé des tresors immenses.

I. Brompt. Mat. Paris. in Richar. Guil. Neubr s. Roger. Mat. Par.

Mais, comme il n'avoit fait ce Traité qu'aprés y avoir été contraint par une extréme violence; aussi quand il fut de retour en Angleterre, il envoya ses Ambassadeurs au Pape, pour luy demander instamment justice. Il le fit méme sommer, en vertu de la protection que le Saint Siege avoit promise à tous les Croisez, pour leur personne, & pour leurs biens, durant tout le cours de leur pelerinage, de contraindre, par toutes sortes de voyes Canoniques, l'Empereur & le Duc d'Austriche, de luy renvoyer ses ôtages, de restituer tout l'argent qu'ils avoient tres-injustement exigé de luy, & de luy faire satisfaction de l'injure atroce qu'il en avoit receuë, contre tous les droits divins & humains. Celestin, qui voyoit que le traité de la Croisade, qu'on avoit accepté par

tout, & confirmé ſans contredit, 1194.
portoit manifeſtement cét article,
ne pût refuſer la juſtice qu'on lui V. Bar. ad
demandoit. Il fit avertir, ſelon les an. 1195. n.2.& ſeq.
Canons, juſques à trois fois, ces
deux Princes, de ſatisfaire à tous
ces points; & comme il vit qu'ils
perſiſtoient toûjours à ſe moquer
de ſes menaces, il lança de nou- I. Bromp.
veau contre Léopold, puis contre
l'Empereur même, ſolennellement, Roger.
les foudres de l'Egliſe. Le Duc en
devint encore plus obſtiné, &
s'emporta, juſqu'à manacer qu'il
feroit mourir tous les ôtages qu'il Ann.
avoit de Richard. Mais preſque 1195.
tout le monde crût en ce tems-là,
que les terribles fleaux, dont le
Duché d'Autriche fut frapé, & le
funeſte accident qui ſurvint un
peu aprés à Léopold, furent des
effets manifeſtes de la colere, & de
la juſtice de Dieu, qui voulut
punir en ce monde ſon obſtination,
pour lui faire miſericorde en
l'autre.

En effet, outre que pluſieurs de

—— ses villes perirent, ou par le feu
1195. du Ciel, ou par les eaux du Danube, qui inonda la meilleure partie de son païs, dans lequel la famine, & la peste firent ensuite
Rad. de Dic. Guil. Neubrig. Roger. I. Bromp. Henric. knyght. Mat. Paris. un horrible ravage : un jour qu'il faisoit une Feste magnifique à Gretz pour celebrer celui de sa naissance, son cheval s'étant abbatu sous lui, il se rompit la jambe. Un peu aprés le feu s'y mit d'une si furieuse maniere, que ne pouvant souffrir la violence de la douleur il se la fit couper ; & aussitost ce feu, dont la nature n'étoit pas connuë de ses Medecins, étant monté de la jambe à la cuisse, & de la cuisse s'étant répandu universellement par tout le corps, il reconnut sur soi la main de Dieu, confessa sa faute, délivra les ostages de Richard, fit penitence, receût l'absolution des Evéques, & mourut dans la paix de l'Eglise, aprés avoir ordonné par son Testament qu'on restituât au Roy d'Angleterre tout l'argent

qu'il avoit déja receu pour sa rançon. Mais on a veû assez souvent que ces sortes de restitutions, dont on charge, en mourant, ses héritiers ne se font pas aussi facilement par les vivans, qu'elles s'ordonnent par les mourans. Et le Pape Innocent III. qui succeda à Celestin, n'eût pas une petite affaire à démêler avec les successeurs de Léopold, lors qu'il entreprit de les obliger à l'exécution de cette partie de Testament, de la justice de laquelle la difficulté qu'il y a de rendre ce qu'on tient, faisoit qu'ils n'estoient pas encore trop bien persuadez. Au reste, ni Léopold, ni ses successeurs, dont je parle, n'estoient point du sang, dont sont issus les Princes qui possedent aujourd'huy l'Autriche, qui n'entra qu'environ cent ans aprés, dans la maison d'Hasbourg, descenduë de celle d'Alsace, dont cette Auguste Maison, qui porte maintenant le nom d'Autriche, tire son origine.

1195.

Inn. l. 1. Ep. 230. 236. 242.

1195. Cependant les affaires des Chrêtiens en Orient étoient assez tranquilles du costé des Sarasins, qui gardoient volontiers une tréve qui leur étoit extrêmement avantageuse, & qui leur donnoit lieu d'esperer qu'ils auroient bientost tout le reste de la Syrie : mais elles se broüillerent par une espece de guerre civile, qui fut sur le point de se faire, par la mauvaise foi de Boëmond III. du nom, Prince d'Antioche. Comme il avoit beaucoup d'ambition, mais peu de prudence & de force pour la soûtenir, il avoit recours à la fourberie, & aux mauvais artifices qu'il emploioit pour opprimer les Princes d'Arménie ses voisins, dont la grandeur & la puissance, qui croissoit tous les jours, lui donnoit de la jalousie. Il avoit pris par ces lâches moyens Rupin de la Montagne, sous prétexte d'une conference, & en vouloit faire autant à Livon, qui non seulement avoit succedé à la puissance de son fre-

Sanut. l. 10. c. 8.

re Rupin, mais aussi qui l'avoit 1195.
beaucoup augmentée, par la prise de plusieurs places de Boëmond. Ce prince, aprés qu'on les eût accordez, pensoit encore le surprendre de la même maniere, l'aiant fait prier qu'ils se vissent en un certain lieu, où il étoit fort résolu de se saisir de sa personne. Mais Livon, qui suivoit la maxime de ceux qui tiennent qu'on ne se doit jamais fier à un homme qui a une fois violé sa foi, y vint le plus fort, avec grand nombre de braves gens, qu'il mit en embuscade, dans un endroit peu éloigné du lieu où ils se devoient aboucher. Et comme il se fut avancé avec deux hommes qui l'accompagnoient, selon qu'on en étoit convenu, & qu'en même tems il fut averti de la trahison qu'on lui brassoit, il donna le signal â ses gens, qui vinrent fondre tout-à-coup sur Boëmond, le surprirent luimême, & le mirent entre les mains du Prince Livon, qui l'emmena

1159. prisonniers dans ses Etats. Le Comte Henri, qui vit bien que cette querelle alloit partager tous les Chrétiens de l'Orient, se transporta lui-même en Armenie, où Livon le receût avec tout le respect imaginable, fort resolu néanmoins de tirer tout l'avantage qu'il pourroit de sa bonne fortune, comme il fit. Car le Comte ménagea si bien l'esprit de Boëmond, que, pour avoir sa liberté, qu'on lui fit voir qu'il n'auroit jamais autrement, il consentit enfin que le Prince Raymond son fils épousast la Princesse Alise, fille de Rupin de la Montagne, & niéce de Livon, qui retiendroit cependant tout ce qu'il avoit conquis dans la Principauté d'Antioche, & que celle-cy relevât desormais de l'Armenie. Et depuis ce tems-là, Livon, prit, du consentement du Comte Henri, le titre du Roy d'Armenie, qui luy fut confirmé, peu de tems aprés, par le Pape, & par l'Empereur.

Inn. III. l. 2 Ep. 206 Arnol. Lub. l. 6. c. ult.

Il eſt certain que les Saraſins euſſent pû tirer tres grand avantage de cette nouvelle diviſion, qui commençoit à naître parmi les Chrétiens. Mais la Providence Divine détourna ce malheur, par la révolution qui ſe fit dans l'Empire de ces Infidelles, enſuite du decés de Saladin, qui mourut, ſur ces entrefaites, à Damas, aprés avoir domté tous ces rebelles au-delà de l'Eufrate. Ce fut certainement un Prince, qui, tout Saraſin qu'il étoit, avoit des qualitez, & des vertus, que l'on pourroit comparer avec celles des plus fameux Conquerans de l'antiquité, & qui, aprés avoir fait mille belles actions durant ſa vie, en fit encore une en mourant, laquelle a merité d'eſtre receûë de toute la poſterité, comme une excellente leçon de la vanité des grandeurs du monde. Car un moment avant que d'expirer, il appella celuy qui portoit ſa bâniere devant luy dans toutes les batailles, & luy com-

1559.

Sanutus.

1194. *Roger lib. Chron M.S. Alb. Mo.*

1195. manda d'attacher au bout d'une lance un morceau du drap dans lequel on le devoit enſevelir, de le lever hautement, comme l'étendard de la mort, qui triomphoit d'un ſi grand Prince, & de crier, en le montrant à tout le monde: *Voilà tout ce que le Grand Saladin, Vainqueur & Maître de l'Empire d'Orient, emporte de tous ſes treſors, & de toute la gloire qu'il s'eſt aquiſe par tant de Conqueſtes.* Beau ſpectacle, & tres-digne d'être éternellement regardé de tous les Rois, afin qu'ils apprennent, en le voyant, que ſi la fortune, ou la la naiſſance, les éleve par-deſſus tous les autres hommes; la mort, qui les doit un jour égaler aux plus pauvres de leurs Sujets, ne leur laiſſera rien de ce qui fait leur grandeur en ce monde, & que ce ne ſera jamais que par les biens de l'ame, & par leurs vertus, qu'ils ſeront diſtinguez en l'autre vie.

Au reſte, ce grand Prince, qui, par l'engagement de ſa naiſſance,

& par politique, pour l'intereſt de 1195.
ſa fortune, avoit fait, durant toute ſa vie, profeſſion publique du Mahometiſme, fit bien voir, à ſa mort, qu'il n'étoit pas trop bien perſuadé de la verité de ſa ſecte. Car, aprés avoir diſpoſé de ſes Etats en faveur de ſes enfans, il partagea toute la valeur de ſes meubles en trois parts, qu'il voulut être également diſtribuées entre les pauvre Saraſins, les pauvres Juifs, & les pauvres Chrétiens, qui ſe trouveroient dans toute l'étenduë de ſes Royaumes. Et il en uſa de la ſorte, pour faire, à ce qu'il ſe l'étoit imaginé, un coup ſeur, en mourant, & pour être aſſeuré, que s'il perdoit les deux tiers de ſon aumône, comme eſtant donnez en faveur des deux fauſſes Religions, le troiſiéme du moins, qu'il auroit indubitablement donné en conſideration de la vraie, puis qu'il ne balançoit qu'entre ces trois, ſeroit profitable au ſalut de ſon ame. Mais il ne ſçavoit pas encore, qu'il

Chronic. Alberic. Mon. Ms.

1195. n'eſt pas des biens éternels, comme des temporels ; & que ſi ceux-ci ſont ſoûmis à l'empire de la fortune, qui peut, ou les donner, ou les ravir, ſelon qu'il luy plaiſt de tourner le jeu de ſa roüe, on ne peut jamais expoſer ceux-là au hazard, ſans les perdre.

Iac. de Vitr. init. l. 3. Sanut. l. 3. p. 10. c. 9.

La mort de Saladin fit bientoſt changer de face aux affaires dans toute l'Aſie. Il avoit diviſé tous ſes Etats entre ſes douze enfans, ſans rien laiſſer à Saphadin ſon frere, qui l'avoit toûjours tres-fidellement ſervi dans toutes ſes guerre. Ce Prince vaillant, & ambitieux, réſolut de s'en venger à la premiere occaſion. Il prit celle que lui donna la mort de celui de ſes neveux, qui avoit eû l'Egypte en partage, & qui s'étoit tué, en tombant de cheval, à la Chaſſe. Il s'empara, ſans peine, de ce beau Royaume, fit une puiſſante armée, la pluſpart des ſoldats de Saladin, qui avoient ſervi ſous lui, & l'eſtimoient infiniment, accou-

rant à lui de toutes parts, & en-
treprit de ruiner ses autres neveux. 1199.
Il s'en defit en peu de tems, par
armes, ou par intelligence, exce-
pté du seul Noradin Soudan d'A-
lep, à qui ses sujets garderent toû-
jours une inviolable fidelité. Ainsi,
pendant que les Infidelles, armez
les uns contre les autres, ne son-
geoient qu'à s'entre-détrnire, on
crût en Europe que l'on avoit une
tres-belle occasion de reconquerir
le Royaume de Jerusalem, presque
tout perdu : ce qui donna lieu à
une nouvelle Croisade, qui fut en-
core suivie de trois autres, qu'on
verra dans la suite de cette Hi-
stoire.

Fin du second Tome.

